



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-CINQUIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1753–1757.

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier.

JE vous remercie, Monsieur, des éclaircissemens que vous avez bien voulu me donner sur votre Traité de la lumière. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre ; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude. 1753.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire ; mais notre cher *Clairaut* m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état major auquel le comte de *Saxe* écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohème, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de*

1753. *cœur courtes paroles. Qu'on ſe batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Billet auquel vous répondîtes ſi énergiquement. Les ſciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. *Frédéric* fait de bons vers, le maréchal de *Saxe* des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les aſſurances des ſentimens reſpectueux avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ſes étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-reſpectueuſe, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait ? il m'a envoyé ſon grand factotum de *Fédersdoff* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis.* Ce qui eſt bien certain, c'eſt que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je ſais qu'il eſt difficile de ſortir d'ici, mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame *Alcine.* Je veux partir abſolument, c'eſt tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à *Fédersdoff* que ma ſanté ne me permettait pas plus long-temps un climat ſi dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'ufage que votre amitié et votre prudence vous dicteront. 1753.

Le pauvre *du Bordier* doit être à préfent chez moi à Paris. Sa deftinée eft bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ofe pas fe dire malheureux. Cet homme eft demandé à Berlin ; il y arrive en pofte. Il embarque fur un vaiffeau fa femme, fon fils unique et fa fortune. Le vaiffeau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* fe trouve à Berlin fans reffource. On fe fert de fes deffins, on ne l'emploie point, et on le renvoie fans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourriffez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de phyfique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des chofes qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de conftance.

LETTRE III.

A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, Monfieur, pour ne m'en pas rapporter à vous fur cet étrange procès criminel fait par l'amour propre de *Maupertuis* à la fincérité de *Kœnig*, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Kœnig* ayant vécu deux ans de fuite avec moi à Cirey, il eft mon ami ; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raifon ; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Pruffe me demanda au roi par fon envoyé, quand

1753. j'acceptai fa croix, fa clef de chambellan et fes penfions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *fon ami* et comme *fon maître dans les arts qu'il cultive :* ce font fes propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconftance à craindre d'un cœur reconnaiffant ;* et il voulut que ma nièce fût la dépofitaire de cette lettre, qui devait lui fervir de reproche éternel, s'il démentait fes fentimens et fes promeffes.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui ; j'avais eu un enthoufiafme de feize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point fi, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi fe dégoûte d'un courtifan ; fi l'amour propre d'un difciple qui a du génie s'irrite en fecret contre fon maître ; fi la jaloufie et les faux rapports, qui empoifonnent les fociétés des particuliers, portent encore plus aifément leur venin dans les maifons des rois. tout ce que je fais, c'eft qu'en me donnant au roi de Pruffe, je ne me fuis pas donné comme un courtifan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de difputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché pour fa gloire qu'il ait pris parti contre *Kœnig*, fans être inftruit du fond de la difpute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philofophe, c'eft-à-dire, contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela, fans avoir lu fon appel. Il a été trompé par *Maupertuis.* Il n'eft pas étonnant, il n'eft pas honteux pour un roi qu'il foit trompé ; mais ce qui ferait bien glorieux, ce ferait d'avouer fon erreur.

Je lui ai renvoyé ſon cordon, ſa clef d'or, ornemens très-peu convenables à un philoſophe, et que je ne porte preſque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes penſions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le ſuivre à Potſdam, où il me donne dans ſa maiſon le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore ſi ma ſanté, qui eſt plus déplorable que mon aventure, me permettra de ſuivre ſa Majeſté. 1753.

LETTRE IV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et reſpectable ami; je le ſuis encore. Le roi de Pruſſe m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

Tanquam hæc ſint noſtri medicina doloris,
Vel Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permiſſion de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul beſoin de moi. Il ſait à préſent mieux que moi la langue françaiſe; il écrit français par un *a*; il fait de bonne proſe et de bons vers. Il a écrit, ſans me conſulter, une philippique ſur la querelle de *Maupertuis* : il l'a pris pour *Auguſte*, et moi pour *Marc-Antoine*. *Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles pruſſiennes à la

—— tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues,
1753. il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de testament littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, *à Potsdam.*

Berlin, 16 de février.

Je me meurs, mon cher Marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam, mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon éréspèle est rentré, la dyssenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre ; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes à qui je sers de père. Voilà mon état. Je compte sur votre amitié qui fait presque ma seule consolation, et je vous embrasse tendrement.

AU MEME. 1753.

CHER frère, je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ses belles lettres, a beau dire du mal de ce grand-homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Kœnig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complete de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

AU MEME.

MON cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous

1753. amuser : mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si benè vales, ego quidem non valeo . . . te amo, tua tueor. Avez-vous reçu votre contrat ? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle : c'est la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

AU MEME.

CHER frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de *Gassendi* est digne de *Bayle*. Je ne savais pas que *Gassendi* eût été le précurseur de *Locke*, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser. Il y a dans de vieux magasins, où personne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sots.

Belzébuth vous ait en sa sainte garde, mon cher Marquis ; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui souffre plus que jamais.

AU MEME.

FRERE *Paul*, je vous attendais, je comptais souper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, savez-vous bien que je viens de me coucher : mais puisque mon frère est toujours visité de DIEU, et affligé en son corps terrestre, je vais me lever, et mon ame va tâcher de consoler la sienne. J'offre pour vous

mes ferventes prières, et je vous donne le baiſer de paix. Dans un quart d'heure je paſſerai de ma cellule dans votre hermitage. 1753.

Frère *Voltaire.*

LETTRE VI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

MON cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en ſanté ; étonné de travailler dans l'état où je ſuis, étonné d'exiſter encore, et me ſoutenant par l'amitié, c'eſt-à-dire par vous et par madame *Denis*. Je ſuis ici le meunier de *la Fontaine*. On m'écrit de tous côtés : partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on eſt depuis un mois dans ſon lit, et qu'on n'a point de congé ; ſe faire tranſporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'eſt pas tout-à-fait auſſi aiſé qu'on le penſe. Les autres me diſent : Allez-vous-en à Potſdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement ; allez ſouper avec lui : cela m'eſt encore plus difficile. S'il s'agiſſait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repouſſer les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre ; mais c'eſt un rôle que je déteſte, et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis*, que vous avez ſi bien défini, eſt un homme que l'excès d'amour propre a rendu

1753. très-fou dans ses écrits, et très-méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis;* car j'étais venu pour sa Majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour *Maupertuis;* elle m'avait fait des sermens d'une amitié à toute épreuve, et *Maupertuis* ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide en intéressant sourdement l'amour propre du roi contre moi. *Maupertuis* savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin, son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même, et ce qu'il se dit en secret:

c'eft que j'ai la volonté et le droit de laiffer à la poftérité fa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir ; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le refte de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui font des vers et de la profe. Je lui ai mandé tout ce que j'ai fur le cœur; je l'ai éclairci ; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une feconde fois mon congé. Nous verrons s'il refufera à un moribond la permiffion d'aller prendre les eaux. 1753.

Tout le monde me dit qu'il me la refufera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Anti-Machiavel un chapitre fur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à *Bufiris.*

Quoi qu'on me dife, je ne le crois pas capable d'une fi atroce injuftice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame *Denis* que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

LETTRE VII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'efpère que votre ancienne prédiction ne fera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Pruffe m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie; ce n'eft pas cela

1753. qu'il me faut : c'eſt mon congé. Il voulait que je retournaſſe à Potſdam. Je lui ai demandé la permiſſion d'aller à Plombières : je vous donne en cent à deviner la réponſe. Il m'a fait écrire par ſon factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui eſt bien horriblement vandale, et bien peu *Salomon :* c'eſt comme ſi on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je faſſe ? il faut bien aller à Potſdam ; alors il ne pourra me refuſer mon congé. Il ne ſoutiendra pas le tête à tête d'un homme qui l'a enſeigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière réſolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne ſoit pas de notre ſiècle, les taureaux de *Phalaris* et les lits de fer de *Buſiris* ne ſont plus en uſage ; et *Salomon minor* ne voudra être ni *Buſiris* ni *Phalaris*. J'ai ce pays-ci en horreur : mon paquet eſt tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg ; il ne reſte guère que ma perſonne.

Tout ceci eſt unique aſſurément. Voici les deux *Lettres au Public :* le roi a écrit et imprimé ces brochures ; et tout Berlin dit que c'eſt pour faire voir qu'il peut très-bien écrire ſans mon petit ſecours. Il le peut, ſans doute ; il a beaucoup d'eſprit. Je l'ai mis en état de ſe paſſer de moi, et le marquis d'*Argens* lui ſuffit. Mais un roi devrait chercher d'autres ſujets pour exercer ſon génie.

Perſonne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maiſon des rois auteurs ! Mais qu'il faſſe des brochures tant

qu'il voudra, et qu'il ne perfécute point un homme qui lui a fait tant de facrifices. 1753.

J'ai le cœur ferré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu; j'ai tant de chofes à vous dire que je ne dis rien.

LETTRE VIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potfdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaifir de vous faire lire les deux plus jolies plaifanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambaffadeur, monfeigneur le Maréchal, et vous ferez plus à portée que perfonne de goûter le fel de ces ouvrages; cela eft d'ailleurs abfolument dans votre goût. Il me femble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous; il me femble que je lis le docteur *Swift* ou milord *Chefterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on réfifte aux charmes d'un homme qui fait, en fe jouant, de fi jolies bagatelles, et dont la converfation eft entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne fentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, fongez que ces chefs-d'œuvre de grâces font d'un homme qui ferait difpenfé par fa place de ces agréables amufemens, et qui cependant daigne y defcendre. J'étais encore à Berlin quand il fefait à Potfdam ce que je vous envoie; je demandais obftinément mon congé; je remettais à

1753.

LETTRE X.

A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Leipfick, avril.

Je fuis tombé malade à Leipfick, Monfieur, et je ne fais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait, fi à mon âge quelque chofe pouvait m'étonner.

Comment a-t-on pu imaginer, Monfieur, que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis*? Non, Monfieur, chacun a fes lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille difféquer des géans aux antipodes, et *la Beaumelle* a les fiennes qui font l'antipode du bon fens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles chofes qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accufé jufte, fi on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui fe fervit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut fe fervir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le favez ; il lui dit que j'avais accufé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi, dans un fouper. Je vous ai déclaré que ce n'était

pas moi qui avais rendu compte à fa Majefté du *Qu'en dira-t-on;* que ce fut monfieur le marquis d'*Argens*. J'en attefte encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'eft cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui a fait compofer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait fentir à quel point on a méchamment abufé de fa crédulité; il devrait fentir qu'il eft le *Raton* dont *Bertrand* s'eft fervi pour tirer les marons du feu; il devrait s'apercevoir que *Maupertuis*, le perfécuteur de *Koënig* et le mien, s'eft moqué de lui; il devrait favoir que *Maupertuis*, pour récompenfe, le traite avec le dernier mépris; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injuftice. 1753.

Non, Monfieur, il ne s'eft jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis;* il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a fix mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Pruffe, et cela me fuffit. Ma deftinée n'a rien de commun avec toutes ces tracafferies, ni avec le Siècle de *Louis XIV;* je fais fupporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un fupplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé, fans en avoir la moindre connaiffance. Je pourrai, comme M. *Koënig*, en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous refte quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire fentir tous fes torts. Il doit être honteux d'avoir été

1753. l'inftrument de la méchanceté de *Maupertuis*, inftrument dont on fe fert un moment, et qu'on jette enfuite avec dédain.

Voilà, Monfieur, tout ce que le trifte état où je fuis de toutes façons, me permet à préfent de vous répondre. Je vous embraffe fans cérémonie.

LETTRE XI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET BON DIABLE,

J'AI reçu avec une fyndérèfe cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapfus*, et les damnés rigoriftes pourraient bien me refufer place dans nos enfers; mais je compte fur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en ferait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'impofez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais fachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Ifaac Onitz*, et que ce fera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais inceffamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait confeillé de me faire enduire de poix réfine (*), felon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aifément,

(*) Allufion aux lettres de *Maupertuis*. Voyez la Diatribe d'*Akakia*, volume de Facéties.

et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combuſtibles. Je crois, mon cher frère, que 1753. vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme diſent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer, et je me ſuis toujours tenu auprès ſans ſortir de mon caveau.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; ſongez que je ſuis un juſte à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géans de la terre auſtrale, à une ville latine, au grand ſecret de connaître la nature de l'ame avec une doſe d'opium. Que ſa ſainte volonté ſoit faite ſur la terre comme en enfer! Je vous ſouhaite, mon cher frère, toutes les proſpérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camiſole et d'un manteau. Jouez de la baſſe de viole, et ſi vous avez quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adreſſe.

A propos, je me meurs poſitivement. Bonſoir, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Francfort ſur le Mein, au lion d'or, 4 de juin.

QUAND vous ſaurez, mon cher ange, toutes les perſécutions cruelles que *Maupertuis* m'a attirées, vous ne ſerez pas ſurpris que j'aye été ſi long-temps ſans vous écrire; quand vous ſaurez que

1753. j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embraſſer, vous me pardonnerez encore davantage; et quand vous ſaurez le reſte, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adreſſe ma lettre à Paris, ſachant bien qu'un conſeiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conſeillers ordinaires, et eſt trop ſage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et reſpectable ami, et le pigeon a eu l'aile caſſée avant de revenir au colombier. Je ſuis d'ailleurs forcé de reſter encore quelque temps à Francfort, où je ſuis tombé malade. J'ai appris, en paſſant par Caſſel, que *Maupertuis* y avait ſéjourné quatre jours ſous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, ſous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, ſous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la baſtille dès le mois d'avril. C'eſt bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorſque j'étais chez ce prince. C'eſt encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute ſa maiſon avaient pour moi.

Voilà une étrange conduite pour un préſident d'académie. Il eſt néceſſaire pour ma juſtification qu'on en ſoit inſtruit. Ce ſont-là de ſes artifices, et c'eſt ainſi à peu-près qu'il en uſait avec d'autres perſonnes, lorſqu'il mettait le trouble dans l'académie des ſciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuſe; nous verrons ſi l'autre ſera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous ſavez que la Diſcorde

habitait dans l'Olympe. On ne fait où fe fourrer. Il fallait refter avec vous. Ne me grondez pas, je fuis très-bien puni, et je le fuis furtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame *Denis* eft à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je fuis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je refterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU. 1753.

Adieu, mon cher ange; je baife, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendreffe et componction. Il eft très-cruellement probable que je pourrai refter ici affez de temps pour y recevoir la confolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embraffer.

LETTRE XIII.

A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr eft arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait envifager de fort près le pays où l'on faura les principes des chofes, et ce que c'eft que cette force motrice fur laquelle on raifonne tant ici-bas, mais dont je fuis prefque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, défabufé des idées fauffes que vos adverfaires avaient données fur la *viteffe vraie* et fur la *viteffe propre*. Il eft plus difficile

1753. de ſe détromper des illuſions de ce monde, et des ſentimens qui nous y attachent juſqu'au dernier moment. J'en éprouve d'aſſez douloureux pour avoir pris votre parti ; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours abſurde de faire dépendre l'exiſtence de DIEU d'*a* plus *b* diviſé par z.

Où en ſerait le genre-humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'aſtronomie pour connaître l'Etre ſuprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeſte à tous, et les preuves les plus communes ſont les meilleures, par la raiſon qu'elles ſont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algebre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui eſt néceſſaire pour nos moindres beſoins : la certitude de ſon exiſtence eſt notre beſoin le plus grand. Il nous a donné aſſez de ſecours pour le remplir ; mais comme il n'eſt point du tout néceſſaire que nous ſachions ce que c'eſt que la force, et ſi elle eſt une propriété eſſentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes ſe dérobent à nos recherches, parce que tous les ſecrets du Créateur ne ſont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie poſſible ; mais que répondraient les partiſans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une ſeule livre ; que le cœur en exerce une immenſe pour exprimer une goutte

de sang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature. 1753.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public.* Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est-là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite semence.

Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas, en cette occasion, obéi à sa loi de l'*épargne;* il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange misère, d'avoir passé de *Jupiter* à *la Beaumelle!* Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme? peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de *la Beaumelle*, revu et corrigé par lui? ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, sous le nom de *Morel*, pour faire imprimer ce libelle? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort? Quel emploi

1753. pour un préſident d'académie! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à ſon alteſſe ſéréniſſime monſeigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par là m'arracher les bontés, la protection et les ſoins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. *La Beaumelle* était à la baſtille, dès le 22 avril, pour avoir inſulté des citoyens et des ſouverains dans deux mauvais livres; il ne pouvait par conſéquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé ſous ſon nom.

Voilà un de ces argumens, Monſieur, dont on ne peut ſe tirer. Il eſt, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres ſont dans le genre des *démonſtrations.*

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, eſt bien vrai; les artifices ſont, pour les gens de lettres, la plus mauvaiſe des armes; l'on ſe croit un politique, et on n'eſt que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raiſon, dire la vérité et s'immoler; mais faire condamner ſon ami comme fauſſaire, et ſe parer de la modération de ne point aſſiſter au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuſer ceux mêmes qu'on opprime : c'eſt la honte éternelle de l'eſprit humain.

Les belles-lettres ſont d'ordinaire un champ de diſputes; elles ſont, dans cette occaſion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaiſanterie gaie

et innocente ſur les diſſections de géans, et ſur la manière d'exalter ſon ame pour lire dans l'avenir; 1753.

Ludùs enim trepidum genuit certamen et iram,
Ira, truces inimicitias et ſunebre bellum.

Je ne diſpute point quand il s'agit de poëſie et d'éloquence, c'eſt une affaire de goût; chacun a le ſien : je ne peux prouver à un homme que c'eſt lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philoſophie ou d'hiſtoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raiſon à ſept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médiſantes que des livres utiles.

Par exemple, Monſieur, lorſqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illuſtre que vous vouliez écrire contre ſes ouvrages, je réponds que vous êtes aſſez inſtruit, par des preuves inconteſtables, que non-ſeulement cela eſt très-faux, mais que j'ai fait préciſément le contraire.

Lorſqu'on oſe inférer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je ſuis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un ſeul libraire qui puiſſe dire que je lui aye jamais vendu le moindre manuſcrit.

Lorſqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne ſuis-je pas encore forcé de dire que, ſans

1753. me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que sa majesté le roi mon maître m'a conservée ?

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi ; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorenci* et par les *Châtillon* ?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : *Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi ;* je réponds que celui qui a avancé cette sottise, en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit, dans les feuilles périodiques, que c'est moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade sous le nom de M. *Marmontel*, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai ; que M. *Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'est M. l'abbé *Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin*.

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé : Des beautés de la langue française, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom qui est trop connu.

Lorsqu'on imprime une prétendue Lettre de feu milord *Tirconel*, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; et puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste

de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance. 1753.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que jusqu'ici on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir; que c'est trop *exalter son ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté; qu'il est faux que cette édition existe; et qu'il est faux que cette préface, qui existe réellement, ait été citée mal à propos: elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. *Marmontel;* elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme que cet illustre souverain dont il est parlé, voulait faire graver: c'était un double honneur qu'il fesait à cet ouvrage.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole de vers à personne; que je n'en ai que trop fait; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, Monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais

1753. leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'eſt pas la leur, et à me perſécuter ſur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cauſe, comme je défends la mienne. Il y a des occaſions où l'on doit dire avec *Cicéron:*

Seipſum deſerere turpiſſimum eſt.

Il faut, en mourant, laiſſer des marques d'amitié à ſes amis, le repentir à ſes ennemis, et ſa réputation entre les mains du public. Adieu.

LETTRE XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

MON cher ange, j'ai eſpéré de jour en jour de venir vous embraſſer. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les poſtes. Il eût fallu faire des volumes pour vous inſtruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choſes à vous dire que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé Zulime. Jugez ſi je vous aime; non que je croye que Zulime vaille Catilina, mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaiſir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une perſonne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'efpère vous embraffer bientôt. A mon départ de Syracufe, j'ai paffé par d'autres cours de la Gréce, et je finirai par philofopher avec vous à Athènes. 1753.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur fera à jamais à vous.

LETTRE XV.

A M. LE CÔMTE D'ARGENTAL.

Juin.

MA nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo ; pardonnez, mon cher ange ; vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lifant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Eft-ce là fa *moindre action*?

Il n'eft pas moins furprenant que, pour fe faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela eft fingulier. *Maupertuis* eft un plaifant philofophe.

Mon cher ange, il faut favoir fouffrir; l'homme eft né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure foit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte ; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La pofte preffe. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il

pénitence de sa passion effrénée pour le bien public?
1753. Portez-vous bien.

A Francfort sur le Mein, sous l'enveloppe de M. *James de la Cour;* ou si vous voulez, à moi chétif, au lion d'or.

LETTRE XVI.

A MADAME DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier le secrétaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre séjour; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve; je crois que tout cela s'est passé du temps de *Denys* de Syracuse : je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de *Freitag*, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul

ſeul la nuit dans ſa chambre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourreau ne fut jamais ſeul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence ſi barbare. Et quel était votre crime ? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père. 1753.

Il eſt bien triſte, ſans doute, pour le roi de Pruſſe, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commiſe en ſon nom, par un homme qui ſe dit ſon miniſtre. Paſſe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir ſon livre imprimé de poëſies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laiſſé comme le gage de ſes bontés, et comme la récompenſe de mes ſoins : il a voulu reprendre ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire empriſonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu ſe ſouvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ſes bontés ſéduiſantes; qu'il m'avait, dans ma vieilleſſe, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de ſuite à perfectionner ſes talens, que je l'ai bien ſervi et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin, il eſt bien au-deſſous de ſon rang et de ſa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompenſe, en me feſant demander ſes poëſies par des ſoldats.

J'eſpère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume ſur la fin de ma vie. Il a pris conſeil de ſa colère, il le prendra de ſa raiſon et de ſa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on

vous a fait en ſon nom? Milord *Maréchal* ſera, ſans
1753. doute, chargé de vous faire oublier, s'il eſt poſſible, les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de *Fontaine*, qui n'eſt pas conſolante. On prétend toujours que j'ai été pruſſien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthouſiaſme aux avances ſingulières que le roi de Pruſſe m'a faites pendant quinze années de ſuite, on a grande raiſon; mais ſi on entend que j'ai été ſon ſujet, et que j'ai ceſſé un moment d'être français, on ſe trompe. Le roi de Pruſſe ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais propoſé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remiſes à ſes pieds. Cela n'exigeait ni ſerment, ni fonctions, ni naturaliſation. On n'eſt point ſujet d'un roi pour porter ſon ordre. M. d'*Ecouville*, qui eſt en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Pruſſe, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injuſtice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conſervé ma maiſon à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre ſérieuſement que l'auteur du Siècle de *Louis XIV* n'eſt pas français? oſerait-on dire cela devant les ſtatues de *Louis XIV* et de *Henri IV*; j'ajouterai même de *Louis XV*, parce que je ſuis le ſeul académicien qui fit ſon panégyrique quand il nous donna la paix; et lui-même a ce panégyrique traduit en ſix langues?

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, 1753. ait irrité le roi mon maître contre moi, mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'ame. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom: il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV;* il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'inspira toute sa vie.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes complimens à votre frère et à votre sœur. Adieu; puissé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois.

1753. *Réponse de madame Denis à M. de Voltaire.*

A Paris, le 26 auguste.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle : je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation univerſelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guériſſent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Pruſſe vous ferait mourir, ne retombe que ſur moi. J'ai été ſaignée quatre fois en huit jours. La plupart des miniſtres étrangers ont envoyé ſavoir de mes nouvelles : on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a perſonne en France, je dis perſonne ſans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence, mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impreſſions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'eſt tué de déſavouer à Verſailles, et dans toutes les maiſons, tout ce qui s'eſt paſſé à Francfort. Il a aſſuré, de la part de ſon maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le ſieur *Federsdoff* m'écrit de Potſdam, le 12 de ce mois : *Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui ſervir. Tout ce qui vous eſt arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement, je ſouhaite que vous jouiſſiez toujours d'une proſpérité ſans pareille, étant avec reſpect, &c.*

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'oppoſer de la philoſophie à des choſes ſi peu philoſophes. Le public juge

les hommes fans confidérer leur état, et vous gagnez votre caufe à ce tribunal. Nous fefons très-bien tous deux de nous taire, le public parle affez. 1753.

Tout ce que j'ai fouffert augmente encore ma tendreffe pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, fi je pouvais fortir de mon lit, &c. &c.

LETTRE XVII.

A M. ROQUES.

Juillet.

MONSIEUR,

Je comptais, en paffant par Francfort, vous préfenter moi-même le Supplément au Siècle de *Louis XIV* (2), que je vous ai dédié. C'eft un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre efprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin néceffaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le paffage de *la Beaumelle* à Berlin a caufé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Pruffe, dont je vous envoie copie pour vous feul. (*)

Vous favez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop inftruit des cruels procédés de M. de

(2) Ce Supplément, divifé en trois parties, eft la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*. Il eft précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez Mélanges hiftoriques, tome I, page 105.

(*) Voyez la corresp. du roi, année 1753.

1753. *Maupertuis* envers moi. Je favais que madame la comteffe de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de fouverains et fa majefté pruffienne font encore plus outragés que moi. Je favais que *la Beaumelle*, au fortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comteffe de *Bentink*, ni celui des autres perfonnes qui ont été témoins de la cruauté artificieufe avec laquelle *Maupertuis* m'a pourfuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguifer et obfcurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un défaveu; mais ce défaveu ne porte que fur des chofes étrangères à fon procédé.

Je n'ai jamais accufé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres fcandaleufes dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV*. Je me fuis plaint feulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réuffi. Je ne me fuis défendu qu'en difant la vérité; c'eft une arme qui triomphe de tout à la longue. C'eft au nom de cette vérité toujours refpectable et fouvent perfécutée que je vous écris. Je fuis très-malade, et j'efpèrerai jufqu'au dernier moment que le roi de Pruffe ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette confolation, qui fera probablement la feule que j'aurai. Je fuis, &c.

A U M E M E.

1753.

Juillet.

JE fuis fâché à préfent, Monfieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la févérité qu'il méritait. On dit qu'il eft à la baftille; le voilà malheureux, et ce n'eft pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il ferait enfermé dans le temps même que ma réponfe paraiffait. Il eft vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une fi furieufe démence contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard; et je fais, de fcience certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préfervatif contre fa fcandaleufe édition du Siècle de *Louis XIV*, qui n'eft que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, Monfieur, ce que j'ai mandé au roi de Pruffe; c'eft que fi les chofes dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai fues par tant d'autres, ne font pas vraies; fi *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi; fi *Maupertuis* peut fe laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je fuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis:* mais auffi, Monfieur, fi

1753. vous ne m'avez pas trompé, ſi tous les autres témoins ſont unanimes; s'il eſt vrai que *Maupertuis*, parmi les inſtrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*, et de l'exciter contre moi, il eſt évident que le roi de Pruſſe me doit rendre juſtice.

Je ne demande rien, ſinon que ce prince connaiſſe qu'après lui avoir été paſſionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieilleſſe, ayant tout ſacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'impoſait. Je n'ai d'autre reſſource que dans les remords de ſon ame royale, que j'ai crue toujours philoſophe et juſte. Ma ſituation eſt très-funeſte; et quand la maladie ſe joint à l'infortune, c'eſt le comble de la misère humaine. Je me conſole par le travail et par les belles-lettres, et ſurtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque ſituation cruelle que nous nous trouvions, que ſommes-nous pour oſer murmurer?

Au reſte, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde ſache, et je peux vous aſſurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un ſentiment que j'euſſe voulu cacher. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XVIII.

1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 augufte.

MON cher ange, j'ignore fi madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attrifté et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte, et furtout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être raffafié d'électeurs, mais celui-là eft très-confolant.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais, par les ordonnances de *Gervafi*, qui eft meilleur médecin que les plus grands rois, je refte quelque temps à Strasbourg. Je vife à l'hydropifie. Je n'en avais pas l'air; mais vous favez qu'il n'y a rien de plus fec qu'un hydropique. *Gervafi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime*, à qui vos bontés ont fauvé autrefois quelque bien. C'eft une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur fon père, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez fauvé. J'ai cherché dans fes traits quelque

1753. reffemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéreffe pas moins à fon trifte fort.

L'abbé *Daidi*, qui a paffé ici avec M. le cardinal de *Soubife*, m'eft venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne fera pas à Pontoife. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquens voyages, et que, fi vous vous exilez par ref-pect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la confolation de vous embraffer de mes mains potelées. Je crois que fi vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me fuis mis, tout mourant que je fuis, à deffiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. J'en fuis honteux; c'eft la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne ferai pas tenté d'y travailler; mais fi je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment fe porte madame d'*Argental*? comment vont vos amis, vos plaifirs, votre Pontoife? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure eft unique. Jamais parifienne n'avait été encore mife en prifon chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* d'un roi des Boruffes. Certes, le cas eft rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philofophe que jamais. Si je vous difais que je

le fuis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jufqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en prifon et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement. 1753.

LETTRE XIX.

A MADAME
LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 augufte.

LA deftinée, Madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voifinage, à la porte de Strasbourg. Je fuis dans une petite maifonnette appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervafi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la confolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comteffe de *Rofen;* mon premier foin eft de vous y adreffer les vœux qu'un ancien ami fait du fond de fon cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les fincères témoignages de ma fenfibilité pour tout ce qui vous touche; je fuis un de vos plus anciens ferviteurs, et je ne fuis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'eft qu'un jour; le foir devrait du moins être fans orages, et il

1753. faudrait pouvoir s'endormir paiſiblement. Il eſt affreux de finir au milieu des tempêtes une ſi courte et ſi malheureuſe carrière. Ce ſerait pour moi, Madame, une ſatisfaction bien conſolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il eſt des amis), et de vous renouveler tous les ſentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une ſi longue ſéparation. Que de choſes nous avons vues, Madame, et que de choſes nous aurions à nous dire! nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philoſophie adoucirait les maux préſens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Deſalleurs* qui ait eu un bon lot, parce qu'il eſt chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, Madame; recevez avec vos premières bontés les aſſurances du reſpectueux et tendre attachement de votre ancien courtiſan, qui déſire paſſionnément l'honneur et la conſolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, ſans cérémonie.

LETTRE XX.

1753.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

2 feptembre.

J'AI lu, Madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'eft par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait oppofer à des raifons fi fortes. Je fuis encore un peu enthoufiafte, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la perfécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des fentimens qui m'attachent à vous depuis fi long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raifonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir perfonne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monfieur fon fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je fais, c'eft que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg refpectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaiffance. On dit que l'affaire eft jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des efprits fermes eft le dernier reffort pour les perfécutés.

Madame de *Gayot* eft venue dans ma folitude.

1753. Dieu veuille que vous ayez la ſanté ; je n'en ai point du tout, mais je porte par-tout un peu de ſtoïciſme. Croiriez-vous, Madame, que cette deſtinée qui nous ballotte, m'a fait preſque alſacien? Je me ſuis trouvé, ſans le ſavoir, poſſeſſeur d'un bien ſur des terres auprès de Colmar, et il ſe pourrait bien que j'y allaſſe. Je ne m'attendais pas à avoir une rente ſur les vignes du duc de *Virtemberg ;* mais la choſe eſt ainſi. Je ferais certainement le voyage, ſi je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voiſinage où vous êtes ; mais ſi vous revenez dans votre ſolitude auprès de Straſbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, Madame ; il n'y aurait pas de plus grande conſolation pour moi. Peut-être même, le plaiſir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repaſſer ſur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre ſenſibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde ? Si vous êtes en commerce de lettre avec M. *Deſalleurs*, je vous prie, Madame, de le faire ſouvenir de moi. Je lui crois à préſent une vraie face à turban. Pour moi, je ſuis plus maigre que jamais ; je ſuis une ombre, mais une ombre très-ſenſible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, Madame ; je vous ſouhaite un ſoir ſerein ſur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous ſuis dévoué avec le plus tendre reſpect.

LETTRE XXI.

1753.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 ſeptembre.

MAIS vraiment, Monſeigneur, cela eſt aſſez extraordinaire. Quoi, pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers ſont donc une belle choſe ! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils ſont bons. Mais ma pauvre nièce ! qu'allait-elle faire dans cette galère ! Les gens qui diſent que tout cela s'eſt paſſé de nos jours ont grand tort ; l'aventure eſt du temps de *Denys* de Syracuſe. Je ſuis au déſeſpoir de ne vous point faire ma cour. Le temps ſe paſſe, et je ne me conſolerais pas d'être mort ſans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville ſouterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir ? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin ? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier ? Un beau ſoleil et vous, vous êtes mes dieux. Il ſerait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les ſentimens de la plus tendre reconnaiſſance à un attachement d'environ quarante années ; mais j'ai des paſſions malheureuſes, et la jouiſſance de l'objet aimé m'eſt interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puiſſe *bacciar vi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce ſerait pour moi l'heure du berger.

1753. *E per che no? Un gran' re m'a bacciato la mano, à me, ſi, la brutta mano per incitar mi à rimanere nel ſuo palazzo d'Alcina. Ed io baccierò la voſtra bella mano con un più grande e ſaporito piacere. Ah, ſignore amabile, ſignore corteſe e bravo, la vita ſi perde ſi conſuma e la ſperanza ancora ſi diſtrugge.*

Eſt-ce que vous feriez aſſez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, Monſeigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illuſtres catins à qui vous avez fait paſſer de joyeux momens, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première converſation que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ferait aſſez amuſante. Non, ce ferait la ſeconde; car, à force de plaiſir, je ne ſaurais ce que je dirais dans la première.

A propos, je ſuis bien malade; daignez-vous en ſouvenir. Il n'y a que mes ennemis qui diſent que je me porte. *In tanto con ogni oſſequio, &c.*

LETTRE XXII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 ſeptembre.

JE vous demande pardon, Madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui eſt dans le cœur n'eſt pas toujours au bout de la plume, ſurtout quand on écrit vîte et qu'on eſt malade.

malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, Madame, que je suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur; non-seulement j'avais lu le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore un autre qui est très-secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de *Klinglin* viendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y opposent vivement. C'était une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de *Virtemberg*. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de *Nabot*, et que mon hypothèque est *le beau billet qu'a La Châtre;* mais je n'en crois rien. Le duc de *Virtemberg* est un honnête homme, Dieu merci; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en DIEU, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape. Vous me donnez par le nez de l'*historiographe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cu à terre. Deux rois sont de très-mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a laissé ma

1753.

1753. place de gentilhomme ordinaire de la chambre ; j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'inſtruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me ſouvient que M. de *Richelieu* eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la veſſie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en eſpère autant pour monſieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, Madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers, point du tout; je ſuis à la campagne, vis-à-vis votre maiſon, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes auxquelles on m'a condamné. Je vis tout ſeul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de *Coigny*, dont je ne ſais ſi je ferai uſage; tout ce que je ſais bien ſurement, c'eſt que je meurs d'envie de vous voir, de cauſer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes reſpectueux et tendres ſentimens.

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

Mon cher ange, ſi madame la maréchale de *Duras*, qui a l'air ſi réſolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feue reine d'Angleterre; ſi elle avait donné bravement la petite vérole à ſes enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la

ducheſſe d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait ſauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des perſonnes conſidérables, enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, diſent : Mais vraiment il faudrait eſſayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne penſe plus ni à ceux qui ſont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort. 1753.

L'année paſſée, l'évêque de Vorceſter prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle ſauvait la vie tous les ans à deux mille perſonnes dans cette capitale. Voilà des ſermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole; il s'abaiſſe juſqu'à la calomnie. Un ſourdaud, qui eſt la trompette de *Maupertuis*, répand ſes horreurs. Où ſe ſauver ? Vous me direz que c'eſt au château de M. de *Sainte-Palaye;* mais le père *Goulu* perſécutait *Balzac* juſque ſur les bords de la Charente.

I nunc, et verſus tecum meditare canoros ?

Mais, mon cher ange, ſi vous me promettez vous et madame d'*Argental*, d'aller dans ce château, je ſigne le marché aveuglément. J'ai un bien aſſez conſidérable en Alſace, et je voulais bâtir ſur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de *Virtemberg*. Toutes mes idées s'évanouiſſent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'oſe vous prier de préſenter mes reſpects et ma ſenſibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit

1753. que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont* ? mais cent ans et trente font la même chofe pour la faulx de la mort. Tout eſt un point, et tout eſt un fonge. Le fonge de ma vie a été un cochemar affez perpétuel; il fera bien doux s'il peut finir en vous voyant; ce fera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé *La Querelle;* il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très-aimable ange. Mille tendres refpects à tous les vôtres.

Je fuis bien malade. Adieu les tragédies.

LETTRE XXIV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

Je fuis pénétré de regrets, Madame; vous et madame *de Brumat* vous me faites paffer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas fur fon mérite, et fur le plaifir que j'avais de venir les foirs, de ma folitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre fociété. Je fuis arrivé fi malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monfieur le premier préfident. Que dites-vous de lui, Madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené fon fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme fon cadet. Je paffe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire fur ce

vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le miniſtère n'eſt pas diſpoſé à rendre à M *Klinglin* la juſtice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triſte nouvelle. On dit que monſieur votre fils revient : quand pourrai-je être aſſez heureux pour voir le fils et la mere ? Il me ſemble que je voudrais paſſer le reſte de mes jours avec vous dans la retraite. La deſtinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, Madame ; je ſuis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre reſpect. 1753.

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

MON cher ange, il me ſemble que je ſuis bien coupable ; je ne vous écris point et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas aſſez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des ſiècles paſſés, à moins que je ne trouve quelque princeſſe miſe en priſon pour avoir été ſecourir un oncle malade. Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de *Denys* et d'*Hiéron*.

Il me ſemble qu'il faut avoir ſon ame bien à ſon aiſe pour faire une tragédie ; qu'il faut avoir un ſujet dont on ſoit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour qui aiment véritablement

1753. les arts. Un petit article encore, c'eſt qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'eſt de ſoutenir tout doucement mon état et ma mauvaiſe ſanté. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me ſemble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment ſans ſe plaindre à perſonne, ſans demander grâce à perſonne, cacher ſes douleurs à tout le monde, les répandre dans le ſein d'un ami comme vous; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas ſurtout le courage de faire une tragédie pour le préſent. Vous m'en aimerez moins; mais ſongez que votre amitié, qui a un empire ſi doux, n'eſt pas faite pour commander l'impoſſible. Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puiſ-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de ſortir de cette vie !

J'ai la mine de paſſer l'hiver dans une ſolitude des montagnes des Voſges. Si vous aviez quelque choſe à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schœpfling le jeune*, à Colmar, ſans mettre mon nom, ſans autre adreſſe, et la lettre me ferait rendue avec la plus grande fidélité. Vous paſſerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoiſe; mais il y aura des Voſges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de *Voyer*, feſant ſon entrée en fils d'un ſecrétaire d'Etat; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne ſais même ſi je parlerais à ſon père. Ce n'eſt pas trop la peine d'importuner ſon prochain de ſes afflictions, ſurtout quand ce prochain eſt miniſtre ou fils de miniſtre.

J'ai vu quelquefois, dans ma ſolitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime;* ſa naiſſance eſt un

roman, fa vie eft obfcure et trifte, l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'eft ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau fujet bien tendre dans ma chartreufe! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une fouris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me femble que ce que vous favez m'a manqué. 1753.

Ce qui ne me manquera jamais, c'eft ma tendre amitié pour vous. Cette idée feule me confole. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été fi long-temps fans vous écrire: il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés fcène par fcène; rien ne m'a paru affez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

1753.

LETTRE XXVI.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

COMMENT, Madame, eſt-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris ? Tout ceci eſt le combat des rats et des grenouilles. On ſonge à Paris à de miſérables billets de confeſſion, et on ne ſonge ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiſelles ſont pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voiſins les Anglais ſe garantir au moins de la petite: vous n'entendrez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie; l'inſertion les ſauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont* eſt le ſeul qui ait fait inoculer un de ſes enfans, et on s'eſt moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui eſt au-deſſus des forces de la nation eſt ridicule. Je retournerai bientôt de ma ſolitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, ſur leſquelles j'avais quelque deſſein de bâtir une jolie maiſon. Il s'y trouve quelque difficulté; le duc de *Virtemberg* a un procès pour cette vénérable maſure au conſeil privé, et je n'irai pas bâtir un hoſpice qui aurait un procès pour fondement. Mais, Madame, on m'a dit

un mot du beau château de feu monſieur votre frère. N'eſt-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur ? Il eſt, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais perſonne ne l'habite; et ſi la maiſon et le fief ne ſont pas compris dans le fief invendable; ſi on peut louer le château, avec les meubles qui y ſont, en attendant que la famille s'arrange, ne ſerait-ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai ſi on veut; je ferai un bail; je payerai un an d'avance pour faire plaiſir à la famille; et pour pot de vin je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau; mais à qui faut-il s'adreſſer, et comment faire ? ma propoſition n'eſt-elle pas indiſcrète ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà preſſenti ſur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, Madame, avec votre charmante amie; vous ſentez bien que la maiſon ſerait à vous, et que je n'y ſerais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez; ſi on veut vendre à vie, ſi on veut louer, ſi on veut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire alſacien pour vous, la fin de ma vie en ſera plus douce. Je n'ai vu qu'en paſſant l'abbé de Munſter, il eſt occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il eſt poli, il a de l'eſprit, il eſt riche, il ne lui manque rien. Les proceſſions de Rouen n'ont pas le ſens commun; ce n'eſt plus le temps des proceſſions de la ligue; de petites cabales ont ſuccédé aux guerres civiles; il faut payer ſon vingtième, ſe chauffer et ſe taire, *le reſte viendra*. Mille tendres reſpects, &c.

1753.

1753.

LETTRE XXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

Mon ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes et les obſtacles qu'elles trouvent. Vous ſentez à quel point je dois être reconnaiſſant et affligé. Je comptais venir oublier *Denys* de Syracuſe dans la retraite de *Platon;* la deſtinée s'eſt acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui ſe rouille, et mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de triſtes que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe ſablonneux où le diable m'avait tranſporté.

Mais tout cela n'eſt qu'un agréable ſonge. Il faut ſe ſoumettre à ſon deſtin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me perſécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaiſir de la converſation, quand ils ont de l'eſprit; préciſément comme je vois les théologiens, ſans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne eſt charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me conſole pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confeſſion y ſera

assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année. 1753.

Je ne sais ce qu'est devenu *Formont*; tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensans étaient libres, ils se rassembleraient; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, sed levius fit patientiâ*; je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ*.

LETTRE XXVIII.

A MADAME
LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 novembre.

On m'avait dit, Madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage; je préférerais surtout cette petite maison de campagne, qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir le soir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce serait être à cent lieues de vous.

1753. Cet abrégé de l'Hiſtoire univerſelle, dont vous m'avez parlé, eſt un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Pruſſe eſt bien deſtiné à me perſécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuſcrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorſque les huſſards autrichiens pillèrent ſon bagage; cependant on lui rendit tout, juſqu'à ſon chien. Il ſe trouve aujourd'hui que c'eſt ſon libraire qui débite ce manuſcrit tronqué, altéré, méconnaiſſable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'on en a été très-ſcandaliſé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiſer les rumeurs qu'il a cauſées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confuſion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de conſolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier comme le conſeille M. de *Beaufremont*; j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, Madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre ſanté? comment vont les affaires de votre famille? Je ne vois que des injuſtices et des malheurs. Conſervez votre ſanté et votre courage. Vous mande-t-on quelque choſe de Paris? y a-t-il quelque nouvelle ſottiſe? Que ce milieu du dix-huitième ſiècle eſt ſot et petit! Je ſouhaite cependant que vous en puiſſiez voir la fin. Adieu, Madame; je voudrais être votre courtiſan auſſi aſſidu que reſpectueuſement attaché.

LETTRE XXIX. 1753.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

MON aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame *Denis* et moi, un peu du poiſon de Francfort dans les veines; mais je crois auſſi notre chère *Denis* un peu gourmande; et l'on raccommode avec du régime ce que les ſoupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'eſprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puiſque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot*, un petit *Tempeſt.* Je me flatte que vos deſſins ne ſont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu béniſſe une famille qui cultive tous les arts. Je ſerai enchanté de vous embraſſer ; mais où, et quand ?

Peignez-vous d'après le nu, Madame; et avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un ſecrétaire, avec des livres et une ſeringue : donnez-moi la préférence.

Connaiſſez-vous meſſieurs *Corringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godſtal*, et autres meſſieurs du bel

1753. air ? ce font ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des chofes agréables d'une main légère, et moi des fottifes graves d'une main appefantie.

Je baife vos belles mains, et je décrafferai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du confeiller ; faites-lui bien mes complimens.

LETTRE XXX.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous affure que j'ai fait là une trifte revue : ce ne font pas des monumens de la bonté des hommes. On dit que les rois font ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le font un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines* par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de bicêtre; il m'appelle fon bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaiffance, il avoue que fans moi il était perdu, que je fuis le feul qui ait eu le courage de le fervir; mais dans la même liaffe j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, felon fa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépenfé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaiffez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais auffi la lettre qu'il écrivit contre moi dès

qu'il eût fait à Potſdam une petite fortune, fait la clôture du compte. 1753.

Il faut avouer que *Linant*, *Lamare* et *Lefévre*, à qui j'avais prodigué les mêmes ſervices, ne m'ont donné aucun ſujet de me plaindre. La raiſon en eſt, à ce que je crois, qu'ils ſont morts tous trois avant que leur amour propre et leurs talens fuſſent aſſez développés pour qu'ils devinſſent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour propre et à l'intérêt ? vous avez beau avoir rendu les plus grands ſervices, vous avez réchauffé dans votre ſein des vipères. C'eſt-là mon premier malheur; et le ſecond a été d'être trop touché de l'injuſtice des hommes; trop fièrement philoſophe pour reſpecter l'ingratitude ſur le trône, et trop ſenſible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des perſécutions; ne voyant d'un côté que des fanatiques déteſtables, et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être; n'aſpirant plus enfin qu'à une retraite, ſeul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la baſſeſſe et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel eſprit nommé *Bonneval*, dont vous n'avez jamais ſans doute entendu parler (ce n'eſt pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'eſprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres avec leſquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi; et il diſait

1753. pour fon excufe que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chaffé de la maifon. C'eft au demeurant un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui *Rouffeau* a, je crois, adreffé une épître.

En voici d'un nommé *Ravoifier* qui fe difait garçon athée de *Boindin ;* il m'appelle fon protecteur, fon père; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un *Demoulin*, qui me diffipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de fes lettres; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel efprit.

Le bel efprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant fix cents livres, tous les exemplaires d'une belle fatire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle *Lajonchère*. C'eft l'auteur d'un fyftême de finances; et on l'a pris en Hollande pour *la Jonchère* le tréforier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relifant les lettres de *Manori*. Voilà un plaifant avocat. C'eft affurément l'avocat patelin : il me demande un habit. *Je fuis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit ; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain.* Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'eft le même qui depuis fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le fervice de faire condamner les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* fon affocié.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (**) qui me

(*) Voyez Mémoire fur la fatire, Mélanges littér. tome I, pag. 495.

(**) *Jore.*

demande

demande pardon ; il me remercie de mes bienfaits ; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant ; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords. 1753.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis réfugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée ! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante ; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez à *Pope :* il a passé par les mêmes épreuves ; et s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle ; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre; sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie mal-fesant a fagoté ce bas monde.

1753.

LETTRE XXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'Empire qui furchargent l'efprit, on n'écrit guère; cependant, Monfeigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronfac* eft réchappé d'une maladie dangereufe. Je vous en félicite, et je lui fouhaite une carrière auffi brillante et auffi glorieufe que la vôtre. Il eft trifte que je voye finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes efpérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laifferont opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne foit pas vue de vos fecrétaires. J'ai un petit malheur, c'eft que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préfide à ma deftinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préfide à la vôtre, je bénirais ma dernière courfe.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accufé d'avoir fait imprimer cette hiftoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manufcrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injuftice, dans le temps que je fuis en France, dans le temps que j'ai fupplié très-inftamment M. de *Malesherbes* de

fupprimer cette édition ; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je fuis préparé à tout. Adieu, Monfeigneur ; confervez-moi vos bontés. 1753.

P. S. On m'affure que le prince *Charles* rendit au roi de Pruffe fa caffette prife à la bataille de Sore, dans laquelle fa Majefté pruffienne prétend qu'il avait mis mon manufcrit. Je fais qu'on lui rendit jufqu'à fon chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire ; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là ; fon libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de fanté, ma nièce ni moi, depuis un fouper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma fanté toujours languiffante ne m'a pas permis de vous écrire.

1754.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 de janvier.

MON cher et ancien ami, s'il eſt triſte que les Français n'aient point de muſique, il eſt encore plus triſte qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques ſoient dans une confuſion dont tous les particuliers ſe reſſentent. *Porrò unum eſt neceſſarium*, dit le père *Berruyer* après l'autre. Mais ce *neceſſarium*, c'eſt la juſtice. Ce monde-ci eſt deſtiné à être bien malheureux, puiſque, dans la plus profonde paix, on éprouve des déſaſtres que la guerre même n'a jamais cauſés.

Si je voulais me plaindre des petites choſes, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile ; mais les coups d'épingle ne ſont pas ſentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplaît beaucoup. Je regarde comme un des plus triſtes effets de ma deſtinée, de n'avoir pu paſſer avec vous le reſte d'une vie que j'ai commencée avec vous ; mais les pauvres humains ſont des balles de paume avec leſquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût pouſſée à Launai ; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux ſavoir où elle tombera ; ce ne ſera pas probablement au théâtre des oſtrogots de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez

d'ailleurs tant de grands-hommes à Paris, qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature ; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage ; sauve qui peut : mais je suis bien loin du rivage ! 1754.

Mes complimens au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement.

LETTRE XXXIII.

A M. ROUSSET DE MISSY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES PERIODIQUES EN HOLLANDE.

A Colmar, 9 de février.

LORSQUE je me plaignis à vous, Monsieur, avec franchise des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de *Rousseau*, votre intime ami, était votre excuse.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laisse à penser quelle est votre excuse.

1754. *Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rousset de Missy, transcrite de la main de M. Rousset.*

A Bruxelles, le 17 de février 1737.

„ Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive.
„ Il m'est revenu des lettres protestées ; je n'ai pu
„ les rembourser. J'avais quelques autres petites
„ affaires dont l'objet n'était pas important. Enfin,
„ l'on m'enlève mercredi au soir, et l'on me mit en
„ prison d'où je vous écris. Je compte tout payer
„ ces jours-ci, et être dehors. Mais croiriez-vous
„ que ce coquin, cet indigne, ce monstre de *Rousseau*,
„ qui, depuis six mois, n'a bu et mangé que chez moi,
„ à qui j'ai rendu les services les plus essentiels et en
„ nombre, a été la cause qu'on m'a pris ? que c'est
„ lui qui en a donné le conseil? que c'est lui qui a
„ irrité contre moi le porteur de mes lettres, qui
„ n'avait nul dessein de me chagriner ? et qu'enfin
„ ce monstre vomi des enfers, achevant de boire avec
„ moi à table, de me baiser, m'embrasser, a servi
„ d'espion pour me faire enlever à minuit dans ma
„ chambre ? Non, jamais trait n'a été si noir, plus
„ épouvantable : je n'y puis penser sans horreur. Si
„ vous saviez tout ce que j'ai fait pour lui ; toutes
„ les obligations qu'il m'a, en un mot, tout ce qu'il
„ me doit, vous frémiriez d'en faire un parallèle
„ avec sa manœuvre. Enfin, patience; je compte
„ que notre correspondance à vous et à moi ne
„ sera pas altérée par cet événement. Je serai toute
„ ma vie de même, c'est-à-dire l'ami le plus

» vrai et le plus tendre que vous puissiez avoir, et » toujours tout à vous ». 1754.

Lettre de M. Rousset de Missy à M. de Voltaire, en lui envoyant à Cirey, en Champagne, la lettre de M. de Médine.

7 de mars 1737.

» Je joins, Monsieur, mes tendres remercîmens » à ceux que M. de *Médine*, mon intime ami, vous » fait de votre générosité. Je partage les services que » vous avez la bonté de lui rendre, et j'admire votre » procédé qui est aussi grand et aussi noble que celui » de ce scélérat de *Rousseau* est abominable. Disposez » de moi, Monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos » ordres. Je publierai par-tout le mérite extrême de » votre cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez pas: » je brûle d'envie de vous faire connaître à quel » point je suis, Monsieur, votre, &c. ».

LETTRE XXXIV.

AU PERE MENOU, *jésuite.*

A Colmar, le 17 de février.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes

les plus confidérables de la ville m'ont averti que je
1754. n'avais pas à me louer des procédés du père *Merat*, que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde dont je puiffe efpérer de la confolation, ce ferait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'efpérais d'autant plus que vous favez combien j'ai toujours été attaché à votre fociété et à votre perfonne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jéfuites de Breflau. Rien n'eft donc plus fenfible ici pour moi que d'apprendre, par les premières perfonnes de l'Eglife, de l'épée et de la robe, que la conduite du père *Merat* n'a été ni felon la juftice ni felon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à fon état et à fon miniftère, que d'ofer fe permettre des difcours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'*Argenfon*, fecrétaire d'Etat de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être inftruit. Je fuis perfuadé que votre prudence et votre efprit de conciliation préviendront les fuites défagréables de cette petite affaire. Le père *Merat* comprendra aifément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de DIEU ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mefurées ne pourront infpirer ici que de l'averfion pour une fociété refpectable qui m'eft chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis.

Je vous fupplie de lui écrire; vous pourrez même lui envoyer ma lettre, &c.

LETTRE XXXV.

1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 24 de février.

JE ne vous écris point de ma main, mon cher et respectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du salut que le clergé ouvre à tous les fidelles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothéque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brûler, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément; mais on ne peut reprocher en cela à nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques ont fait incendier ici sept exemplaires de Bayle; et un avocat général de ce qu'on appelle le conseil souverain d'Alsace a jeté le sien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites plus adroits font imprimer *Bayle* à Trévoux pour leur profit. Je cours risque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle histoire de *Jean Néaulme*. Nous avons un évêque de Porentru; (qui eût cru qu'un Porentru fût évêque de Colmar?) ce Porentru est grand chasseur, est grand buveur de son métier, et gouverne son diocèse par des jésuites allemands qui sont aussi despotiques, parmi nos sauvages des bords du Rhin, qu'ils le sont

1754. au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raison a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainsi ; quelques justes haussent les épaules et se taisent. J'avais choisi cette ville comme un asile sûr, dans lequel je pourrais surtout trouver des secours pour les Annales de l'Empire ; et j'en ai trouvé pour mon salut plus que je ne voulais. Je suis prêt d'être excommunié solidairement avec *Jean Néaulme.* Je suis dans mon lit, et je ne vois pas que je puisse être enseveli en terre sainte. J'aurai la destinée de votre chère *Adrienne*, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, si vous voulez que j'aye du courage. J'en ai grand besoin. *Jean Néaulme* m'a achevé. *Jeanne d'Arc* viendra à son tour. Tout cela est un peu embarrassant avec des cheveux blancs, des coliques et un peu d'hydropisie et de scorbut. Deux personnes de ce pays-ci se sont tuées ces jours passés ; elles avaient pourtant moins de détresses que moi ; mais l'espérance de vous revoir un jour me fait encore supporter la vie.

LETTRE XXXVI.

A M. DE FORMONT.

A Colmar, 29 de février.

MON ancien ami, quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander son adresse. Votre souvenir me console beaucoup ; mais ce que vous me dites des yeux de madame *du Deffant* me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillans et bien

beaux. Pourquoi faut-il qu'on ſoit puni par où l'on a péché ! et quelle rage a la nature de gâter ſes plus beaux ouvrages ! Du moins madame *du Deffant* conſerve ſon eſprit qui eſt encore plus beau que ſes yeux. La voilà donc à peu-près comme madame de *Staal*, à cela près qu'elle a, ne vous déplaiſe, plus d'imagination que madame de *Staal* n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire, et de ſe ſouvenir d'un de ſes plus paſſionnés courtiſans, qui s'intéreſſera toute ſa vie à elle. 1754.

Je ne ſais pas quelle eſt la paix dont vous me parlez. Ni mon cœur ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalouſie les ſoins que j'avais pris de l'enſeigner et les ſacrifices que je lui avais faits. Les viſions cornues des géans diſſéqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, &c., n'ont été aſſurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je mépriſe. Je ne regrette que mes amis, et ma ſenſibilité ne s'eſt portée douloureuſement que ſur les traitemens barbares qu'un *Denys* de Syracuſe a fait indignement ſouffrir à une athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le ſiècle de *Louis XIII* était encore groſſier, celui de *Louis XIV* admirable, et le ſiècle préſent n'eſt que ridicule. C'eſt une conſolation qu'il y ait des gens qui penſent comme vous, mais vous ne ramènerez pas le goût qui eſt perdu.

On a débité ſous mon nom une édition barbare d'une prétendue Hiſtoire univerſelle. Il faut être

1754. libraire hollandais pour imprimer tant de fottifes, et abbé français pour me les imputer.

Adieu ; je vous embraffe philofophiquement et tendrement.

LETTRE XXXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, 3 de mars.

FRÈRE,

MES entrailles fraternelles qui s'émeuvent, me forcent à vous faluer en *Belzébuth*. Je fuis dans une ville moitié allemande, moitié françaife, et entièrement iroquoife, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jéfuite, nommé *Aubert*, prêcha fi vivement contre *Bayle* et contre vous que fept perfonnes, chargées du facrifice, apportèrent chacune leur Bayle, et le brûlerent dans la place publique avec les Lettres juives. Je vous prie de m'envoyer le Bayle qui eft dans la bibliothéque de Sans-Souci, afin que je le brûle : je ne doute pas que le roi n'y confente.

Je me fuis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats qui entendent affez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais befoin ; d'ailleurs j'ai un bien affez honnête dans la province d'Alface.

Je vous prie de permettre que je faffe ici mes complimens à frère *Gaillard* : je me flatte qu'il vit du bien de l'Eglife, et affurément il l'a mérité.

Je ſuis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre, et je ſerai 1754. frère mourant ſi vous, ou frère *Gaillard*, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieuſement, frère, il me doit quelque juſtice et quelque compaſſion.

Adieu; gardez-vous des langues de baſilic, et ſongez que qui n'aime pas ſon frère n'eſt pas digne du royaume où nous ſerons tous réunis.

LETTRE XXXVIII.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Colmar, 3 de mars.

VOTRE lettre, Madame, m'a attendri plus que vous ne penſez, et je vous aſſure que mes yeux ont été un peu humides en liſant ce qui eſt arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de M. de *Formont* que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout-à-fait dans la nuit. Je penſais que vous étiez à peu-près dans l'état de madame de *Staal*, ayant par-deſſus elle le bonheur ineſtimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point aſſujettie chez une princeſſe à une conduite gênante qui tenait de l'hypocriſie; enfin d'avoir des amis qui penſent et qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, Madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous ſavais même

assez philosophe pour vous en consoler ; mais si vous
1754. avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de *S...*, aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'-chose ; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné : elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de *Pandore*, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder. C'est le parti qu'ont pris en dernier lieu deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes était une fille de dix-huit ans à qui les jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est allée dans l'autre monde. C'est un parti que je ne prendrai point, du moins sitôt, par la raison que je me suis fait des rentes viagères sur deux souverains, et que je serais inconsolable si ma mort enrichissait deux têtes couronnées.

Si vous avez, Madame, des rentes viagères sur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vivez cent ans.

Il est vrai que le procédé de *Denys* de Syracuse est incompréhensible comme lui ; c'est un rare homme. Il est bon d'avoir été à Syracuse, car je vous assure que cela ne ressemble en rien au reste de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo, au nez écrasé et aux visions

cornues, n'eſt guère moins étrange; il eſt né avec beaucoup d'eſprit et avec des talens; mais l'excès ſeul de ſon amour propre en a fait à la fin un homme très-ridicule et très-méchant. N'eſt-ce pas une choſe affreuſe qu'il ait perſécuté ſon bon médecin *Akakia*, qui avait voulu le guérir de ſa folie par ſes lénitifs? 1754.

Qui donc, Madame, a pu vous dire que je me marie? Je ſuis un plaiſant homme à marier! Il y a ſix mois que je ne ſors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en ſouffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui sût donner promptement et agréablement des lavemens, engraiſſer des poulets et faire la lecture, j'avoue que je ſerais tenté; mais le plus vrai et le plus cher de mes déſirs ſerait de paſſer avec vous le ſoir de cette journée orageuſe qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, et ce ſerait une grande douceur pour moi ſi je pouvais aider à votre conſolation, et m'entretenir avec vous librement dans ces momens ſi courts qui nous reſtent, et qui ne ſont ſuivis d'aucuns momens.

Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en ſoucie guère; mais comptez, Madame, que vous êtes la perſonne du monde pour qui j'ai le plus tendre reſpect et l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je faſſe mille complimens à M. de *Formont*. Le préſident *Hénault* donne-t-il toujours la préférence à la reine ſur vous? Il eſt vrai que la reine a bien de l'eſprit.

Adieu, Madame; comptez que je ſens bien vivement votre triſte état, et que du bord de mon tombeau

1754. je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Reftez-vous à Paris ? paffez-vous l'été à la campagne ? les lieux et les hommes vous font-ils indifférens ? Votre fort ne me le fera jamais.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 3 de mars.

MON cher et refpectable ami, j'applique à mes bleffures cruelles la goutte de baume qui me refte, c'eft la confolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner quand je pris, en 1752, la réfolution de revenir vivre avec vous et avec madame *Denis*, quand pour cet effet je fefais repaffer une partie de mon bien en France avec autant de difficultés que de précautions, que le roi de Pruffe, qui ouvrait toutes les lettres de madame *Denis*, et qui en a un recueil, deviendrait mon plus cruel perfécuteur? Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France fur la parole de madame de *Pompadour*, fur celle de M. d'*Argenfon*, j'y ferais exilé; je ne pouvais affurément prévoir la barbarie iroquoife de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que *Jean Néaulme* dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux abrégé d'une pretendue Hiftoire univerfelle, et que ce coquin de libraire dût, fans m'en avertir, fe fervir de mon nom pour gagner quelques florins, et pour achever de me perdre; ni

qu'il

qu'il eût la friponnerie d'oser écrire à M. de *Malesherbes*, et de lui faire accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il me jouait. Il me semble encore que quand je me retirai à Colmar pour y avoir les secours de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les Annales de l'Empire, je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai su que ces ours à soutane noire avaient fait brûler Bayle dans la place publique, il y a cinq ans; et que l'avocat général de ce parlement apporta humblement son Bayle, et le brûla de ses mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jésuites exciteraient contre moi un évêque de Porentru, qu'ils voudraient faire agir le procureur général. 1754.

Vous sentez mon état, mon cher ange, vous devez d'ailleurs ne vous pas dissimuler que ma douloureuse situation ne peut changer; que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de *Thou* fut persécuté, *Corneille* et *la Fontaine* moururent dans des greniers, *Molière* fut enterré à grand'peine, *Racine* mourut de chagrin, *Rousseau* dans le bannissement, moi dans l'exil; mais *Moncrif* a réussi, et cela console.

Mon cher ange, la vraie consolation est une amitié comme la vôtre, soutenue d'un peu de philosophie,

1754.

LETTRE XL.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de mars.

GRAND merci, Madame, de votre confolante lettre; j'en avais grand befoin comme malade et comme perfécuté; ce font des bombes qui tombent fur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux chofes à faire dans ce monde, prendre patience et mourir. Madame *du Deffant* me mande qu'il n'y a que les fous et les imbécilles qui puiffent s'accommoder de la vie; et moi je lui écris que, puifqu'elle a des rentes fur le roi, il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra, attendu qu'il eft trifte de laiffer le roi fon héritier, quelque bien aimé qu'il puiffe être.

Comment trouvez-vous, Madame, la lettre du garde des fceaux à monfieur l'évêque de Metz ? Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le tréfor royal eft déjà interdit. Je me flatte de venir, au temps de Pâques, faire ma cour aux deux habitantes de l'île Jard, et de leur apporter mon billet de confeffion.

On va plaider bientôt ici l'affaire de monfieur votre neveu et de madame votre belle-fœur. Cela eft bien trifte, mais je ne vois guère de chofes agréables. Supportons la vie, Madame; nous en jouiffions autrefois. Recevez mes tendres refpects.

LETTRE XLI.

1754.

A M. ROYER.

Le 20 de mars.

J'AVAIS eu, Monfieur, l'honneur de vous écrire, non-feulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos fuccès, mais pour vous faire voir auffi quelle eft ma jufte crainte que ces fuccès fi bien mérités ne foient ruinés par le poëme défectueux que vous avez vainement embelli (*). Je peux vous affurer que l'ouvrage fur lequel vous avez travaillé, ne peut réuffir au théâtre. Ce poëme, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, eft peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé; mais l'un et l'autre ne font faits ni pour le théâtre ni pour la mufique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude fur votre entreprife, mes fouhaits pour votre réuffite, et ma douleur de voir expofer au théâtre un poëme qui en eft indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de *Sireuil*, en a couvert les défauts. Je vous avais prié, Monfieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme, tel que vous l'avez mis en mufique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, Monfieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condefcendance de M. de *Moncrif*, examinateur de l'ouvrage, en mettant à la tête un avis néceffaire, conçu en ces termes :

(*) Pandore. Théâtre, tome IX.

1754. *Ce poëme est imprimé tout différemment dans le recueil des ouvrages de l'auteur ; les usages du théâtre lyrique et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des changemens pendant son absence.*

Il serait mieux, sans doute, de ne point hasarder les représentations de ce spectacle qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une prodigieuse quantité de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agrémens d'une actrice principale. pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géans est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers ; mais si vous pensez que l'exécution puisse les surmonter, je n'ai auprès de vous que la voie de représentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes ; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 21 de mars.

MON cher et respectable ami, je reçois votre lettre du 17 de mars. Elle fait ma consolation, et j'y ajoûte celle de vous répondre. C'est bien vous qui parlez avec éloquence de l'amitié ; rien n'est plus juste. A

quiappartient-il mieux qu'à vous de parler dignement de cette vertu, qui n'eſt qu'une hypocriſie dans la 1754.
plupart des hommes, et qu'un enthouſiaſme paſſager dans quelques-uns ?

Les malheurs d'une autre eſpèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui ſont le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davantage ; mais, mon cher ami, voici mon état.

Il y a ſix mois que je n'ai pu ſortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les ſouffrances les plus opiniâtres, contre une perſécution inattendue, et contre tous les déſagrémens attachés à la diſgrâce. Je ſais comme on penſe, et depuis peu des perſonnes qui ont parlé au roi tête à tête, m'ont inſtruit. Le roi n'eſt pas obligé de ſavoir et d'examiner ſi un trait, qui ſe trouve à la tête de cette malheureuſe Hiſtoire prétendue univerſelle, eſt de moi, ou n'en eſt pas ; s'il n'a pas été inſéré uniquement pour me perdre : il a lu ce paſſage, et cela ſuffit. Le paſſage eſt criminel ; il a raiſon d'en être très-irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves inconteſtables que ce paſſage eſt falſifié. Il y a des impreſſions funeſtes dont on ne révient jamais, et tout concourt à me démontrer, que je ſuis perdu ſans reſſource. Je me ſuis fait un ennemi irréconciliable du roi de Pruſſe, en voulant le quitter. La prétendue Hiſtoire univerſelle m'a attiré la colère implacable du clergé. Le roi ne peut connaître mon innocence. Il ſe trouve, enfin, que je ne ſuis revenu en France que pour y être expoſé à une perſécution qui durera même après moi. Voilà

1754. mon état, mon cher ange; et il ne faut pas ſe faire illuſion. Je ſens que j'aurais beaucoup de courage ſi j'avais de la ſanté; mais les ſouffrances du corps abattent l'ame, ſurtout lorſque l'épuiſement ne me permet plus la conſolation du travail. Je crains d'être inceſſamment au point de me voir incapable de jouir de la ſociété, et de reſter avec moi-même. C'eſt l'effet ordinaire des longues maladies, et c'eſt la ſituation la plus cruelle où l'on puiſſe être. C'eſt dans ce cas qu'une famille peut ſervir de quelque reſſource, et cette reſſource m'eſt enlevée.

Si je cherchais un aſile ignoré, et ſi je le pouvais trouver; ſi on croyait que cet aſile eſt dans un pays étranger, et ſi cela même était regardé comme une déſobéiſſance, il eſt certain qu'on pourrait ſaiſir mes revenus. Qui en empêcherait? J'ai écrit à madame de *Pompadour*, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre poſitif de ſa Majeſté, étant revenu en France uniquement pour aller à Plombières, ma ſanté empirant et ayant beſoin d'un autre climat, je comptais qu'il me ferait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais ſon ſilence pour une permiſſion. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques iſſues, et de ne me pas fermer la porte de ma patrie; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être dans le cas d'une déſobéiſſance. L'électeur palatin et madame la ducheſſe de Gotha m'attendent; je n'ai ni refuſé ni promis. Vous aurez certainement la préférence, ſi je peux venir vous embraſſer ſans être dans ce cas de déſobéiſſance. En attendant que de tant de démarches délicates

je puisse en faire une, il faut songer à me procurer, s'il est possible, un peu de santé. J'ignore encore si je pourrai aller au mois de mai à Plombières. Pardon de vous parler si long-temps de moi, mais c'est un tribut que je paye à vos bontés ; j'ai peur que ce tribut ne soit bien long. 1754.

J'enverrai incessamment le second tome des Annales; je n'attends que quelques cartons. Adieu, mon cher ange ; adieu le plus aimable et le plus juste des hommes. Mille tendres respects à madame d'*Argental*. Ah ! j'ai bien peur que l'abbé ne reste long-temps dans sa campagne.

LETTRE XLIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Colmar, mars.

A TRÈS-RÉVÉREND PERE EN DIABLE, ISAAC ONITZ.

TRÈS-RÉVÉREND père et très-cher frère, votre lettre ferait mourir de rire les damnés les plus tristes. Je suis malheureusement de ce nombre : il y a six mois que je ne suis sorti de ma chaudière; mais votre lettre infernale et comique ferait capable de me rendre la santé.

J'aurais bien mieux aimé, sans doute, être exhorté à la mort par votre paternité, que par des révérends pères jésuites qui, ne pouvant brûler les *Bayle* et les *Isaac* en personne, brûlent impitoyablement leurs enfans. Mais votre révérence voudra bien considérer

1754. que la zizanie de quelque eſprit malin ſe fourra juſque dans notre petit royaume de *Satan*, et que le méchant diable *x x* (*), qui eſt plus adroit que moi, me força enfin de quitter nos champs élyſées.

La philoſophie du bon ſens, mon cher diable, doit vous faire connaître, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *x x* m'ait affublé d'une petite antienne publiée à Caſſel, chez *Etienne*. J'ai marqué ſimplement ce fait pour développer le caractère de ce diable qui ſe donne ſi fauſſement pour n'être point feſeur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte de velours depuis la préférence que me donna ſur lui l'illuſtre diable dont vous me parlez, a toujours aiguiſé ſes griffes contre moi.

Je conçois qu'un diable aille à la meſſe quand il eſt en terre papale, comme Nanci ou Colmar ; mais vous devez gémir lorſqu'un enfant de *Belzébuth* va à la meſſe par hypocriſie et par vanité.

Chaque diable, mon très-révérend père, a ſon caractère. Nous ſommes de bons diables, vous et moi, francs et ſincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aiſément. Le belzébutien *x x* eſt plus cauteleux : jugez-en par l'anecdote ſuivante.

En l'an de diſgrâce 1738, il prit dans ſes griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous ſes amis, comme à moi, que c'était le chirurgien de la troupe meſurante qui avait enlevé ces deux pauvres diableſſes ; et en conſéquence il fit d'abord faire une quête pour elles, comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus, du faubourg d'enfer

(*) *Maupertuis.*

nommé Cirey, où j'étais pour lors. Le diablotin *Thiriot* porta lesdites cent cinquante livres tournois ; témoin la lettre du diablotin *Thiriot*, que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 1738, à Paris : *Mon cher ami; je portai hier les cinquante écus au père x x de l'académie des sciences, et je lui étalai tout ce que me fesait sentir votre générosité pour les deux créatures du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne action fût suivie*, &c. 1754.

Vous voyez, mon cher père et compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'*Asmodée-Leibnitz*; mais surtout, mon cher réprouvé, gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée dans le caveau de *Lucifer*, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire les esprits immondes déguisés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir *Satan*, notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révérence diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de queue à son confrère, quand il se démène, et qu'il a un fer rouge dans le cu; mais les véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain, et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.

Il eût été à souhaiter que le très-révérend père que j'ai tant aimé eût eu plus d'indulgence pour

1754. un ferviteur très-attaché; mais ce qui eft fait eft fait, et ni DIEU ni tous les diables ne peuvent empêcher le paffé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon vin que je bois à votre fanté dans ces quartiers. J'en bois peu, parce que je fuis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce je vous donne ma bénédiction et vous demande la vôtre, vous exhortant à faire vos agapes.

LETTRE XLIV.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 26 de mars.

On m'a dit, Madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg; je l'adreffe à M. le baron d'*Haflat*. J'ai fort bonne opinion de fon procès; *Dupont* m'a lu fon plaidoyer, il m'a paru contenir des raifons convaincantes; il tourne l'affaire de tous les fens, et il n'y a pas un côté qui ne foit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaife opinion de mon jugement ou de celui du confeil d'Alface, fi monfieur votre neveu ne gagnait pas fa caufe tout d'une voix. Je me flatte, Madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a fix mois que je ne fuis forti de ma chambre; il eft bon de s'accoutumer à fe paffer des hommes; vous favez que j'en ai éprouvé la

méchanceté jufque dans ma folitude. Le père miffionnaire eft venu s'excufer chez moi, et j'ai reçu fes excufes, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attifer. Le père *Menou* a défavoué la lettre qui court fous fon nom, et je me contente de fon défaveu. Il faut facrifier au repos dont on a grand befoin fur la fin de fa vie. Comme je m'occupe à l'hiftoire, je voudrais bien favoir s'il eft vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois ; il vient me voir quelquefois ; je me fens deftiné à être attaché à ce qui vous appartient. Je préfente mes refpects aux deux hermites de l'île Jard ; je me recommande à leurs faintes prières. 1754.

L'hermite de Colmar.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 d'avril.

EST-IL vrai, mon cher ange, que votre fanté s'altère ? eft-il vrai qu'on vous confeille les eaux de Plombières ? eft-il vrai que vous ferez le voyage ? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrais à ce Plombières, qui ferait mon paradis terreftre. La faifon eft encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vofges font couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes qui ait pouffé une feuille, et le verd manque encore pour les beftiaux. J'ai à vous

1754. avertir, mon cher ange, que les deux prétendues faifons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières, font un charlatanifme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, fuppofé qu'elles en faffent, quand elles ne font pas infiltrées de la neige qui s'eft fait un paffage jufqu'à elles. Le pays eft fi froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud eft le plus convenable; mais dans quelque temps que vous y veniez, foyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur que je crains qu'il ne meure dans fa maifon de campagne, et que la maladie dont il eft attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le penfiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus que fon médecin eft fort ignorant et fort opiniâtre. Madame *Denis* me mande qu'elle pourrait bien auffi aller à Plombières. Elle prend du *Vinache;* elle fait comme j'ai fait, elle ruine fa fanté par des remèdes et par de la gourmandife. Il eft bien certain que, fi vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre. Madame d'*Argental*, qui en a déjà tâté, voudrait-elle recommencer? En ce cas, vive Plombières.

Vous favez que le roi de Pruffe m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous favez que tout eft contradiction dans ce monde. C'en eft une affez grande que la conduite du père *Menou*, qui m'écrit lettre fur lettre pour fe plaindre de la trahifon qu'on nous a faite à tous deux de

publier et de falſifier ce que nous nous étions écrit dans le ſecret d'un commerce particulier, qui doit être une choſe ſacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Je m'imagine que les Wigs n'en feront pas contens. Ce qu'il y a de plus hardi dans ſes lettres ſur l'Hiſtoire, eſt ce qu'il y a de meilleur; auſſi eſt-ce la ſeule choſe qu'on ait critiquée. Les Anglais paraiſſent faits pour nous apprendre à penſer. Imagineriez-vous que les Suiſſes ont pris la méthode d'inoculer la petite vérole, et que madame la ducheſſe d'*Aumont* vivrait encore ſi M. le duc d'*Aumont* était né à Lauſane? Ce Lauſane eſt devenu un ſingulier pays. Il eſt peuplé d'anglais et de français philoſophes, qui ſont venus y chercher de la tranquillité et du ſoleil. On y parle français, on y penſe à l'angiaiſe. On me preſſe tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la ducheſſe de *Gotha* demande à grands cris la préférence; mais ſon pays n'eſt pas ſi beau, et on n'y eſt pas à couvert du vent du nord. Il n'y a à préſent que les montagnes cornues de Plombières qui puiſſent me plaire ſi vous y venez. Nous verrons ſi je les changerai en eaux d'Hipocrène. Adieu, mon cher et reſpectable ami; je vous embraſſe avec la plus vive tendreſſe. 1754.

1754.

LETTRE XLVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 23 d'avril.

Je me ſens très-coupable, Madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre; ma mauvaiſe ſanté n'eſt point une excuſe auprès de moi; et quoique je ne puiſſe guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choſes fort triſtes, qui ne déplaiſent pas aux perſonnes comme vous, qui connaiſſent toutes les misères de cette vie, et qui ſont détrompées de toutes les illuſions.

Il me ſemble que je vous avais conſeillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous payent des rentes viagères. Pour moi, c'eſt preſque le ſeul plaiſir qui me reſte. Je me figure, dès que je ſens les approches d'une indigeſtion, que deux ou trois princes hériteront de moi; alors je prends courage par malice pure, et je conſpire contre eux avec de la rhubarbe et de la ſobriété.

Cependant, Madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très-malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire qui ſont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps; voilà la raiſon de ma pareſſe. J'ai travaillé à ces inſipides ouvrages pour une princeſſe de *Saxe*, qui mérite qu'on faſſe des choſes plus

agréables pour elle. C'eſt une princeſſe infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame la ducheſſe *du Maine*. On vit dans ſa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux; mais malheureuſement le climat eſt horrible, et je n'aime à préſent que le ſoleil. Vous ne le voyez guère, Madame, dans l'état où ſont vos yeux; mais il eſt bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu donne de l'humeur, et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins. 1754.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuſer; mais les ouvrages auxquels je travaille ne ſont point du tout amuſans.

J'étais devenu anglais à Londres, je ſuis allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon eſprit.

J'ai lu les Mémoires de milord *Bolingbroke*. Il me ſemble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obſcurité dans ſon ſtyle que dans ſa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'*Oxford*, ſans alléguer contre lui la moindre preuve. C'eſt ce même *Oxford* que *Pope* appelle une ame ſereine, au-deſſus de la bonne et de la mauvaiſe fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir, et de la crainte de la mort.

Bolingbroke aurait bien dû employer ſon loiſir à faire de bons Mémoires ſur la guerre de la ſucceſſion, ſur la paix d'Utrecht, ſur le caractère de la reine *Anne*, ſur le duc et la ducheſſe de *Marlborough*, ſur *Louis XIV*, ſur le duc d'*Orléans*, ſur les miniſtres de

France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement
1754. ſon apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortaliſée; au lieu qu'elle eſt anéantie dans le petit livret tronqué et confus qu'il nous a laiſſé.

Je ne conçois pas comment un homme, qui ſemblait avoir des vues ſi grandes, a pu faire des choſes ſi petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proſcrire l'étude des faits. Je reproche à M. de *Bolingbroke* de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événemens dont il parle. Cependant je crois que ſes Mémoires vous auront fait quelque plaiſir, et que vous vous êtes ſouvent trouvée, en le liſant, en pays de connaiſſance.

Adieu, Madame; ſouffrons nos misères humaines patiemment. Le courage eſt bon à quelque choſe; il flatte l'amour propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup; je m'attendris ſur votre ſort.

Mille complimens à M. de *Formont*. Si vous voyez monſieur le préſident *Hénault*, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien perſuadée de mon tendre reſpect.

LETTRE

1754.

LETTRE XLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 2 de mai.

MON cher ange, mon ombre fera à Plombières à l'inftant que vous y ferez. Bénis foient les préjugés du genre-humain, puifqu'ils vous amènent avec madame d'*Argental* en Lorraine! Venez boire, venez vous baigner. J'en ferai autant, et je vous apporterai peut-être de quoi vous amufer dans les momens où il eft ordonné de ne rien faire. Que je ferai enchanté de vous revoir, mon cher et refpectable ami! N'allez pas vous avifer de vous bien porter; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux font abfolument néceffaires pour votre fanté. Pour moi, je fuis bien sûr qu'elles font néceffaires à mon bonheur; mais ce fera à condition, s'il vous plaît, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suiffe. Je fuis bien aife de vous dire qu'à Laufane il y a des coteaux méridionaux, où l'on jouit d'un printemps prefque perpétuel, et que c'eft le climat de Provence. J'avoue qu'au Nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du Nord. Mon cher ange, le petit abbé a donc permuté fon bénéfice? L'avez-vous vu dans fa nouvelle abbaye? Je vous prie de lui dire, fi vous le voyez, combien je m'intéreffe à fa fanté. Il eft vrai que je n'ai nulle opinion de fon médecin; c'eft un homme entêté de préjugés en *ifme*, qui ne veut pas

1754. qu'on change une drachme à ses ordonnances, et qui eſt tout propre à tuer ſes malades, par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je ſuis mécontent des Mémoires ſecrets de *Bolingbroke!* Je voudrais qu'ils fuſſent ſi ſecrets que perſonne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obſcurités dans ſon ſtyle comme dans ſa conduite. On a rendu un mauvais ſervice à ſa mémoire d'imprimer cette rapſodie; du moins c'eſt mon avis, et je le haſarde avec vous parce que, ſi je m'abuſe, vous me détromperez. Voilà donc M. de *Céreſte* qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raiſon, et combien les Français ont tort. *O tardi ſtudiorum!* Nous ſommes venus les derniers preſqu'en tout genre. Nous ne ſongeons pas même à la vie.

Mon cher ami, je ſonge à la mort; je ne me ſuis jamais ſi mal porté; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai la conſolation de vous embraſſer.

LETTRE XLVIII.

1754.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

En lui envoyant les Annales de l'Empire.

A Colmar, le 12 de mai.

MES doigts enflés, Monfieur, me refufent le plaifir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs ; car j'ai dicté toute cette hiftoire. Mais j'ai bien plus de fatisfaction à dicter ici les fentimens qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penfer que vous trouverez, dans ces Annales, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public confifte dans la *Bulle d'or*, dans la *Paix de Vefiphalie*, dans les *Capitulaires* des empereurs ; c'eft ce qui fe trouve imprimé par-tout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public confifte dans les prétentions de tant de princes à la charge des uns des autres, dans celles des empereurs fur Rome et des papes fur l'Empire, dans les droits de l'Empire fur l'Italie : et c'eft ce que je crois avoir affez indiqué, en réduifant tous ces droits douteux à celui du plus fort que le temps feul rend légitime. Il n'y en a guère d'autre dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux fur les Doutes (*)

(*) Ils fe trouvent dans le tome III des Mélanges littéraires.

1754. qui ſe trouvent à la fin du ſecond tome, et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez ſi l'original des donations de *Pepin* et de *Charlemagne* ne ſe trouve pas au dos de la donation de *Conſtantin*. Le Diurnal romain des ſeptième et huitième ſiècles, eſt un monument de l'hiſtoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand ſoin, au Vatican, d'empêcher que le reſte de ce Diurnal ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maiſons qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des *Boulainvilliers*, toute origine eſt petite, et le capitole fut d'abord une chaumière.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant ſix cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, eſt l'objet principal de ces Annales ; mais je me ſuis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raiſonneur ſur les droits des empereurs et des Etats de l'Empire.

Il eſt certain que *Tibère* était un prince un peu plus puiſſant que *Charles VII* et *François I*. Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé ſur Rome, depuis *Charlemagne*, a conſiſté à la ſaccager et à la rançonner dans l'occaſion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu aſſurément, Monſieur, des lecteurs plus bénévoles, ſi j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous ſuivre : mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéiſſance pour madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha;* et quand on ne fait qu'obéir,

on ne réuſſit que médiocrement. Cependant j'oſe dire que, dans ce petit abrégé, il y a plus de choſes eſſentielles que dans la grande hiſtoire du révérend père *Barre*. Je vous ſoumets cet ouvrage, Monſieur, comme à mon maître en fait d'hiſtoire. 1754.

Puiſque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu fâché qu'on ſoit tombé depuis peu ſi rudement ſur *Rapin Thoiras*. Rien ne me paraît plus injuſte et plus indécent. Je regarde cet hiſtorien comme le meilleur que nous ayons : je ne ſais ſi je me trompe. Je me flatte, au reſte, que vous me rendrez juſtice ſur la prétendue Hiſtoire univerſelle qu'on a imprimée ſous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuſcrit tronqué et défiguré, n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne ſont ni des *Robert Etienne* ni des *Plantin ;* et ceux qui m'ont imputé cette rapſodie ne ſont pas des *Bayle*.

J'eſpère faire voir (ſi je vis) que mon véritable ouvrage eſt un peu différent ; mais, pour achever une telle entrepriſe, il me faudrait plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai.

Adieu, Monſieur ; conſervez-moi vos bontés, et ne m'oubliez pas auprès de madame *du Deffant*. Soyez très-perſuadé de mon attachement et de ma tendre et reſpectueuſe eſtime.

1754.

LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 de mai.

MON cher ange, le 7 de juillet approche; perſiſtez bien, madame d'*Argental* et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas ſoupçonner que la ſanté puiſſe ſe trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et reſpectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton*, qui eſt malade à ſa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi ſon médecin a la vogue, mais il me ſemble que je n'entends point parler de ſes guériſons. Je crois ſes malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à Plombières avec deux domeſtiques tout au plus, et je ne ſerai pas difficile à loger; peut-être même y ſerai-je avant vous, et en ce cas je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperaſſes de proſe et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fuſſiez à Conſtantinople à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le ſerraï des franguis de Galata, ſur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières eſt un vilain trou, le ſéjour eſt abominable, mais il ſera pour moi le jardin d'*Armide*.

Je vous ai envoyé le fecond tome des Annales de l'Empire dans toute la plénitude de l'horreur hiftorique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de *Caritidès*. Gardez-vous de lire ce fatras; il eft d'un ennui mortel; rien n'eft plus mal-fain. Que vous importe *Albert d'Autriche*? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureufe facilité; on ne m'y rattrapera plus. C'eft être trop ennemi de foi-même que de fe confumer à ramaffer des antiquités barbares. La ducheffe de *Gotha*, qui eft très-aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme *Circé* changea les compagnons d'*Ulyffe* en bêtes. Il faut que je revoye monfieur et madame d'*Argental* pour reprendre ma première forme. 1754.

Bonfoir; mille refspects à madame d'*Argental*. Amenez-la pour fa fanté et pour mon bonheur.

LETTRE L.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 19 de mai.

SAVEZ-VOUS le latin, Madame? Non : voilà pourquoi vous me demandez fi j'aime mieux *Pope* que *Virgile*. Ah! Madame, toutes nos langues modernes font sèches, pauvres et fans harmonie, en comparaifon de celles qu'ont parlé nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne fommes que des

violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs
1754 que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de *Didon*, à l'embraſement de Troye, à la deſcente d'*Enée* aux enfers ?

Je crois l'Eſſai ſur l'homme, de *Pope*, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philoſophiques ; mais ne mettons rien à côté de *Virgile*. Vous le connaiſſez par les traductions ; mais les poëtes ne ſe traduiſent point. Peut-on traduire de la muſique ? Je vous plains, Madame, avec le goût et la ſenſibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire *Virgile*. Je vous plaindrais bien davantage ſi vous liſiez des Annales, quelque courtes qu'elles ſoient. L'Allemagne en miniature n'eſt pas faite pour plaire à une imagination françaiſe telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puiſque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là eſt plus long que la Henriade, et le ſujet en eſt un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux ſon compte ; elle eſt trop rétrécie chez nous dans la ſévérité des ouvrages ſérieux. La vérité hiſtorique et l'auſtérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade, elles me ſont revenues avec la Pucelle. Ces annales ſont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de *Formont*, je vous prie, Madame, de le faire ſouvenir de moi ; et s'il eſt parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'eſpère y trouver la ſanté à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai reſté ſept mois entiers à Colmar ſans ſortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, ſi vous n'y êtes pas.

Je me suis aperçu à la longue que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la société. Pour vous, Madame, ce n'est pas de même ; la société vous est nécessaire comme un violon à *Guignon*, parce qu'il est le roi du violon. 1754.

M. d'*Alembert* est bien digne de vous, bien au-dessus de son siècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur, et il peut compter que si je le regarde comme le premier de nos philosophes gens d'esprit, ce n'est point du tout par reconnaissance.

Je vous écris rarement, Madame, quoiqu'après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre comme je peux, soit le plus grand pour moi; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout-à-fait heureuse ; mais où est le bonheur? je n'en sais rien, Madame ; c'est un beau problème à résoudre.

1754.

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 29 de mai.

MON cher ange, j'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous parler d'un vieux papier cacheté dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaisir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier.

Posthabui tamen illorum mea seria ludo.

Ce papier est, ne vous déplaise, mon testament qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages, pour éviter la critique, attendu que mes affaires ayant changé de face, et moi aussi, depuis cinq ans, il faut que je conforme mes dispositions à mon état présent. Vous souvenez-vous encore que vous avez une Pucelle d'une vieille copie, et que cette *Jeanne* négligée et ridée doit faire place à une *Jeanne* un peu mieux atournée, que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire passer vos eaux plus allégrement. N'auriez-vous point le Factum de monsieur de *la Bourdonaye*, que je n'ai jamais vu et que j'ai une passion extrême de lire? Si vous l'avez, je vous supplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il se peut faire qu'on n'ait pas pendu *la Bourdonaye* pour avoir fait la conquête de Madrass.

Et les grands et les petits prophètes (3)? On dit

(3) Titres de quelques brochures sur les musiciens français et les bouffons italiens, dont les querelles occupaient alors tous les oisifs de Paris.

que cela eſt fort plaiſant. C'eſt dans ces choſes ſublimes qu'on excelle à préſent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; ſouvenez-vous de mon ancien teſtament. Je ſuis errant comme un juif, et je n'ai guère d'eſpérance dans la loi nouvelle; mais je vous embraſſerai à la piſcine de Plombières, et vous me direz: *Surge et ambula.* Il faut que madame d'*Argental* ne change point d'avis ſur les eaux, elles ſont indiſpenſables. 1754.

LETTRE LII.

AU MEME.

A Senones, 12 de juin.

MON cher ange, ceux qui diſent que l'homme eſt libre ne diſent que des ſottiſes; ſi on était libre, ne ſerais-je pas auprès de vous et de madame d'*Argental*? ma deſtinée ſerait-elle d'avoir des anges gardiens inviſibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le deſſein de venir jouir enfin de votre préſence réelle. Je reçois, en partant, une lettre de madame *Denis*, qui me mande que *Maupertuis* et *la Condamine* vont à Plombières, qu'il ne faut pas abſolument que je m'y trouve dans le même temps, que cela produirait une ſcène odieuſe et ridicule, qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous ferez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarraſſé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar et embarqué pour Plombières. Je m'arrête à moitié chemin; je me fais

1754. bénédictin dans l'abbaye de Senones avec dom *Calmet*, l'auteur des Commentaires fur la Bible, au milieu d'une bibliothéque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appeliez dans votre fphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange; je quitterai le cloître dès que vous l'ordonnerez ; mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé; je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler férieufement à cette Hiftoire générale, imprimée pour mon malheur, et dont les éditions fe multiplient tous les jours, je ne pouvais guère trouver de grands fecours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous facrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je fuis entouré, pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux? comment madame d'*Argental* s'en trouve-t-elle? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la fanté au milieu des montagnes, dans un très-vilain climat! La médecine a le même pouvoir que la religion ; elle fait entreprendre des pélerinages. Réglez le mien ; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La pofte va deux fois par femaine de Plombières *à Senones par Raon*. Elle arrive un peu tard, parce qu'elle paffe par Nanci; mais enfin, j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu ; je vous embraffe.

Le moine Voltaire.

LETTRE LIII.

1754.

AU MEME.

A Senones par Ravon ou Raon, 16 de juin.

MON cher ange, je ne fais fi madame *Denis* a raifon ou non. J'attends votre décifion. Je fuis un moine foumis aux ordres de mon abbé, et je n'attends que votre obédience. Je vous fupplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adreffées à Plombières vers le 20 du mois; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne fuis point en France, que Senones eft terre d'Empire, et que je ne dépends que du pape pour le fpirituel? Je lis ici, ne vous déplaife, les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie, quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux, vous et madame d'*Argental*? Faites-vous une fanté vigoureufe pour une cinquantaine d'années, et puiffions-nous vivre à la *Fontenelle*, avec un cœur un peu plus fenfible que le fien. Il ferait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu-près cinquante ans d'amitié fur la tête. Je me meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai jamais eu de défirs fi vifs dans ma jeuneffe. Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières, fût-ce malgré madame *Denis*. Je tremble d'être né pour les paffions malheureufes. Adieu, mon cher ange; je volerai fous vos ailes à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence.

1754.

LETTRE LIV.

AU MEME.

A Senones par Ravon, 20 de juin.

Vous me laiſſez faire, mon cher et reſpectable ami, un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troiſième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame *Denis*. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver; mon cœur n'avait pas beſoin de ſes avertiſſemens pour être à vos ordres. Je ne ſuis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin ſans ſavoir encore ſi je dois avancer. Je vous ai ſupplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adreſſé à Plombières où je devrais être. J'écris au maître de poſte de Remiremont pour en ſavoir des nouvelles. Ce paquet m'eſt de la plus grande conſéquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poſte à Senones, avec les ordres poſitifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre, un trou auprès de vous, et je ſuis très-content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier ſerait pour moi un palais. Je ſuis comme une fille paſſionnée qui s'eſt jetée dans un couvent en attendant que ſon amant puiſſe l'enlever. C'eſt une étrange deſtinée que je ſois ſi près de vous, et que je n'aye pu encore vous voir. Je vous embraſſe avec autant d'empreſſement que de douleur. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*.

Voici un autre de mes embarras : je crains que vous ne foyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau ; reffufcitez-moi. 1754.

Il faut malheureufement huit jours pour recevoir réponfe, et nous ne fommes qu'à quinze lieues.

LETTRE LV.

AU MEME.

Senones, 24 de juin.

O Adorables anges, je compte être inceffamment dans votre ciel, c'eft-à-dire, dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accufez-vous de n'avoir point écrit à madame d'*Argental*? Je vous écris toujours, Madame : vous êtes *confubftantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement, parce que moi, pauvre moine, je comptais venir, il y a quinze jours, *réellement*, dans votre vilain paradis de Plombières, où eft mon ame, du jour que vous y êtes arrivée. Daignez donc me conferver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre, peut-être après ; mais il eft très-sûr que j'arriverai, tout malingre que je fuis. Ma fanté eft au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien, puifque vous ne m'en parlez pas. Divins anges, je ne connais qu'un malheur, c'eft d'avoir été fi long-temps à quinze lieues de votre empyrée, et de ne m'être point jeté dedans.

1754. Voilà qui eſt bien plaiſant, d'être en couvent, et de dire *Benedicite* au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom *Mabillon*, dom *Martenne*, dom *Tuilier*, dom *Ruinart*. Les antiquailles où je ſuis condamné, et les Capitulaires de *Charlemagne* ſont bien reſpectables ; mais cela ne conſole pas de votre abſence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques ſur la ſeconde race, faire mon paquet et m'embarquer. *Lazare* va ſe rendre à votre piſcine. Il y a, dit-on, un monde prodigieux à Plombières; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je ſuis devenu bien pédant ; mais n'importe, je vous aime comme ſi j'étais un homme aimable. Adieu, vous deux qui l'êtes tant ; adieu, vous avec qui je voudrais paſſer ma vie. Quelle pauvre vie ! Je n'ai plus qu'un ſouffle.

Quel chien de temps il ſait ! Des grelons gros comme des œufs de poule d'inde ont caſſé mes vitres : et les vôtres? Adieu, adorable ange.

LETTRE LVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Entre deux montagnes, le 2 de juillet.

J'AI été malade, Madame; j'ai été moine; j'ai paſſé un mois avec S[t] *Auguſtin*, *Tertullien*, *Origène* et *Raban*. Le commerce des peres de l'Egliſe et des ſavans du temps de *Charlemagne* ne vaut pas le vôtre : mais, que vous mander des montagnes des Voſges ? et comment

comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des prifcillianiftes et des neftoriens? 1754.

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'*Alembert*, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour fon Encyclopédie; et je les ai très-mal faits. Les recherches hiftoriques m'ont appefanti. Plus j'enfonce dans la connaiffance des feptième et huitième fiècles, moins je fuis fait pour le nôtre, et furtout pour vous.

M. d'*Alembert* m'a demandé un article fur l'*efprit*: c'eft comme s'il l'avait demandé au père *Mabillon* ou au père *Montfaucon*. Il fe repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a caffé fon violon.

Et vous auffi, Madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne fuis plus de ce monde, et je me trouve affez bien de n'en plus être. Je ne m'intérefferai pas moins tendrement à vous; mais, dans l'état où nous fommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait, a paffé comme un fonge; que les plaifirs fe font enfuis de nous; qu'il ne faut pas trop compter fur les hommes.

Nous nous confolerons auffi en nous difant combien peu ce monde eft confolant. On ne peut y vivre qu'avec des illufions: et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illufions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon, pour la vieilleffe, qu'une occupation dont on fût toujours sûr. et qui nous menât jufqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

1754. J'ai paſſé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'hiſtoire. On peut s'y amuſer quand l'imagination baiſſe. Il ne faut point d'eſprit pour s'occuper des vieux événemens : c'eſt le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'euſſe repris un peu de ſanté pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. d'*Alembert*. Je vois les fortes raiſons du prétendu éloignement dont vous parlez; mais vous en avez oublié une, c'eſt que vous êtes éloignée de ſon quartier. Voilà donc le grand motif ſur lequel court le commerce de la vie ! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris? c'eſt d'attraper le bout de la journée.

Puiſſent vos journées, Madame, être tolérables! C'eſt encore un beau lot; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les Mille et une nuits, et dans la Jéruſalem céleſte.

Réſignons-nous à la deſtinée qui ſe moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne ſerons jamais auſſi heureux que les ſots, mais tâchons de l'être à notre manière..... Tâchons....; quel mot! Rien ne dépend de nous : nous ſommes des horloges, des machines.

Adieu, Madame; mon horloge voudrait ſonner l'heure d'être auprès de vous.

LETTRE LVII. 1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 26 de juillet.

ANGES,

Je ne peux me confoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je fuis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs, que de peines pour vous plaire! Eh bien! me voilà chinois, puifque vous l'avez voulu; mais je ne fuis ni mandarin ni jéfuite, et je peux très-bien être ridicule. Anges, fcellez la bouche de tous ceux qui peuvent être inftruits de ce voyage de long cours; car, fi on me fait embarqué, tous les vents fe déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus néceffaire, et n'eft pas fi agréable. Il n'y a de plaifir qu'à vous obéir, à faire quelque chofe qui pourra vous amufer. J'y vais mettre tous mes foins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je fuis affidu auprès du berceau de l'Orphelin. Il m'appelle, et je vais à lui en fefant la pagode. J'ignore fi ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le préfident qui puiffe y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'eft vous qui m'infpirez. Dieu vous donne la fanté, et que le King-tien me donne de l'enthoufiafme et point de ridicule! Sur ce je baife le bout de vos ailes.

1754.

LETTRE LVIII.

AU MEME.

Colmar, 3 d'auguste.

Mon divin ange, les eaux de Plombières ne sont pas si souveraines, puisqu'elles donnent des coliques à madame d'*Argental*, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine; mais peut-être aussi que tout cela n'est point l'effet des eaux. Qui sait d'où viennent nos maux et notre guérison? Au moins les médecins n'en savent rien. Ce qui est sûr, c'est que Plombières a fait, pendant quinze jours, le bonheur de ma vie, et vous savez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuse. Je vous remercie pour Mariamne, et surtout pour Rome. Les comédiens sont de grands butors, s'ils ne savent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoye l'imprimé? Dites comment; et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réussi. J'en ai fait cinq; cela est à la glace, alongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Versailles de Trianon; chaque chose a ses proportions. Nous avons trouvé, madame *Denis* et moi, les cinq pavillons réguliers; mais il n'y a pas moyen d'y loger; les appartemens sont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art détestable de l'amplification; alors je n'ai eu de ressource que d'embellir trois corps de logis; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire; enfin, nous sommes très-contens. Ce n'est pas peu que je le sois; je vous

réponds que je fuis auffi difficile qu'un autre. J'ofe vous affurer que c'eft un ouvrage bien fingulier, et qu'il produit un puiffant intérêt depuis le premier vers jufqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chofe de bon en trois actes, que d'en donner cinq infipides, pour fe conformer à l'ufage. Il me femble qu'il ferait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau, fuppofé que l'ouvrage vous paraiffe auffi paffable qu'à nous, fuppofé que cela ne faffe aucun tort à Rome fauvée, fuppofé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puiffe donner lieu à des allufions malignes. J'ai eu grand foin d'écarter toute pierre de fcandale. Le conquérant tartare ferait à merveille entre les mains de *le Kain; la Noue* a affez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot; c'eft grand dommage qu'il ne foit pas cocu. *Idamé* eft coupée fur la taille de mademoifelle *Clairon*. Peut-être les circonftances préfentes feraient favorables: en tout cas, je vais faire tranfcrire l'ouvrage; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la pofte. 1754.

Ce que vous me mandez, mon cher ange, de mon troifième volume, me fait un extrême plaifir; Plus il fera lu, et plus les gens raifonnables feront indignés contre le brigandage et l'impofture qui m'ont attribué les deux premiers; ils feront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas fix mois pour que tout l'ouvrage foit fini, pour peu que j'aye, je ne dis pas une fanté, mais une langueur tolérable. Je ne demande, pour travailler beaucoup, qu'à ne pas fouffrir beaucoup. Tout cela fera fans

1754. préjudice de Zulime, fur laquelle j'ai toujours de grands deffeins. Voilà toute mon ame mife au pied de mes anges.

Vous pouvez donc aller à préfent à la comédie! Le ciel en foit béni. Daignez donc faire mes complimens à *Hérode* quand vous le rencontrerez dans le foyer. Pardon de la liberté grande. Madame *Denis* vous fait les fiens très-tendrement. Elle s'eft fait garde-malade. Elle travaille dans fon infirmerie et moi dans la mienne. Nous fommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec vous, il faut ne vivre avec perfonne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi nous fommes à vos ordres. Je vous falue en *Confucius*, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

LETTRE LIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 6 d'augufte.

CROYEZ fermement, Monfeigneur, que je vous mets immédiatement au-deffus du foleil et des bibliothéques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la diftribution de mes goûts. Je fuis affez content du foleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des montagnes des Vofges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de fa paffion? Il me fallait de vieilles chroniques du temps de

Charlemagne et de *Hugues-Capet*, et tout ce qui concerne l'hiſtoire du moyen âge, qui eſt la choſe du monde la plus obſcure; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom *Calmet*. Il y a, dans ce déſert ſauvage, une bibliothèque preſque auſſi complète que celle de Saint-Germain-des-prés de Paris. Je parle à un académicien, ainſi il me permettra ces petits détails. Il ſaura donc que je me ſuis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous ſouvenez-vous de M. le duc de *Brancas*, qui s'était fait dévot au Bec? Je me ſuis fait ſavant à Senones, et j'ai vécu délicieuſement au réfectoire. Je me ſuis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition aſſommante. Pourquoi tout cela? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros, quand il ſera dans ſon royaume. Pédant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantiſme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troiſième volume de l'Hiſtoire univerſelle, en attendant que je puiſſe publier à mon aiſe les deux premiers qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones; et je publie exprès ce troiſième volume pour confondre l'impoſture qui m'a attribué ces deux premiers tomes ſi défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troiſième, parce qu'il a l'ancien manuſcrit des deux premiers entre les mains; et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne ſont point mon ouvrage. Cela eſt, je crois, ſans réplique; et d'autant plus ſans réplique, que monſeigneur l'électeur palatin me

1754.

H 4

—— fait l'honneur de me mander *qu'il est très-aise de*
1754. *concourir à la justice que le public me doit.*

Je rends compte de tout cela à mon héros. Mon excuse est dans la confiance que j'ai en ses bontés. Je le supplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troisième volume par la poste. Il aime l'histoire, il trouvera peut-être des choses assez curieuses, et même des choses dans lesquelles il ne sera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuser davantage quand je serai assez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ses courtisans dans son royaume de *Théodoric*. Madame *Denis*, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ses respects aux miens. Nous disputons à qui vous est attaché davantage, à qui sent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence sur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le saint pour qui nous avons envie de faire un pélerinage. Je crois que six semaines de votre présence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, Monseigneur; votre ancien courtisan sera toujours pénétré pour vous du plus tendre respect et de l'attachement le plus inviolable.

LETTRE LX.

1754.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 22 d'augufte.

Je veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je fuis un peu malade ; et me voilà fur mon lit fans en rien dire à votre fœur. J'efpère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous faurons fi les eaux vous ont fait du bien, fi vous digérez, fi vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture, fi l'abbé *Mignot* a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir le Triumvirat, ainfi ce n'eft pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine (*). Je ne peux d'ailleurs avoir abfolument que trois magots; les cinq feraient fecs comme moi, au lieu que les trois ont de gros ventres comme des chinois. Votre fœur en eft fort contente. Ils pourront un jour vous amufer; mais à préfent il ne faut rien précipiter.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine : ne faites nul ufage, je vous en prie, du papier que vous favez ; nous avons quelque chofe en vue, madame *Denis* et moi, du côté de Lyon. On dit que cela fera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous fommes ici deux folitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

(*) L'Orphelin.

1754.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 27 d'augufte.

L'EPUISEMENT où je fuis, mon cher et refpectable ami, m'interdit les cinq actes, puifqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois font bien honnêtes; j'ai été jufqu'à cinq pour vous plaire, mais en vérité ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque fujet a fon étendue; que la Mort de Céfar ferait déteftable en cinq actes, et que nos Chinois font beaucoup plus intéreffans et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore, puifqu'on va donner le Triumvirat. Le public aura, grâces à vos bontés, une fuite de l'hiftoire romaine fur le théâtre. Vous ferez une action de romain, fi vous parvenez à faire jouer Rome Sauvée.

Les fentimens de *le Kain* me plaifent autant que fes talens, mais il faut que je renonce au plaifir de l'entendre. C'eft une injuftice bien criante de me rendre refponfable de deux volumes impertinens que l'impofture et l'ignorance ont publiés fous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon ftyle et celui de *Jean Néaulme*. On aurait dû me plaindre plutôt que de fe fâcher contre

moi ; mais je fuis accoutumé à ces petites méprifes de la fottife et de la méchanceté humaine. Vous m'en confolez, mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine pendant que je fuis encore fur les bords du Rhin. Mille tendres refpects à madame d'*Argental*. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur. 1754.

LETTRE LXII.

AU MEME.

Colmar, 8 de feptembre.

C'EST moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puifque je vous envoie, par pure obéiffance, des Tartares et des Chinois dont je ne fuis point content. Il me paraît que c'eft un ouvrage plus fingulier qu'intéreffant, et je dois craindre que la hardieffe de donner une tragédie en trois actes ne foit regardée comme l'impuiffance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de fuccès, quel avantage me procurerait-elle? L'affiduité de mes travaux ne défarmera point ceux qui me veulent du mal. Enfin, je vous obéis. Faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez févère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus févères que les vôtres.

Vous connaiffez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas fentir que, dans un pareil fujet, cinq actes alongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme notre conquérant tartare

1754. a dit *j'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances ; il y en a encore moins pour *Idamé*, qui ne doit pas combattre un moment ; et la situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme a quelque chose de si avilissant pour lui, qu'il ne faut pas qu'il paraisse ; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage est telle qu'il faut plutôt supprimer des situations et des scènes, que songer à les multiplier ; je l'ai tenté, et je suis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'est à vous maintenant à voir, mon cher et respectable ami, si cette nouveauté peut être hasardée, et si le temps est convenable.

Je vous remercie de Rome sauvée dont je fais plus de cas que de mon Orphelin. Je tâcherai de dérober quelques momens à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez, sans doute, mes trois magots à M. de *Pont-de-Vesle* et à M. l'abbé de *Chauvelin*. Vous assemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de *Choiseul*. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce, je souscris à l'arrêt.

L'Histoire générale me donne toujours quelques alarmes. Le troisième volume ne pouvait révolter personne. Les objets de ce temps-là ne sont pas si délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'est faite dans l'Eglise du temps de *Léon X*. Les siècles qui précédèrent *Charlemagne*, et dont il faut donner une idée, portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils sont moins connus, et que les ignorans seraient bien effarouchés d'apprendre que

tant de faits, qu'on nous a débités comme certains, ne font que des fables. Les donations de *Pépin* et de *Charlemagne* font des chimères; cela me paraît démontré. Croiriez-vous bien que les prétendues perfécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne font pas plus véritables? On nous a trompés fur tout; et on eft encore fi attaché à des erreurs qui devraient être indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui dira la vérité, quelque circonfpection et quelque modeftie qu'il employe. 1754.

Les deux premiers volumes qu'on a fi indignement tronqués et falfifiés ne devraient m'être attribués par perfonne; ce n'eft pas là mon ouvrage. Cependant fi on a eu la cruauté de me condamner fur un ouvrage qui n'eft pas le mien, que ne fera-t-on pas quand je m'expoferai moi-même?

Puifque je fuis en train de vous parler de mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne* me fait plus de peine que *Léon X* et *Luther*, et que toutes les querelles du facerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereufe plaifanterie. Je fais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, fans compter Berlin. C'eft une bombe qui crèvera tôt ou tard pour m'écrafer, et des tragédies ne me fauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours confolé par votre inébranlable amitié. Madame *Denis* eft bien fenfible à votre fouvenir; elle partage en paix ma folitude, et m'aide à fupporter mes maux. Nous préfentons tous deux nos refpects à madame d'*Argental*. J'envoie, fous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, le paquet tartare et chinois.

1754. Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereufes ; vous connaiffez le fujet et vous connaiffez la nation. Il n'eft pas douteux que la conduite d'*Idamé* ne fût regardée comme la condamnation d'une perfonne qui n'eft point chinoife. L'ouvrage ayant paffé par vos mains, vous ferait tort ainfi qu'à moi. Je fuis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains eft fi aifée à faire, que je n'oferais même envoyer l'ouvrage à la perfonne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de fupprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, enfuite je vous l'enverrai. Mais, encore une fois, la crainte des allufions, le défagrément de paraître lutter contre *Crébillon*, la ftérilité des trois actes, voilà bien des raifons pour ne rien hafarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange.

LETTRE LXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, ce 12 de feptembre.

Je fais les plus tendres complimens au frère et à la fœur. Je fens qu'il eft très-trifte d'avoir une fi aimable famille, et d'en être féparé. Madame *Denis* fait ma confolation dans ma folitude et dans mes maladies. Plus elle eft aimable, plus elle me fait fentir combien le charme de fa fociété redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéreſſante que le conſeiller du grand conſeil me mande, eſt la démarche que ſon corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé; il ſera difficile que l'ancien des jours, *Boyer*, réſiſte à une ſollicitation ſi preſſante pour lui, et ſi honorable pour vous. L'homme du monde pour la conſervation de qui je fais actuellement le plus de vœux eſt l'évêque de Mirepoix. 1754.

Je ſuis bien aiſe que le parlement ait enregiſtré ſa condamnation et ſa grâce, ſans demeurer d'accord des qualités. Le grand point eſt que l'Etat ait la paix, et que les particuliers aient juſtice. Votre ſœur, à qui le fils de *Samuel Bernard* s'eſt aviſé de faire en mourant une petite banqueroute, eſt intéreſſée à voir le parlement reprendre ſes fonctions. Il ſerait douloureux que la ſituation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des billets de confeſſion de quelques ſots. Il n'y a que les billets à ordre ou au porteur qui doivent être l'objet de la juriſprudence : il faut ſe moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'eſpère l'acquitter ſi je vis.

Il y a quelque apparence que nous paſſerons, votre ſœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'eſt pas la peine d'aller chercher une ſolitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je ſuis bien aiſe qu'on trouve au moins ce troiſième tome, dont vous me parlez, paſſable et modéré: c'eſt tout ce qu'il eſt. Je ne l'ai donné que pour confondre l'impoſture et l'ignorance qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injuſtice à me rendre

1754. refponfable de cet avorton informe dont des imprimeurs avides avaient fait un monftre méconnaiffable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque chofe de plus exact et de plus curieux. C'eft un beau plan, mais l'exécution demande plus de fanté et de fecours que je n'en ai.

Votre vie eft plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux eft de vivre pour foi, pour fon plaifir et pour fes amis; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux, et chacun eft dirigé par fon inftinct et par fon deftin.

Vous ne me dites rien de votre fils; je l'embraffe. Je fais mes complimens à tout ce que vous aimez.

Adieu, la fœur et le frère: vous êtes charmans de ne pas oublier ceux qui font aux bords du Rhin.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 21 de feptembre.

Je vous obéis avec douleur, mon cher ange; l'état de ma fanté me rend bien indifférent fur une pièce de théâtre, et ne me laiffe fenfible qu'au chagrin d'envifager que peut-être je ne vous reverrai plus; mais je vous avoue que je ferais infiniment affligé fi j'etais expofé à la fois à des dégoûts, à l'opéra et à la comédie, immédiatement après l'affliction que cette

Hiftoire

Hiftoire prétendue univerfelle m'a caufée. Amufez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes tartares et de mes chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là ; ils ne font point faits pour le théâtre ; ils ne caufent pas affez d'émotion. Il y a de l'amour, et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laiffe languir. Une action vertueufe peut être approuvée fans faire un grand effet. Enfin, je fuis sûr que cela ne réuffirait pas, que les circonftances feraient très-peu favorables, et que les allufions de la malignité humaine feraient très-dangereufes. Les perfonnes fur lefquelles on ferait ces applications injuftes fe garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même ; mais, dans le fond du cœur, elles feraient très-piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient tomber à la cour ; c'eft bien le moins qu'elles puffent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite ? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne foit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon confentement à la repréfentation de ce malheureux opéra de Prométhée, comme je donne mon confentement à mon abfence qui me tient éloigné de vous. Je fouffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait affez fentir que je n'ai aucun droit de m'oppofer aux repréfentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la mufique eft approuvée des connaiffeurs de l'hôtel de ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépenfe. Je fais affez qu'il faudrait une dépenfe royale et une mufique divine pour faire réuffir cet ouvrage : il n'eft

1754.

1754. pas plus propre pour le théâtre lyrique, que les Chinois pour le théâtre de la comédie. Tout ce que je peux faire, c'eſt d'exiger qu'on ne mette pas au moins ſous mon nom les embelliſſemens dont M. de *Sireuil* a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on eſt toujours puni de ſes anciens péchés. On me défigure une vieille Hiſtoire générale, on me défigure un vieil Opéra. Tout ce que je peux faire à préſent, c'eſt de tâcher de n'être pas ſifflé ſur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du conſentement donné à *Royer*, par la lettre ci-jointe. Je vous ſupplie de la faire paſſer dans les mains de *Moncrif*, ſi cela ſe peut ſans vous gêner.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de *Lambert* qu'il faſſe une petite édition de cette Pandore, avant qu'on ait le malheur de la jouer ; car la Pandore de *Royer* eſt toute différente de la mienne ; et je veux du moins que ces deux turpitudes ſoient bien diſtinctes. Je vous ſupplie d'encourager *Lambert* à cette bonne action, quand vous irez à la comédie. Je vous remercie tendrement de Mahomet et de Rome. Vous conſolez mon agonie. Madame *Denis* et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami.

LETTRE LXV. 1754.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 23 de feptembre.

Je ne guéris point, Madame; mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soiffons. Les bontés de monfieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce féjour moins défagréable. Je ferais heureux dans l'île Jard, mais cette île Jard me fuit par-tout. Vous avez deux neveux auffi à plaindre qu'ils font aimables : l'un plaide, l'autre eft paralytique. Je ne vois de tous côtés que défaftres au monde. La langueur, la misère et la conflernation règnent dans Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-maîtres qui font des pirouettes fur le théâtre; mais le refte fouffre et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux confignations du parlement, le receveur jouit. Combien de familles font dans le même cas, et dans une fituation bien trifte ! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui défolent les citoyens. On fouille dans les fecrets des familles ; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième, et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres confolantes de M. de *Beaufremont*. Il n'eft pas plus queftion de la préture de Strasbourg

1754. que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille, Madame, avec votre respectable amie à qui je présente mes respects. Faites bon feu; continuez votre régime : cette forte de vie n'est pas bien animée, mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes respects à monsieur votre fils, et de vous souhaiter comme à lui des années heureuses, s'il y en a.

LETTRE LXVI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 6 d'octobre.

MA chère nièce, je pense que c'est bien assez que mes trois magots vous aient plu; mais ils pourraient déplaire à d'autres personnes: et quoique ni vous ni elles ne soyez pas absolument disposées à vous tuer avec vos maris, cependant il se pourrait trouver des gens qui feraient croire que toutes les fois qu'on ne se tue pas, en pareil cas, on a grand tort: et on irait s'imaginer que les dames qui se tuent à six mille lieues d'ici font la satire de celles qui vivent à Paris: cela ferait très-injuste; mais on fait des tracasseries mortelles tous les jours sur des prétextes encore plus déraisonnables.

J'ai prié instamment M. d'*Argental* de ne me point exposer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait résulter d'agrément d'un petit succès ferait bien peu de chose, et les dégoûts qui en naîtraient feraient violens. Je

vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'*Argental* qui ne connaît point de danger 1754.
quand il s'agit de théâtre. C'en ferait trop que d'être vilipendé à la fois à l'opéra et à la comédie : c'eſt bien aſſez que M. *Royer* m'immole à ſes doubles croches.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'opéra, parler à ce ſublime *Royer*, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par ſa divine muſique ? Vous auriez au moins le premier avant-goût des ſifflets : c'eſt un droit de famille qu'il ne peut vous refuſer.

Vous ne me dites rien de monſieur l'abbé ; je le croyais déjà ſur la liſte des bénéfices. Votre ſœur eſt religieuſe dans mon couvent ; cependant, ſi ma ſanté le permet, nous irons paſſer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur palatin, qui veut bien m'en donner la permiſſion ; après quoi nous irions habiter une terre aſſez belle, du côté de Lyon, qu'on me propoſe actuellement. Mais la mauvaiſe ſanté eſt un grand obſtacle au voyage de Manheim ; j'aimerais mieux ſans doute faire celui de Plombières : ſi votre eſtomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramènera. Votre ſœur aura un autre régime que vous : elle n'eſt pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité.

Adieu, ma chère nièce ; il faut eſpérer que je vous reverrai encore.

1754.

LETTRE LXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 6 d'octobre.

MON cher ange, j'ai affez de juftice, et, dans cette occafion-ci, affez d'amour propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'eft déjà beaucoup; c'eft tout pour moi que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous foyez contens; mais, en vérité, les perfonnes que vous favez ne le feront point du tout. Les partifans éclairés de *Crébillon* ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'eft une bravade faite à fa protectrice; et Dieu fait fi alors on ne lui fera pas entendre que c'eft non-feulement une bravade, mais une offenfe et une efpèce de fatire. Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous fentez fi ma fituation me permet de courir de pareils hafards. Vous m'avouerez que, pour fe montrer dans de telles circonftances, il faudrait être fûr de la protection de la perfonne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureufement les allufions, les interprétations malignes fefaient l'effet que je redoute, on en faurait auffi mauvais gré à vos amis, et furtout à vous, qu'à moi. Je fuis perfuadé que vous avez tout examiné avec votre fageffe ordinaire; mais l'événement trompe fouvent

la ſageſſe. Vous ne voyez point les alluſions, parce que vous êtes juſte ; le grand nombre les verra très-clairement, parce qu'il eſt très-injuſte. En un mot, ce qui peut en réſulter d'agrémens eſt bien peu de choſe. Le danger eſt très-grand, les dégoûts feraient affreux et les ſuites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand ſuccès du Triumvirat fût paſſé : alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin ; on pourrait même en faire ſa cour à la perſonne qu'on craint, et on préviendrait ainſi toutes les mauvaiſes impreſſions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir parce que je ſuis malade ; madame *Denis*, qui ſe porte bien, penſe tout comme moi. Si vous croyez être abſolument sûr que la pièce réuſſira auprès de tout le monde, et ne déplaira à perſonne, mes raiſons, mes repréſentations ne valent rien; mais vous n'avez aucune ſureté, et le danger eſt évident. Vous ſeriez au déſeſpoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela, mon cher et reſpectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite Hiſtoire générale, qui ne m'a pas fourni encore un ſujet de cinq actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine, il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar; mais j'y ſuis avec une perſonne qui vous eſt auſſi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte. Adieu; mille tendres reſpects à toute la hiérarchie des anges.

1754.

1754.

LETTRE LXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans les Vofges, 14 d'octobre.

J'AI été, Madame, dans les Vofges chercher la fanté qui n'eft pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voifinage. Cette petite maifonnette, dont vous me parlez, m'accommoderait bien. Je ferais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aye fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je refte tranquillement dans une folitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires font longues; vous en faites l'épreuve dans celle de monfieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience eft affez infipide; vivre avec fes amis, et laiffer aller le monde comme il va, ferait chofe fort douce; mais chacun eft entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je fuis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il eft difperfé comme des perdreaux. La commiffion du confeil voudrait juger comme *Perrin Dandin*, et ne trouve pas feulement un *Petit-Jean* qui braille devant elle. Tout eft plein à la cour de petites factions qui ne favent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne font

point payés au trésor royal, savent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont-là de très-petits malheurs; j'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient mauvaise grâce de se plaindre devant monsieur votre neveu paralytique, et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin: si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'*Esculape*. Portez-vous bien, Madame; supportez la vie; car lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne; traînons donc. J'en jouirais délicieusement, Madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remercîmens.

1754.

LETTRE LXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 15 d'octobre.

MON cher ange, votre lettre du 11 a fait un miracle; elle a guéri un mourant. Ce n'est pas un miracle du premier ordre, mais je vous assure que c'est beaucoup de suspendre comme vous faites toutes mes souffrances. Je ne suis pas sorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je sortirai, et que je pourrai même aller jusqu'à Dijon voir M. de *Richelieu* sur son passage, avec ma garde-

1754. malade. Je ferai bien aife de retrouver enfin M. de *la Marche;* et quand le préfident de *Ruffei* devrait encore m'affaffiner de fes vers, je rifquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le fang, en m'affurant tous que les allufions ne font point à craindre dans mes magots de chinois ; et vous m'en verfez auffi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps Rome fauvée et la Chine. Il me femble qu'il faut laiffer paffer le Triumvirat, et ne me point mettre au nombre des profcrits. Je ne le fuis que trop avec l'opéra de *Royer*. Je ne fais pas s'il fait faire des croches, mais je fais bien qu'il ne fait pas lire. M. de *Sireuil* eft un digne porte-manteau du roi; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer Pandore. Un des grands maux qui foient fortis de fa boîte, eft certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de fifflets que d'efpérance Je fais ce que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des fifflets: les deux tiers, pour le moins, appartiennent à *Sireuil* et à *Royer*. Je vous prie, au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde, d'engager *Lambert* à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de *Sireuil* et de *Royer* foit repréfenté. Je me flatte que vous et vos amis feront au moins retentir par-tout le nom de *Sireuil*. Il eft jufte qu'il ait fa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confifqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'Hiftoire générale, l'autre eftropie Pandore, et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la Pucelle va paraître. Un je ne fais quel *Chevrier* fe vante d'avoir eu fes faveurs, de l'avoir tenue dans fes

vilaines mains, et prétend qu'elle fera bientôt proftituée au public. Il en eft parlé dans les mal-femaines 1754.
de ce coquin de *Fréron*. Il eft bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela eft horrible; c'eft un piége que j'ai tendu, et où je ferai pris dans ma vieilleffe. Ah! maudite *Jeanne*! Ah! monfieur St *Denis*, ayez pitié de moi! Comment fonger à *Idamé*, à *Gengis*, quand on a une pucelle en tête? Le monde eft bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Hiftoire univerfelle, ou plutôt de l'effai fur les fottifes de ce globe. J'en ferais un gros des miennes; mais je me confole en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment, j'en ai cinq à fix volumes tout prêts. Les trois premiers font entièrement différens; cela eft plein de recherches curieufes. Vous ne vous doutez pas du plaifir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémifphères en ridicule; c'eft un coup sûr. Adieu, tous les anges: battez des ailes, puifque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots.

LETTRE LXX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 17 d'octobre.

MADAME *Denis* vous avait déjà demandé vos ordres, Monfeigneur, avant que je reçuffe votre lettre charmante. Je fuis dans la confiance que le plaifir donne de la force. J'aurai furement celle de venir

1754. vous faire ma cour. L'oncle et la nièce se mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs de grand cœur la propofition que vous voulez bien me faire, de vous être encore attaché une quarantaine d'années; mais je vous donne mes quarante ans qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur ufage que moi chétif, et vous trouverez le fecret d'être encore très-aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement, c'eft bien peu de chofe. On n'a pas plutôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe, qu'il faut le quitter. C'eft à ceux qui l'embelliffent comme vous, et qui y jouent de beaux rôles, d'y refter long-temps. Enfin, Monfeigneur, je vous apporterai ma figure malingre et ratatinée avec un cœur toujours neuf, toujours à vous, incapable de s'ufer comme le refte.

J'ai penfé mourir il y a quelques jours, mais cela ne m'empêchera de rien. Le corps eft un efclave qui doit obéir à l'ame, et furtout à une ame qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous font tendrement attachés, au fait de votre marche, et nous nous trouverons fur votre route à l'endroit que vous indiquerez: ville, village, grand chemin, il n'importe, pourvu que nous puiffions avoir l'honneur de vous voir, tout nous eft abfolument égal; ce qui ne l'eft pas, c'eft d'être fi long-temps fans vous faire fa cour. Donnez vos ordres aux deux perfonnes qui les recevront avec l'empreffement le plus refpectueux et le plus tendre.

LETTRE LXXI.

1754.

AU MEME.

A Colmar, 27 d'octobre.

C'EST actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, Monſeigneur; je me meurs, mon héros; et j'en enrage. Pour ma nièce elle n'eſt pas ſi mal; mais ſa maudite enflure de jambe et de cuiſſe lui a repris de plus belle. Il faut des béquilles à la nièce, et une bière à l'oncle. Comptez que je ſuſpends l'agonie en vous écrivant; et ce qui va vous étonner, c'eſt que, ſi je ne me meurs pas tout-à-fait, ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir ſur votre paſſage. Je ne veux aſſurément pas m'en aller dans l'autre monde ſans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien, Monſeigneur, que la ſœur du roi de Pruſſe, madame la margrave de *Bareith*, m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale. Figurez-vous mon étonnement, quand on eſt venu dans ma ſolitude de Colmar pour me prier à ſouper, de la part de madame de *Bareith*, dans un cabaret borgne. Vraiment, l'entrevue a été très-touchante. Il faut qu'elle ait fait ſur moi grande impreſſion, car j'ai été à la mort le lendemain.

1754.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'ÉCRIS au préſident *Hénault*, et je le prie d'engager *Royer*, qu'il protége, à ſupprimer ſon déteſtable opéra, ou du moins à différer. Vous connaiſſez, mon cher ange, cette Pandore imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapſodie de paroles du Pont-neuf. Cela eſt vrai à la lettre. J'avais écrit à *Royer* une lettre de politeſſe, ignorant juſqu'à quel point il avait pouſſé ſon mauvais procédé et ſa bêtiſe. Il a pris cette lettre pour un conſentement ; mais à préſent que M. de *Moncrif* m'a fait lire le manuſcrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je vous conjure de faire ſavoir au moins, par tous vos amis, la vérité. Faudra-t-il que je ſois défiguré toujours impunément en proſe et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me diſſéque de mon vivant? Cette dernière injuſtice aggrave tous mes malheurs. Rien n'eſt pis qu'une infortune ridicule.

Je demande que, ſi on laiſſe *Royer* le maître de m'inſulter et de me mutiler, on intitule au moins ſon Prométhée, pièce *tirée des fragmens de Pandore*, à laquelle *le muſicien a fait faire* les changemens et les additions qu'il a cru *convenables* au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le ſervice de ſupprimer entièrement ce déteſtable ouvrage ; mais comment faire ? je n'en fais rien ; je ne fais que ſouffrir et vous aimer.

LETTRE LXXIII. 1754.

AU MEME.

Colmar, 29 d'octobre.

DIEU eſt Dieu, et vous êtes ſon prophète, puiſque vous avez fait réuſſir Mahomet; et vous ſerez plus que prophète, ſi vous venez à bout de faire jouer *Sémiramis* à mademoiſelle *Clairon*. Les filles qui aiment, réuſſiſſent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la *Duménil* n'eſt plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, *Alla* qui ne veut pas que les fidelles s'énorgueilliſſent, me prépare des ſifflets à l'opéra, pendant que vous me ſoutenez à la comédie. C'eſt une cruauté bien abſurde, c'eſt une impertinence bien inouie que celle de ce poliſſon de *Royer*. Faites en ſorte du moins, mon cher ange, qu'on crie à l'injuſtice, et que le public plaigne un homme dont on confiſque ainſi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je ſuis deſtiné à toutes les eſpèces de perſécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette Hiſtoire générale. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau et non une terre. M. de *Richelieu* me donne rendez-vous à Lyon; mais, depuis quatre jours, je ſuis au lit, et c'eſt de mon lit que je vous écris. Je ne ſuis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame

1754. la margrave de *Bareith* voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va, qu'elle a paſſé par Colmar, que j'y ai ſoupé avec elle le 23, qu'elle m'a fait un préſent magnifique, qu'elle a voulu voir madame *Denis*, qu'elle a excuſé la conduite de ſon frère, en la condamnant. Tout cela m'a paru un rêve; cependant je reſte à Colmar, et j'y travaille à cette maudite Hiſtoire générale qui me tue. Je me ſacrifie à ce que j'ai cru un devoir indiſpenſable. Je vous remercie d'aimer Sémiramis. Madame de *Bareith* en a fait un opéra italien, qu'on a joué à Bareith et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce françaiſe à Paris. Madame *Denis* ſe porte aſſez mal; ſon enflure recommence. Nous voilà tous deux giſans au bord du Rhin, et probablement nous y paſſerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reſte dans une vilaine maiſon d'une vilaine petite ville, où je ſouffre nuit et jour. Ce ſont-là des tours de la deſtinée; mais je me moque de ſes tours avec un ami comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la Pucelle? Il eſt trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un *Chevrier* l'a lue. Un *Chevrier!* Mon ange, il faut s'enfuir je ne ſais où. Il eſt bien cruel de ne pas achever auprès de vous le reſte de ſa vie. Mille reſpects à tous les anges.

LETTRE

LETTRE LXXIV.

1754.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 7 de novembre.

Qu'ai-je été chercher à Colmar? Je ſuis malade, mourant, ne pouvant ni ſortir de ma chambre, ni la ſouffrir, ni capable de ſociété, accablé, et n'ayant pour toute reſſource que la réſignation à la Providence. Que ne ſuis-je près des deux ſaintes de l'île Jard! Je remercie bien madame de *Brumat* de l'honneur de ſon ſouvenir, et du châtelet, et de la comédie de Marſeille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête aſſez forte pour ſe ſouvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh le bon temps que c'était! Pour moi, je ne connais de bon temps que celui où l'on ſe porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de *Pandore!* ô eſpérance! où êtes-vous?

M. et madame de *Klinglin* me témoignent des bontés qui augmentent ma ſenſibilité pour l'état de monſieur leur fils. Il n'y a que la piſcine de Siloë qui puiſſe le guérir: il ſied bien après cela à d'autres de ſe plaindre! C'eſt auprès de lui qu'il faut apprendre à ſouffrir ſans murmurer. Ah! Meſdames, Meſdames, qu'eſt-ce que la vie! quel ſonge, et quel funeſte ſonge! Je vous préſente les plus triſtes et les plus tendres reſpects. . . . . Voilà une lettre bien gaie.

1754.

LETTRE LXXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 7 de novembre.

VOICI, Monſeigneur, une lettre que madame *Denis* reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus poſitives. Ce n'eſt pas là un rafraîchiſſement pour des malades. J'ai bien peur de mourir ſans avoir la conſolation de vous revoir. Nous ſommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triſte. Quelque choſe que je diſe à madame *Denis*, je ne peux la réſoudre à ſéparer ſa deſtinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'eſt que l'amitié la rende malheureuſe. Si vous aviez quelque choſe à me dire, quelque ordre à me donner, je vous ſupplie d'adreſſer toujours vos ordres à Colmar ; vos lettres me feront très-exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de *Bareith*. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vice-légat italien ; elle ferait beaucoup plus aiſe de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France ; elle voyage *incognito*. On n'eſt plus au temps où le *punctilio* feſait une grande affaire, et vous êtes le premier homme du monde pour mettre les gens à leur aiſe. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des Etats et l'embarras du logement. Elle n'eſt pas ſi malingre que moi, mais elle a une ſanté très-chancelante,

qui demande du repos ſans contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous, avec les agrémens qu'on ne trouve guère ailleurs. Reſte à ſavoir ſi elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier ; car on dit qu'elle eſt tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon, elle n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des ſouterrains du Merdanſon, et vous faire ma cour le ſoir, quand vous feriez las de la noble aſſemblée. Mais je ſuis de toutes façons dans un état à n'eſpérer plus dans ce monde d'autre plaiſir que celui de vous être attaché avec le plus tendre reſpect, de vous regretter avec larmes, et de ſouffrir tout le reſte patiemment. 1754.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 7 de novembre.

Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et reſpectable ami, par leſquelles on me mande qu'on imprime la Pucelle, que *Thiriot* en a vu des feuilles, qu'elle va paraître : on écrit la même choſe à madame *Denis*. *Fréron* ſemble avoir annoncé cette édition. Un nommé *Chevrier* en parle. M. *Paſquier* l'a lue tout entière en manuſcrit chez un homme de conſidération avec lequel il eſt lié par ſon goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et

1754. non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure par ma tendre amitié pour vous, que vous ſeul avez eu ce malheureux chant. Madame *Denis* a la copie corrigée, auriez-vous eu quelque domeſtique infidelle? je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence ſont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers ſont ſous la clef. Le roi de Pruſſe n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point tranſpiré, et qu'on n'en parle qu'au haſard. Mais, ſi ce chant trop dangereux n'eſt pas dans les mains des éditeurs, il y a trop d'apparence que le reſte y eſt. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différens pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à *Thiriot*. *Lambert* eſt au fait de la librairie, et peut vous inſtruire. Ayez la bonté de ne me pas laiſſer attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de reſſource, et qu'il faut prévenir ſans délai. Je reconnais bien là ma deſtinée; mais elle ne ſera pas tout-à-fait malheureuſe, ſi vous me conſervez une amitié à laquelle je ſuis mille fois plus ſenſible qu'à mes infortunes. Je vous embraſſe bien tendrement; madame *Denis* en fait tout autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti.

LETTRE LXXVII.

1754.

AU MEME.

Colmar, 10 de novembre.

Nous partons pour Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* nous y donne rendez-vous. Je ne sais comment nous ferons, madame *Denis* et moi : nous sommes malades, très-embarrassés, et toujours dans la crainte de cette Pucelle. Nous vous écrirons dès que nous ferons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes pensées, et je n'ai que le temps de vous dire que je suis très-attristé d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, solidairement avec madame d'*Argental!* Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE LXXVIII.

AU MEME.

Lyon, au palais royal, 20 de novembre.

Me voilà à Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* a eu l'ascendant sur moi de me faire courir cent lieues; je ne sais où je vais, ni où j'irai; j'ignore le destin de la Pucelle et le mien; je voyage tandis que je devrais être au lit, et je soutiens des fatigues et des peines qui sont au-dessus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voye M. de *Richelieu* dans

1754. ſa gloire aux Etats de Languedoc ; je ne le verrai qu'à Lyon en bonne fortune, et je pourrais bien aller paſſer l'hiver ſur quelque coteau méridional de la Suiſſe. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé, dans M. le cardinal de *Tençin*, les bontés que j'eſpérais de votre oncle ; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de *Bareith* qui eſt encore à Lyon. Il me ſemble que tout cela eſt au rebours des choſes naturelles. Mon cher ange, ce qui eſt bien moins naturel encore, c'eſt que je commence à déſeſpérer de vous revoir. Cette idée me fait verſer des larmes. L'impreſſion de cette maudite Pucelle me fait frémir, et je ſuis continuellement entre la crainte et la douleur. Conſolez par un mot une ame qui en a beſoin, et qui eſt à vous juſqu'au dernier ſoupir.

Madame *Denis* devient une grande voyageuſe ; elle vous fait les plus tendres complimens.

LETTRE LXXIX.

A M. GUIOT DE MERVILLE.

A Lyon, novembre.

La vengeance, Monſieur, fatigue l'ame, et la mienne a beſoin d'un grand calme. Mon amitié eſt peu de choſe, et ne vaut pas les grands ſacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui ſera juſte et raiſonnable dans les quatre volumes de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreuſement

prises pour me redresser. Si les deux satires que *Rousseau* et *Desfontaines* vous suggérèrent contre moi sont agréables, le public vous applaudira. Il faut, si vous m'en croyez, le laisser juge. 1754.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mérite, et vous compromettrait auprès du gentilhomme à qui cette dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainsi, Monsieur, si vous le trouvez bon, nous en resterons là.

Lettre de Guiot de Merville, à M. de Voltaire.

A Genève.

Je sais, Monsieur, que je vous ai offensé, mais je ne l'ai point fait par aucune de ces passions qui déshonorent l'humanité et la littérature. Mon attachement à *Rousseau*, ma complaisance pour l'abbé *Desfontaines*, sont les seules causes du mal que j'ai voulu vous faire, et que je ne vous ai pas fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations; et le peu de sacrifices que je leur ai fait, me console de leur mort.

J'ai fait, Monsieur, en quatre volumes, la Critique de vos ouvrages; je vous la remettrai. A la tête de ma première comédie, il y a une lettre qui vous a choqué; je la supprimerai. Je supprimerai aussi deux pièces de vers que l'abbé *Desfontaines* m'avait suggérées, et qu'il avait fait imprimer. C'est à ce prix, Monsieur, que je veux mériter votre amitié. Mes Oeuvres sont dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud: si vous le permettez, je vous les dédierai, ainsi que mon Théâtre, en quatre volumes.

Il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, et plus glorieux de pardonner que de se venger.

1754.

LETTRE LXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, 2 de décembre.

Est-il poffible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange? Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empreffement d'un public de province, beaucoup plus enthoufiafmé que celui de Paris, le premier jour de Mérope, ne guériffent point les maladies dont je fuis accablé, ne confolent point mes chagrins, et ne guériffent point mes craintes; c'eft de vous feul que j'attends du foulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles fur cette maudite Pucelle. Il eft avéré que mademoifelle du *Thil* la pofsède; elle l'a trouvée chez feu madame *du Châtelet*. Il n'eft que trop vrai que *Pafquier* avait lu le chant de l'âne chez un homme qui tient fon exemplaire de mademoifelle du *Thil*, et que *Thiriot* a eu une fois raifon. Je me raffurais fur fon habitude de parler au hafard, mais le fait eft vrai. Un poliffon, nommé *Chevrier*, a lu tout l'ouvrage; et enfin il y a lieu de croire qu'il eft entre les mains d'un imprimeur, et qu'il paraîtra auffi incorrect et auffi funefte que je le craignais. Cependant je ne peux ni refter à Lyon dans de fi horribles circonftances, ni aller ailleurs dans un état où je ne peux me remuer. Je fuis accablé de tous côtés dans une vieilleffe que les maladies changent en décrépitude, et je n'attends de confolation que de vous feul. Je

vous demande en grâce de vous informer, par vos amis et par le libraire *Lambert*, de ce qui fe paffe, 1754.
afin que du moins je fois averti à temps, et que je ne finiffe pas mes jours avec *Talouet*. Je vous ai écrit trois fois de Lyon; votre lettre me fera exactement rendue ; je l'attends avec la plus douloureufe impatience, et je vous embraffe avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange.

LETTRE LXXXI.

A M. THIRIOT.

A Lyon, le 3 de décembre.

VOTRE lettre, mon ancien ami, m'a fait plus de plaifir que tout l'enthoufiafme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite avec moi, dans le fein de l'amitié et de la littérature, me touche bien fenfiblement. Ce ne ferait peut-être pas un mauvais parti pour deux philofophes qui veulent paffer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec moi, outre ma nièce, un florentin qui a attaché fa deftinée à la mienne. Je compte m'établir dans une terre fur les lifières de la Bourgogne, dans un climat plus chaud que Paris et même que Lyon, convenable à votre fanté et à la mienne.

Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le maréchal de *Richelieu*, qui m'y avait donné

1754. rendez-vous. C'eſt une action de l'ancienne chevalerie. DIEU, qui éprouve les ſiens, ne l'a pas récompenſée. Il m'a affublé d'un rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On me conſeille les eaux d'Aix en Savoie : on les dit ſouveraines, mais je ne ſuis pas encore en état d'y aller, et je reſte au lit en attendant.

Le haſard, qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar et à Lyon, madame la margrave de *Bareith*, ſœur du roi de Pruſſe, qui m'a accablé de bontés et de préſens. Tout cela ne guérit pas les rhumatiſmes. Ce que je redoute le plus, ce ſont les ſifflets dont on menace la Pandore de *Royer;* c'eſt un des fléaux de la boîte. Cet opéra, un tant ſoit peu métaphyſique, n'eſt point fait pour votre public. M. *Royer* a employé M. de *Sireuil*, ancien porte-manteau du roi, pour changer ce poëme, et le rendre plus convenable au muſicien. Il ne reſte de moi que quelques fragmens; mais, malgré tous les ſoins qu'on a pu prendre ſans me conſulter, je crains également pour le poëme et pour la muſique. Si on a quelque juſtice, on ne me doit tout au plus que le tiers des ſifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc*, native de Domremy, je me flatte que la dame qui la poſsède par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie, mon ancien ami, de préſenter mes hommages à la chimiſte, à la muſicienne, à la philoſophe chez qui vous vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi.

Madame *Denis* vous fait ſes complimens. Je vous

embraſſe de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre vieux ami. 1754.

Qu'eſt devenu *Ballot l'imagination*? comment ſe porte *Orphée-Rameau* ?

Quid agis ? quomodo vales ? Farewell.

LETTRE LXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, 4 de décembre.

MON cher ange, votre conſolante lettre, adreſſée à Colmar, eſt venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout tranſcrire pour vous dès que je ſerai quitte d'une goutte ſciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les ſouffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuſer. Il me ſemble que je ſuis las du public, et que vous êtes ma ſeule paſſion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire ; mais comment faire quand on court et quand on ſouffre toujours ? On veut à préſent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maiſon charmante à moitié chemin ; il faudrait être un peu plus ſédentaire; mais je ſuis une paille que le vent agite, et madame *Denis* s'eſt engouffrée dans mon malheureux tourbillon J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le Triumvirat d'un côté, et Pandore de

1754. l'autre ; ce font deux grands fléaux de la boîte. Hélas ! mon cher et refspectable ami, fi j'avais trouvé au fond de cette boîte l'efspérance de vous revoir, je mourrais content. Madame *Denis* vous fait mille complimens. Je baife, en pleurant, les ailes de tous les anges.

LETTRE LXXXIII.

AU MEME.

Lyon, 9 de décembre.

MON cher ange, votre lettre du 3 de novembre, à l'adreffe de madame *Denis*, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le feul parti que j'aye à prendre dans le moment préfent, c'eft de fonger à conferver une vie qui vous eft confacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voifinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maifon très-belle et très-commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne et le Lac de Genève, dans un afspect fain et riant. J'y aurai, à ce que j'efspère, un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loifir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon efsprit épuifé quelque tragédie qui vous amufera. Je n'ai à Lyon aucuns papiers ; je fuis logé très-mal à mon aife, dans un cabaret où je fuis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je ferai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié généreufe et éclairée

me conseille. Je ne sais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas à la cour qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de *Pompadour* et M. le comte d'*Argenson* de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous, et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre. 1754.

Adieu, mon cher et respectable ami; je vais terminer mon séjour à Lyon, en allant voir jouer Brutus. Si j'avais de l'amour propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres complimens, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'hermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver. Elle sera ma consolation tant que durera sa constance; et quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poëmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai, quiconque est aimé de M. d'*Argental* est heureux.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. *Tronchin*, banquier; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

1754. LETTRE LXXXIV.

A M. THIRIOT.

Au château de Prangin, pays de Vaud, le 19 de décembre.

Me voilà fi perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc auffi des rhumatifmes malgré votre régime du lait.

Vous ne fauriez croire avec quelle fenfibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appelez votre fortune. On ne s'ouvre ainfi qu'à ceux qu'on aime, et j'ai, depuis environ quarante ans, compté toujours fur votre amitié. Vous devez vivre à Paris gaiement, librement et philofophiquement.

Ces trois adverbes joints font admirablement.

Mais certes vous me comptez des chofes merveilleufes, en m'apprenant que votre ancien *Pollion*, et l'*Orphée* aux triples croches, et *Ballot l'imagination*, ne vivent plus ni avec *Pollion*, ni avec vous.

Le diable fe met donc dans toutes les fociétés, depuis les rois jufqu'aux philofophes.

Je ne favais pas que vous connuffiez M. de *Sireuil*. Il me paraît par fes lettres un fort galant homme. Je fuis perfuadé que lorfqu'il s'arrangea avec *Royer* pour me diffequer, il m'en aurait inftruit s'il avait fu où me prendre. Il faut que ce foit le meilleur homme du monde; il a eu la bonté de s'affervir au canevas de fon ami *Royer*; il fait dire à *Jupiter*, *les*

Grâces ſont ſur vos traces, un tendre amour veut du retour. Comme le parterre n'eſt pas tout-à-fait ſi bon, il pourrait pour retour donner des ſifflets. *Royer* eſt un profond génie; il joint l'eſprit de *Lulli* à la ſcience de *Rameau*, le tout relevé de beaucoup de modeſtie. C'eſt dommage que madame *Denis*, qui ſe connaît un peu en muſique, n'ait pas entendu la ſienne; mais madame de *la Poplinière* l'avait entendue autrefois, et il me ſemble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce; j'en ſuis fâché pour meſſieurs de l'hôtel de ville; car voilà les décorations de la terre, du ciel et des enfers à tous les diables. M. de *Sireuil* en ſera pour ſes vers, *Royer* pour ſes croches, et le prévôt des marchands pour ſon argent. Pour moi, en qualité de diſſéqué, j'ai préſenté mon cahier de remontrances au muſicien et au poëte. Il me prend fantaiſie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire ſentir à M. de *Sireuil* l'énormité du danger, les parodies de la foire, et les torche-cu de *Fréron*. C'eſt bien malgré moi que je ſuis obligé de parler encore de vers et de muſique, *nunc itaque et verſus et cætera ludicra pono*. Je bois des eaux minérales de Prangin, en attendant que je puiſſe prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'eſt pas l'eau d'Hippocrène. 1754.

Je vous embraſſe de tout mon cœur. Madame *Denis* vous eſt bien obligée de votre ſouvenir; elle vous fait ſes complimens. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adreſſer votre lettre à M. *Tronchin*, banquier à Lyon.

1754.

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangin, 19 de décembre.

J'APPRENDS, mon cher ami, qu'on a fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu ; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'expofer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puiffe encore donner quelques coups de crayon à des figures fi bizarres. Voici le temps funefte où *Royer* et *Sireuil* vont me difféquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très-honnête fête dans le ciel par le maître de la maifon : je vous en fais juge; un muficien doit-il être embarraffé à mettre en mufique ces paroles ?

Aimez, aimez et régnez avec nous,
Le Dieu des cieux eft feul digne de vous.
Sur la terre on pourfuit avec peine
Des plaifirs l'ombre légère et vaine :
Elle échappe, et le dégoût la fuit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore :
Un feul jour les forme et les détruit.
Aimez, aimez, et régnez avec nous.
Les fleurs immortelles
Ne font qu'en nos champs :
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.
Aimez, aimez et régnez avec nous, &c.

On

On a fubftitué à ces vers : *Les Grâces font fur vos traces, régnez, triomphez, un tendre amour veut du retour.* 1754.

C'eft ainfi que tout l'opéra eft défiguré. Je demande juftice, et la juftice confifte à faire favoir le fait.

Tandis que *Royer* me mutile, la nature m'accable de maux, et la fortune me conduit dans un château folitaire, loin du genre-humain, en attendant que je puiffe aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guérifon que je n'efpère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon exiftence. Ce ne font ni les acteurs de Lyon, ni le parterre, ni le public, qui m'ont fait abandonner cette belle ville. Je vous dirai en paffant qu'il eft plaifant que vous ayez à Paris *Drouin* et *Bellecour*, tandis qu'il y a à Lyon trois acteurs très-bons, et qui deviendraient à Paris encore meilleurs; mais c'eft ainfi que le monde va. Je le laiffe aller, et je fouffre patiemment. Je fouhaite que ma nièce ait toujours affez de philofophie pour s'accoutumer à la folitude et à mon genre de vie. Je ne fuis point embarraffé de moi, mais je le fuis de ceux qui veulent bien joindre leur deftinée à la mienne; ceux-là ont befoin de courage.

Adieu ; je vous embraffe mille fois.

1754. LETTRE LXXXVI.

AU MEME.

A Prangin, pays de Vaud, 25 de décembre.

MON cher ange, vous ne ceffez de veiller de votre fphère fur la créature malheureufe dont votre providence s'eft chargée. Je fuis toujours très-malade dans le château de Prangin, en attendant que mes forces revenues, et la faifon plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix, ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de fouffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres complimens, et joint fes remercîmens aux miens. Je n'ai ici encore aucuns de mes papiers que j'ai laiffés à Colmar, ainfi je ne peux vous répondre ni fur les Chinois, ni fur les Tartares, ni fur les lettres que M. de *Lorges* veut avoir. Je crois au refte que ces lettres feraient affez inutiles. Je fuis très-perfuadé des fentimens que l'on conferve, et des raifons que l'on croit avoir. Je fais trop quel mal cet indigne avorton d'une Hiftoire univerfelle, qui n'eft certainement pas mon ouvrage, a dû me faire ; et je n'ai qu'à fupporter patiemment les injuftices que j'effuie. Je n'ai de grâce à demander à perfonne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans, à rendre fervice aux lettres; je n'ai recueilli que des perfécutions ; j'ai dû m'y attendre, et je dois les favoir fouffrir. Je fuis affez confolé par la conftance de votre amitié courageufe.

Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre

pour *Lambert* dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre ; et, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger ; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre. 1754.

Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent, et la situation de mon esprit pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire ; mais je regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de cette prétendue Histoire universelle, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses dont je suis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injustice des hommes. Je ne suis sûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'est point malheureux. Mille tendres respects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

1755.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangin, près de Nyon, au pays de Vaud, 5 de janvier.

Je vous ſouhaite, Monſeigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous ſouhaite des jours auſſi longs, qu'ils ſont brillans; et je ne me ſouhaite, à moi chétif, que la conſolation de vous revoir encore. Il fallait pour arriver ici m'y prendre un peu de bonne heure. Le mont Jura eſt couvert de neige au mois de janvier, et vous ſavez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus conſidérable n'avait pas ſeulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié ſon peu de bienveillance. Je ſuis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi, après lequel je ſoupirais depuis ſi long-temps.

J'oſe eſpérer qu'on ne m'enviera pas la ſolitude que j'ai choiſie, et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma cour, quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous ſavez que j'ai toujours enviſagé la retraite comme le port où il faut ſe réfugier après les orages de cette vie. Vous ſavez que je vous aurais demandé la permiſſion de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand ſeigneur de France de pouvoir vivre ſans dégoût dans ſon propre palais; mais votre deſtinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache ;
Il n'eſt point de retraite ou d'ombre qui le cache ; 1755.
Et ſi du ſouverain la faveur n'eſt pour lui,
Il faut ou qu'il trébuche ou qu'il cherche un appui.

Ce ſont des vers de *Corneille* que vous me citiez autrefois, et que ſans doute vous vous rappelez encore. Appelez-moi du fond de mon aſile, quand il vous plaira ; et tant que j'aurai des forces, je viendrai encore jouir du plaiſir de vous renouveler le tendre reſpect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puiſque celui qui lui fait le plus d'honneur eſt celui qui peut tout ſur moi.

Madame *Denis* partage mes ſentimens, et vous préſente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la réſolution de ſupporter ma ſolitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Prangin, pays de Vaud, 10 de janvier.

QUE j'abuſe de vos bontés, mon cher et reſpectable ami ! mais pardonnez à un ſolitaire qui n'a que ſes livres pour reſſource, et qui les perd. Je vous ſupplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle ſemonce à ce maudit *Lambert*. Mon ange, tout le monde, hors vous, ſe moque des malheureux. Encore ſi j'avais fait le Triumvirat, mais je n'ai qu'un Orphelin, et

1755. voilà la boîte de *Pandore* qui va s'ouvrir : pendant ce temps-là, nous fommes tout au beau milieu du mont Jura, *per frigora dura fecuta eft.* Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher; ce ne fera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la confolation de vous voir. Au refte, notre mont Jura eft mille fois plus beau que Plombières, et ce lac fi fameux pour fes truites eft admirable, et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille ? ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageufe garde-malade vous embraffent de tout leur cœur.

LETTRE LXXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Prangin, le 23 de janvier.

Mon cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'êtes, vous avez fur moi de terribles avantages. Vous êtes à Paris, vous avez une fanté et un efprit à la *Fontenelle ;* vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main, et je fuis accablé de fouffrances fur les bords du lac de Genève. La feule chofe dont je puiffe bénir DIEU, eft la mort de *Royer*. Dieu veuille avoir fon ame et fa mufique!

Cette mufique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à fes doubles croches, et avait choifi, pour m'égorger, un ancien porte-manteau du roi, nommé *Sireuil*. DIEU eft jufte, il a retiré *Royer* à

lui, et je crains à préfent beaucoup pour le porte-manteau. 1755.

Si on s'obftine à jouer ce funefte opéra de Prométhée, que *Sireuil* et *Royer* ont défiguré à qui mieux mieux, il faudra me mettre dans la lifte des profcrits de ce vieux fou de *Crébillon*. J'y ferais bien fans cela. J'ai eu à craindre les fifflets fur le bord de la Seine, et les *Mandrin* fur les bords du lac Leman. Ils prenaient affez fouvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je fuis; et *Mandrin* vint, il y a un mois, fe faire panfer de fes bleffures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de *Romulus* et de *Théfée*, il eût été un grand-homme; mais de tels héros font pendus aujourd'hui.

Voilà ce que c'eft que d'être venu au monde mal à propos. Il faut prendre fon temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après *Newton*, et les poëtes tragiques qui viennent après *Racine*, font mal reçus dans ce monde. Je plains les Troyennes et les Adieux d'Hector de fe préfenter après la tragédie d'Andromaque.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous fouhaite à tous deux des années longues et heureufes, exemptes de coliques, de fciatiques, et de toutes les misères raffemblées fur mon pauvre individu. Je vous embraffe tendrement.

1755.

LETTRE XC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangin, pays de Vaud, 23 de janvier.

TOUTE adreſſe eſt bonne, mon cher et reſpectable ami, et il n'y a que la poſte qui ſoit diligente et sûre : ainſi je puis compter ſur ma conſolation, ſoit que vous écriviez par M. *Tronchin* à Lyon, ou par M. *Fleur* à Beſançon, ou par M. *Chapuis* à Genève, où en droiture au château de Prangin, au pays de Vaud.

DIEU a puni *Royer;* il eſt mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui ſon opéra, avant de l'avoir expoſé au théâtre, ſur ſon lit de parade. L'Orphelin vivra peu de temps ; je ferai ce que je pourrai pour alonger ſa vie de quelques jours, puiſque vous voulez bien lui ſervir de père. *Lambert* m'embarraſſe actuellement beaucoup plus que les conquérans tartares, et il me paraît auſſi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire ſi déſagréable ; mais votre amitié conſtante et généreuſe ne s'eſt jamais bornée au commerce de littérature, aux conſeils dont vous avez ſoutenu mes faibles talens. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendreſſe qui les a ſoulagées. Tous les temps et tous les événemens de ma vie vous ont été ſoumis. Les plus petites choſes vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez : voilà mon excuſe.

Pardon, mon cher ange, je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je suis, pour voir des maifons et des terres. Eft-il vrai, que *Dupleix* s'eft fait roi, et que *Mandrin* s'eft fait héros à rouer ? On me mande que la Pucelle eft imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'eft apparemment *Mandrin* qui l'a fait imprimer : cela me fera mourir de douleur. 1755.

LETTRE XCI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Prangin, le 23 de janvier.

Le grand-turc, notre ambaffadeur à la Porte ottomane et *Royer*, font donc morts d'une indigeftion ? Je fuis très-fâché pour M. *Defalleurs* que j'aimais, mais je me confole de la perte de *Royer* et du grand-turc.

Puiffent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de *Sandwich*, et que fon corps foit auffi vigoureux que fon ame, laquelle eft douée de la fermeté anglaife et de la douceur françaife.

Vous voyez, mon ami, que DIEU eft jufte : *Royer* eft mort parce qu'il avait fait accroire à *Sireuil* que c'était moi qui l'était. Il faut enterrer avec lui fon opéra, qui aurait été enterré fans lui. *Royer* avait engagé ce *Sireuil* dans la plus méchante action du monde, c'eft-à-dire, à faire des mauvais vers ; car

1755. assurément on n'en peut pas faire de bons sur des canevas de musiciens. C'est une méthode très-impertinente qui ne sert qu'à rendre notre poësie ridicule, et à montrer la stérilité de nos ménétriers. Ce n'est point ainsi qu'en usent les Italiens, nos maîtres. *Metastasio* et *Vinci* ne se gênaient point ainsi l'un l'autre : aussi, Dieu merci, on se moque de nous par toute l'Europe.

Je vous prie, mon ancien ami, d'engager M. *Sireuil* à ne plus troubler son repos et le mien par un mauvais opéra. C'est un honnête homme, doux et modeste; de quoi s'avise-t-il d'aller se fourrer dans cette bagarre? Donnez-lui un bon conseil, et inspirez-lui le courage de le suivre.

Avez-vous sérieusement envie de venir à Prangin, mon ancien ami? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de *Fontaine* et le maître de la maison. Vous trouverez la plus belle situation de la terre, un château magnifique, des truites qui pèsent dix livres, et moi qui n'en pèse guère davantage, attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais. J'ai passé ma vie à mourir : mais ceci devient sérieux, je ne peux plus écrire de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner que mon cœur est à vous.

LETTRE XCII. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangin, près de Nyon, pays de Vaud, janvier.

MON cher et reſpectable ami, j'ai reçu votre lettre du 27 décembre, et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et *Lambert* ſe moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatiſme goutteux, qui me tient perclus, j'ai ſongé dans les petits intervalles de mes maux à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'eſprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté, j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé ſur les raiſons du parti que prend *Idamé* de préférer ſa mort et celle de ſon mari à l'amour de *Gengis-kan;* ces raiſons ſont ſi clairement fondées ſur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faibleſſe d'avoir accuſé ſon mari ; ces raiſons ſont ſi juſtes et ſi naturelles, qu'elles éloignent abſolument toutes les alluſions ridicules que la malignité eſt toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes ; mais je craindrais les cinq bien davantage ; ils ſeraient froids. Il ne faut demander ni d'un ſujet ni d'un auteur que ce qu'ils peuvent donner.

J'aimerai juſqu'au dernier moment les arts que vous aimez ; mais comment les cultiver avec ſuccès, au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire?

Mandez-moi comment je dois vous adreſſer le

1755. troisième acte que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour *Lambert;* mais, en vérité, cet homme est bien irrégulier dans ses procédés, et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* se voue au désert avec un grand courage; elle vous fait les plus tendres complimens.

LETTRE XCIII.

AU MEME.

Prangin, 6 de février.

MON cher ange, puisque DIEU vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie, je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois ; vous aurez ici les trois autres, et vous jugerez entre ces deux façons ; pour moi je pense, que la pièce en cinq actes étant la même pour tout l'essentiel que la pièce en trois, le grand danger est que les trois actes soient étranglés et les cinq trop alongés ; et je cours risque de tomber soit en allant trop vîte, soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout ; vous aurez encore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y

joindrai auſſi les quatre derniers chants de cette Pucelle pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiſelle du *Thil* ce dix-neuvième chant de l'âne, qui eſt intolérable; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puiſqu'elle aime à poſſéder des manuſcrits, et je ſerais délivré de la crainte de voir paraître à ſa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui propoſer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants ? Vous voyez que je ne ſuis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette Hiſtoire prétendue univerſelle eſt encore un fardeau qu'on m'a impoſé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Hiſtoire, telle qu'on l'a imprimée, n'eſt qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'eſt un tiſſu de ſottiſes publiées par l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé et je veux paraître avec tous mes membres. 1755.

Une apoplexie a puni *Royer* d'avoir défiguré mes vers; c'eſt à moi à préſent d'avoir ſoin de ma proſe.

Pour Dieu ayez encore la bonté de parler encore à *Lambert*, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a cru jouer le Triumvirat. Nos Suiſſes parlent français plus purement que *Cicéron* et *Octave*.

Je vous ſupplie, en cas que *Lambert* réimprime le Siècle de *Louis XIV*, de lui bien recommander de retrancher le *petit* concile; j'ai promis à monſieur le cardinal, votre oncle, de faire toujours ſupprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains eccléſiaſtiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de *Tençin* une marque plus forte de mon reſpect pour ſa perſonne, et de mon attachement pour ſa famille.

1755. Adieu. Il y a deux ſolitaires dans les Alpes qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier, ce qu'on dit de Berlin eſt exagéré; mais en quoi on ſe trompe fort, c'eſt dans l'idée qu'on a que j'en ferais mieux reçu à Paris. Pour moi je ne ſonge qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel; car, ſi *Dupleix* eſt roi, je ſuis preſque ruiné. Le Gange et le fleuve Jaune m'occupent ſur les bords du lac Leman, où je me meurs.

Toute adreſſe eſt bonne, tout va.

LETTRE XCIV.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

7 de février.

TACHEZ toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de *Fontaine* et M. de *Prangin;* nous parlerons de vers et de proſe, et nous philoſopherons enſemble. Il eſt doux de ſe revoir après cinq ans d'abſence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine, délabrée de tous côtés, va bientôt être entièrement détruite, et que je ferais fort aiſe de vous confier bien des choſes avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane ſur mon ſquelette pariſien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi, et que je n'ai point. On pourrait choiſir ſur la quantité, et jeter au feu tout ce qui ferait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne feriez pas mécontent

de votre petit voyage, avant que votre ami faſſe le grand voyage dont perſonne ne revient. 1755.

Je vous embraſſe très-tendrement; mes reſpects à MM. les abbés d'*Aydie* et de *Sade*. Puiſſent tous les prélats être faits comme eux!

Vous me parlez de cette Hiſtoire univerſelle qui a paru ſous mon nom; c'eſt un monſtre, c'eſt une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum fetus*. Il faut être bien ſot ou bien méchant pour m'imputer cette ſottiſe : je la confondrai ſi je vis.

LETTRE XCV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangin, 13 de février.

MON HEROS,

J'APPRENDS que M. le duc de *Fronſac* eſt tiré d'affaire, et que vous êtes revenu de Montpellier avec le ſoleil de ce pays-là ſur le viſage, enluminé d'un éréſipèle. J'en ai eu un, moi indigne, et je m'en ſuis guéri avec de l'eau; c'eſt un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi; mais vous êtes né fort, et votre corps eſt tout fait pour votre belle ame. Peut-être êtes-vous à préſent quitte de vos boutons.

J'eus l'honneur, en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de *Tençin* ſur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les

1755. écrivains eccléſiaſtiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux, et *grands* conciles les conciles œcuméniques. Il ſait d'ailleurs mon reſpect pour lui, et mon attachement pour ſa famille, &c.

Je n'ai qu'à me louer à préſent des bontés du roi de Pruſſe, &c.; mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir ſur les bords du lac de Genève, une maiſon charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choiſi ce canton, ſéduit par la beauté inexprimable de la ſituation, et par le voiſinage d'un fameux médecin, et par l'eſpérance de venir vous faire ma cour, quand vous irez dans votre royaume. Il eſt plaiſant que je n'aye de terres que dans le ſeul pays où il ne m'eſt pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève eſt qu'aucun catholique ne puiſſe reſpirer l'air de ſon territoire. La république a donné en ma faveur une petite entorſe à la loi, avec tous les petits agremens poſſibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des ſuiſſes, vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre reſpect que *le ſuiſſe Voltaire.*

LETTRE

LETTRE XCVI.

1755.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Prangin, pays de Vaud, 13 de février.

VOUS avez donc été férieufement malade, ma chère nièce, et vous avez également à vous plaindre d'un fouper et d'une médecine? Il eft bien cruel que la rhubarbe, qui me fait tant de bien, vous ait fait tant de mal. Venez raccommoder votre eftomac avec les truites du lac de Genève; il y en a qui pèfent plus que vous, et qui font affurément plus graffes que vous et moi. Je n'ai pas un auffi beau château que M. de *Prangin*, cela eft impoffible, c'eft la maifon d'un prince; mais j'ai certainement un plus beau jardin avec une maifon très-jolie. Le palais de Prangin et ma maifon font dans la plus belle fituation de la nature. Vous ferez mieux logée à Prangin que chez moi; mais j'efpère que vous ne mépriferez pas abfolument mes petits pénates, et que vous viendrez les embellir de votre préfence et de vos deffins. Apportez-moi furtout les plus immodeftes pour me réjouir la vue : les autres fens font en piteux état; je dégringole affez vîte; j'ai choifi un affez joli tombeau, et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève font un peu plus beaux que Plombières, et il y a tout jufte dans Prangin même une eau minérale très-bonne à boire, et encore meilleure pour l'eftomac. Je la crois très-fupérieure à celle de Forges.

1755. Venez en boire avec nous, ma chère nièce; tâchez d'amener *Thiriot :* il veut venir par le coche; il ferait roué et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangin. Vous y trouverez des fuiffes; amenez-y des français. Pour ma maifonnette, elle n'eft point en Suiffe; elle eft à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suiffe et de Savoie. Je fuis de toutes les nations. On nous a très-bien reçus par-tout; mais le plus grand plaifir dont nous jouiffions à préfent, eft celui de la folitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos deffins en voyant les vôtres; nous jouirons des charmes de votre amitié; vous verrez des gens de mérite de toute efpèce; vous mangerez des pêches groffes comme votre tête; et on tâchera même de vous procurer des quadrilles; mais nous avons plus de truites et de gélinotes que de joueurs. Enfin, venez, et reftez le plus que vous pourrez. Mes complimens à l'abbé fans abbaye.

Belle Philis,
On défefpère alors qu'on efpère toujours.

Je ne vous écris point de ma main. Excufez un malade, et croyez que c'eft mon cœur qui vous écrit.

LETTRE XCVII.

1755.

A M. THIRIOT.

A Prangin, le 27 de février.

Ainsi donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je ſuis à Prangin, vous ſerez dans un grand château; ſi je ſuis chez moi, vous ne ſerez que dans une maiſon jolie, mais dont les jardins ſont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève, le Rhône qui en ſort et qui baigne ma terraſſe, n'y ſont pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maiſon, c'eſt qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne ſongeait qu'à lui, et qui a oublié tout net des petits appartemens commodes pour les amis.

Je vais remédier ſur le champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maiſon, je vous mènerai à une autre que j'ai auprès de Lauſane, bien entendu qu'elle eſt auſſi ſur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un eſprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lauſane m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma ſanté dans ce bon petit pays roman; ils ſe ſont plaints avec raiſon de la préférence donnée à Genève, et, pour les accorder, j'ai pris encore une

1755. maifon à leur porte. Rien n'eft plus fain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez foi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le préfident de *Montefquieu*. Le hafard, qui m'a bien fervi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuifinier; mais malheureufement je ne l'aurai plus aux Délices; il refte à Prangin où il eft établi; je ne m'en foucie guère, mais madame *Denis*, qui eft très-gourmande, en fait fon affaire capitale. Je n'aurai ni *Caftel*, ni *Neuville*, ni *Routé* pour m'entendre en confeffion; mais je me confefferai à vous, et vous me donnerez mon billet.

Madame la ducheffe d'*Aiguillon*, la fœur du pot des philofophes, ne me fournira ni bonnet de nuit ni feringue. Je fuis très-bien en feringues et en bonnets : elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'Efprit des lois de la méthode et des citations juftes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font fa force; il prêche contre le defpotifme, la fuperftition et les traitans. Il faut être bien mal-avifé pour lui faire fon procès fur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux luftres de criftal de roche. Je fuis un peu partifan de la méthode, et je tiens que fans elle aucun grand ouvrage ne paffe à la poftérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il eft bon de fe retrouver le foir après avoir couru dans cette journée de la vie.

LETTRE XCVIII. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 de mars.

Mes Délices font un tombeau, mon cher et refpectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, fur les bords du lac de Genève et du Rhône; je mourrai du moins chez moi. Il eft vrai qu'il ferait affez agréable de vivre dans une maifon charmante, commode, fpacieufe, entourée de jardins délicieux; mais j'y vivrai fans vous, mon cher ange, et c'eft être véritablement exilé. Notre établiffement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des baffe-cours. Vous croirez fur cet expofé que j'ai abandonné votre Orphelin; ne me faites pas cette cruelle injuftice. Vous aurez vos cinq magots chinois inceffamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé autant que l'a permis ma déplorable fanté. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adreffe de M. de *Chauvelin*, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner jufqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'infpirer. Je ne vous parlerai plus de *Lambert*, quoique fa négligence m'embarraffe; je ne vous parlerai que de *Gengis*; c'eft *Arlequin* poli par

1755. l'amour. C'eſt plutôt le *Cimon* de *Bocace* et de *la Fontaine*.

Cimon aima, puis devint honnête homme.

Voilà le ſujet de la pièce. Vous aviez raiſon de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était; reſte à ſavoir ſi cette tragédie aura la féve et le montant d'Alzire; non aſſurément. J'y ai fait tout ce que le ſujet et ma faibleſſe comportent; mais ce n'eſt pas aſſez de faire bien, il faut être au goût du public; il faut intéreſſer les paſſions de ſes juges, remuer les cœurs et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne faſſent pleurer perſonne.

Laiſſons d'abord paſſer toutes les mauvaiſes pièces qui ſe préſenteront; ne nous preſſons point, et tâchons que dans l'occaſion on diſe : Cela eſt bien, et s'il était parmi nous, cela ſerait encore mieux.

In quâ ſcribebat barbara terra fuit.

Conſolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux vous et les vôtres. Je baiſe toujours le bout des ailes de tous les anges.

LETTRE XCIX. 1755.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 24 de mars.

JE ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis long-temps : je me fuis fait maçon, charpentier, jardinier; toute ma maifon eft renverfée; et, malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne fera prêt pour le mois de mai; il faudra abfolument que nous paffions deux mois à Prangin avec madame de *Fontaine*, avant qu'on puiffe habiter mes Délices. Ces Délices font à préfent mon tourment. Nous fommes occupés, madame *Denis* et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous fefons faire des carroffes et des brouettes; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes ; nous manquons de tout; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'eft guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf, qu'on donna à la fugitive *Didon;* mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maifon eft dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il eft vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maifon qui eft tout-à-fait en Suiffe; elle eft auffi un peu bâtie à la fuiffe. Je l'arrange en même temps que mes Délices; ce fera mon palais d'hiver, et la cabane où je fuis à préfent fera mon palais d'été.

Prangin eft un véritable palais; mais l'architecte

—— de Prangin a oublié d'y ſaire un jardin, et l'archi-
1755. tecte des Délices a oublié d'y faire une maiſon. Ce n'eſt point un anglais qui a habité mes Délices, c'eſt le prince de *Saxe-Gotha*. Vous me demanderez comment un prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'eſt que ce prince était alors un écolier, et que d'ailleurs les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que des petits ſalons, des galeries et des greniers, pas une garde-robe. Il eſt auſſi difficile de faire quelque choſe de cette maiſon que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'eſpère cependant qu'à force de ſoins je me ferai un tombeau aſſez joli. Je voudrais vous engraiſſer dans ce tombeau, et que vous y fuſſiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes auſſi-bien que les particuliers. Il eſt triſte que le duc des Deux-Ponts ôte à ſon agent littéraire ce qu'il donne à ſes maçons. Je vous conſeillerais, pour vous remplumer, de paſſer un an ſur notre lac; vous y feriez alimenté, déſaltéré, raſé, porté de Prangin aux Délices, des Délices à Genève, à Morges qui reſſemble à la ſituation de Conſtantinople, à Monrion, qui eſt ma maiſon près de Lauſane; vous y trouveriez par-tout bon vin et bon viſage d'hôte; et ſi je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de *Prangin* vous amenât avec madame de *Fontaine* à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangin dès que vous y ſeriez, et je me chargerais de votre perſonne pour tout le temps que vous voudriez philoſopher avec

nous. Ne repouſſez donc pas l'inſpiration qui vous eſt venue de revoir votre ancien ami. 1755.

On m'a envoyé quelques fragmens de la Pucelle qui courent Paris ; ils ſont auſſi défigurés que mon Hiſtoire générale.

On eſtropie tous mes enfans : cela fait ſaigner le cœur.

J'attends *le Kain* ces jours-ci ; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfans de *Calvin*. Leurs mœurs ſe ſont fort adoucies ; ils ne brûleraient pas aujourd'hui *Servet*, et ils n'exigent point de billets de confeſſion.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les ſottiſes de Paris, qui occupent ſi ſérieuſement la moitié du monde.

LETTRE C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

On me mande que mon héros a repris ſon viſage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, Monſeigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuſte que votre peau fût ſi maltraitée après avoir donné tant de plaiſirs à la peau d'autrui ; mais on eſt quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle auſſi d'avoir une dartre. On dit que

1755. j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que la vôtre; si j'ai avec cela un érésipèle au visage, me voilà votre petite copie en laid.

Un grand acteur est venu me trouver dans ma retraite, c'est *le Kain*, c'est votre protégé, c'est *Orosmane*, c'est d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Génevois. Je lui ai conseillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de *Gesvres*. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, si vous daignez le protéger dans son voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame *Denis* et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a besoin. Il vous est bien aisé de prendre sur vous cette bonne action. M. le duc de *Gesvres* se fera un plaisir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne sauriez croire à quel point nous vous serons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refusez pas, je vous en supplie. Laissez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive instance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un pardon de vous tant parler d'une chose si simple et si aisée; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous serez toujours mon héros, et avec quelle tendresse respectueuse je serai toujours à vos ordres.

LETTRE CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

Le Kain eſt parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots; il vous ſera aiſé de juger du premier par les quatre; je vous l'enverrai inceſſamment; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaiſon dans ce goût, ſi DIEU me permet de travailler de mon métier.

Le Kain a été, je crois, bien étonné; il a cru retrouver en moi le père d'*Orosmane* et de *Zamore*, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer preſque tout le conſeil de Genève. La plupart de ces meſſieurs étaient venus à mes Délices; nous nous mîmes à jouer Zaïre pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verſer plus de larmes; jamais les calviniſtes n'ont été ſi tendres. Nos Chinois ne ſont pas malheureuſement dans ce goût; on n'y pleurera guère, mais nous eſpérons que la pièce attachera beaucoup : nous l'avons jouée, *le Kain* et moi; elle nous feſait un grand effet. *Le Kain* réuſſira beaucoup, dans le rôle de *Gengis*, aux derniers actes; mais je doute que les premiers lui faſſent

1755. honneur. Ce qui n'eſt que noble et fier, ce qui ne demande qu'une voix ſonore et aſſurée périt abſolument dans ſa bouche. Ses organes ne ſe déploient que dans la paſſion ; il doit avoir joué fort mal *Catilina*. Quand il s'agira de *Gengis*, je me flatte que vous voudrez bien le faire ſouvenir que le premier mérite d'un acteur eſt de ſe faire entendre.

Vous voyez, mon cher et reſpectable ami, que, malgré l'abſence, vous me ſoutenez toujours dans mes goûts. Ma première paſſion ſera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main ; je ſuis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je ſuis à vous pour jamais : madame *Denis* vous en dit autant. Mes tendres reſpects à toute la famille des anges.

LETTRE CII.

A M. SENAC DE MEILHAN, *à Paris.*

Aux Délices, 5 d'avril.

JE n'ai guère reçu, Monſieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne ſuis point ſéduit par les louanges que vous me donnez ; je ne juge de vos vers que par eux-mêmes : ils ſont faciles, pleins d'images et d'harmonie ; et ce qu'il y a encore de bon, c'eſt que vous y joignez des plaiſanteries du meilleur ton. Je vous aſſure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si monſieur votre père eſt le favori d'*Eſculape*, vous l'êtes d'*Apollon*. C'eſt une famille pour qui je me ſuis 1755.
toujours ſenti un profond reſpect en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaiſe ſanté, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte auſſi la conſolation de vous répondre dans votre langue.

Permettez-moi de vous dire que vous faites ſi bien des vers que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il eſt ſéduiſant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choſes plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalouſie ce que je vous dis à préſent par l'intérêt que vous m'inſpirez pour vous.

Vous me parlez, Monſieur, de faire un petit voyage ſur les bords de mon lac; je vous en défie: et ſi jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaiſir de vous marquer tous les ſentimens que j'ai depuis long-temps pour monſieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour ſon fils. Comptez, Monſieur, que c'eſt avec un cœur pénétré de reconnaiſſance et d'eſtime que j'ai l'honneur d'être, &c.

1755.

LETTRE CIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de mai.

L'ETERNEL malade, le solitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monseigneur le Maréchal, à vous remercier de vos bontés pour *le Kain;* mais demandez à madame *Denis* si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la consolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie; c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois: ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'espérance de vivre encore jusque-là. Il faut avoir un but dans la vie; et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne santé, Monseigneur; et les affaires et les devoirs de cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit éréspèle, vous occupent à présent que vous avez la peau nette et fraîche.

Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie; c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je

me fusse retiré auprès du fameux médecin *Tronchin*, et à portée des eaux d'Aix. Ce *Tronchin*-là a tellement établi sa réputation, qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule ce mois-ci trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de *Fronsac*, aussi bien que s'il avait été inoculé. 1755.

Il me semble que ma lettre est bien médicale; mais pardonnez à un malade qui parle à un convalescent. Si je pouvais faire jamais une petite course dans votre royaume de Cathay, vous et le soleil de Languedoc, mes deux divinités bienfesantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de si sottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers savoyards et à des maçons suisses? Madame *Denis* est toujours comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi; elle a encore tout son esprit, les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conservez vos bontés, Monseigneur, à ces deux allobroges qui vivent à la source du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule sous votre commandement. Le Rhône n'est beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du respect, mais avec bien de la vivacité; et je serai à vos ordres si je vis.

1755.

LETTRE CIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de mai.

CHOEUR des anges, prenez patience : je suis entre les mains des médecins et des ouvriers ; et le peu de momens libres que mes maux et les arrangemens de ma cabane me laissent, sont nécessairement consacrés à cet Essai sur l'Histoire générale qui est devenu pour moi un devoir indispensable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une esquisse si informe d'un tableau qui sera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laissez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins et à mon histoire.

Dès que je me sentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni son imagination ni le public. Laissons attendre le démon de la poësie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chasser toute idée de tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un esprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger son ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me soumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'est pas assez de vouloir se corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et respectable ami, de vous demander si M. de *Ximenès* était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous sommes

bien

bien plus embarraſſés, madame *Denis* et moi, de ce que nous mande M. de *Ximenès*, que de *Gengis-kan* et d'*Idamé*. Si ce n'eſt pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'eſt donc *le Kain* qui la lui a confiée; mais comment *le Kain* aurait-il pu lui faire cette confidence puiſque la pièce était dans un paquet à votre adreſſe, très-bien cacheté? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de *Ximenès* avait eu, ſans votre aveu, communication de cet ouvrage, il ſerait évident qu'on lui aurait auſſi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras. 1755.

Je ne fais, mon cher ange, à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me ſemble, aucune perſonnalité, ſi ce n'eſt celle de l'âne. Je ſais que, malheureuſement, il ſe gliſſa dans les chants précédens quelques plaiſanteries qui offenſeraient les intéreſſés. Je les ai bien ſoigneuſement ſupprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne ſoient depuis long-temps entre les mains de mademoiſelle du *Till*? C'eſt-là le plus cruel de mes chagrins; c'eſt ce qui m'a déterminé à m'enſevelir dans la retraite où je ſuis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma ſolitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace, que de faire propoſer à mademoiſelle du *Till*, le ſacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle poſsède, et de lui en donner un plus correct et plus complet; mais comment et par qui lui faire cette propoſition? Peut-être M. de *la Motte*, qui a pris ma maiſon, et qui eſt le plus officieux des hommes,

1755. voudrait bien ſe charger de cette négociation; mais voilà de ces choſes qui exigent qu'on ſoit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reſte au bord de mon lac, et je ne me conſole que par les bontés de mes anges. Mon cœur en eſt pénétré.

LETTRE CV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 de mai.

JE maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puiſqu'ils vous empêchent de ſuivre ce beau projet ſi conſolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis ſans eſpérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je conſtruis à préſent un petit appartement pour madame de *Fontaine*, qui ne ſera prêt que l'année qui vient : c'eſt une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année ; mais vous, qui pouvez vous paſſer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, ſi le cœur vous en diſait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philoſophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne ſommes pas loin de Genève; vous verriez M. de *Montpéroux*, le réſident, que vous connaiſſez; vous auriez aſſez de livres pour vous amuſer, une très-belle campagne pour vous promener; nous irions enſemble à Monrion; nous

nous arrêterions en chemin à Prangin; vous verriez un très-beau et très-fingulier pays; et s'il venait faute de votre ancien ami, vous vous chargeriez de fon héritage littéraire, et vous lui compoferiez une honnête épitaphe; mais je ne compte point fur cette confolation. Paris a bien des charmes, le chemin eft bien long, et vous n'êtes pas probablement défœuvré. 1755.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très-informes et très-falfifiés : c'eft ma deftinée d'être défiguré en vers et en profe, et d'effuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infame falfification de cette Hiftoire prétendue univerfelle : c'était-là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je ferais bien fâché de mourir fans l'avoir achevé, mais encore plus fans vous avoir vu.

Madame la ducheffe d'*Aiguillon* m'a commandé quatre vers pour M. de *Montefquieu*, comme on commande des petits pâtés; mais mon four n'eft point chaud, et je fuis plutôt fujet d'épitaphes que fefeur d'épitaphes: d'ailleurs notre langue, avec fes maudits verbes auxiliaires, eft fort peu propre au ftyle lapidaire. Enfin, l'Efprit des lois en vaudra-t-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête ? Il faut que je fois bien baiffé, puifque l'envie de plaire à madame d'*Aiguillon* n'a pu encore m'infpirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comteffe de *Sandwich* daigne fe fouvenir de moi; *j pray you to prefent her with my moft humble refpect.* Vous voyez que je dicte jufqu'à de l'anglais; j'ai les doigts enflés, l'efprit aminci, et je ne peux plus écrire.

1755.

LETTRE CVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mai.

COMPTEZ, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit âne qui me désespère. Vous l'avez cet âne, et vous savez qu'il est bien plus poli et bien plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième. Il y a depuis long-temps :

En fait de guerre, on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse;
Ce que jadis le héros de la Gréce
Admira tant dans son Ephestion;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô Ciel ! ont de faiblesse !

Enfin, je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête; mais il arrivera sans doute que quelqu'une des déteſtables copies qui courent ſera imprimée. Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, eſt aujourd'hui un contraſte bien déſagréable avec mon état et mon âge; et tel qu'il court le monde, il eſt horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés ſont pleins de ſottiſes et d'impudences; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'eſt le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame *Denis* écrit à M. d'*Argenſon*, et le ſupplie de ſe ſervir de ſon autorité pour empêcher l'impreſſion de ce ſcandale. Elle écrit à M. de *Maleſherbes*; et nous vous conjurons tous deux, mon cher et reſpectable ami, de lui en parler fortement : c'eſt ma ſeule reſſource. M. de *Maleſherbes* eſt ſeul à portée d'y veiller. Enfin, ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à eſpérer et à faire. Veillez ſur notre retraite, mettez-moi l'eſprit en repos. Ne puis-je au moins ſavoir qui eſt ce poſſeſſeur du manuſcrit qui l'a lu à Vincennes tout entier ? ſi je le connaiſſais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me juſtifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage eſt falſifié, et pour détruire les ſoupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à la publication ? Enfin, il faut que je ſois tranquille pour penſer à la Chine; et je ne ſongerai à *Gengis-kan* que lorſque vous m'aurez éclairé, au moins ſur ce qui me trouble, et que je me ſerai réſigné. Adieu,

1755.

1755. mon cher ange. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard ; mais j'ai peur que nos Chinois ne ſoient un peu froids : ce ferait bien pis.

Parlez à M. de *Maleſherbes*, échauffez-moi et aimez-moi.

LETTRE CVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 de mai.

Est-il poſſible, Monſeigneur, que votre ſanté ſoit ſi long-temps à revenir ? Comment avez-vous pu ſoutenir tant de douleurs et tant de privations ? A quoi donc avez-vous paſſé le temps dans ce déſœuvrement ſi triſte et ſi étranger pour vous ? Une tragédie chinoiſe ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaiſſez à merveille à ces deux curioſités-là, et vous avez dû bien ſentir que la tragédie n'était point encore digne de paraître ſous vos auſpices. Ces cinq magots de la Chine ne ſont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre conſulat pour les préſenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je ſuis actuellement très-incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre eſpèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falſifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapſodies courent ; on veut les imprimer ſous mon nom. L'avidité et la malignité ſe

joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces misères ; ils sont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuscrit ; il vous amusera : il n'en vaut que mieux pour être plus décent ; un peu de gaze sied bien, même à un âne. 1755.

Un nommé *Corbi* est fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque chose d'aussi détestable et de si dangereux, dans l'espérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame *Denis* et moi, nous nous mettons entre vos mains, et nous espérons tout de vos bontés.

LETTRE CVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 28 de mai.

Vous me disiez, dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devais bien vous envoyer quelques chants de la Pucelle. Je vous assure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation ; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis et contre des

1755. perſonnes très-reſpectables. C'eſt un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. *La Beaumelle* eſt le premier, je crois, qui ait oſé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de ſon vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux *Eroſtrate* du ſiècle de *Louis XIV* a trouvé le ſecret de changer, pour quinze ducats, en un libelle abominable, un livre entrepris pour la gloire de la nation.

On en a fait à peu-près autant des matériaux de l'Hiſtoire générale, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuſe abominable de cette pucelle qui n'avait qu'une gaieté innocente. *Corbi* prétend qu'un nommé *Graſſet* a acheté mille écus un de ces déteſtables exemplaires.

Je ſais quel eſt ce *Graſſet*, il n'eſt point du tout en état de donner mille écus. *Corbi* ferait à la fois une très-mauvaiſe action et un très-mauvais marché d'imprimer cette déteſtable rapſodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés ſont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez *Corbi*, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falſifie mes ouvrages, c'eſt votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

LETTRE CIX.

1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attriſtées, 4 de juin.

MON divin ange, nos cinq actes, notre *Idamé*, notre *Gengis*, iront bien mal tant que je ſerai dans les angoiſſes de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton ſi défiguré, ſi imparfait, ſi tronqué, ſi déſeſpérant. Je voudrais du moins que vous en euſſiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puiſqu'il fut autrefois ſi gai), bien honnête, ou moins mal-honnête. Je voudrais que M. de *Thibouville* l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, ſoit par M. de *Chauvelin*, ſoit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait : il me ſemble que la ſeule reſſource eſt de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire; et le plus grand des maux eſt la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'eſt de voir mes amis offenſés par des rapſodies qui courent ſous mon nom. Votre dernière lettre à madame *Denis*, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je ſuis réduit à ſouhaiter que cette plaiſanterie de trente années ſoit connue, tout oppoſée qu'elle eſt aujourd'hui à mon âge et à ma ſituation. Elle n'eſt guère que plaiſanterie; et quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange; je ſuis entre l'enclume et le marteau, entre la Chine et *Griſbourdon ;* et je me mets en tremblant ſous les ailes de mes anges.

1755.

LETTRE CX.

AU MEME.

Aux Délices, par Genève, 13 de juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en profe, ni en français, ni en chinois, mon cher et refpectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le St *Denis* qui vient au fecours de *Jeanne*. J'ai reçu votre lettre par M. *Malet*, mais les chofes font pires que vous ne les croyez. M. le duc de *la Vallière* me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de *Darget* en a donné une ou deux copies. Je ne fais pas ce que ce *Darget* a fait; mais je fais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette déteftable et fcandaleufe copie. Il faut de toute néceffité que je faffe tranfcrire la véritable. Je fuivrai votre confeil, je l'enverrai à M. de *la Vallière*, et à la perfonne dont vous me parlez. Vous l'aurez fans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, et pendant ce temps-là l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute fon abomination. Au refte, vous avez trop de goût pour ne pas penfer que les groffièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très-peu dans l'*Arioſte*. *Deux ou trois coups*, dit-elle, *eſt fort plat*, *et rien du tout*, dit-elle, *eſt plaifant*. Tous les gros mots font horribles dans un poëme, de quelque nature

qu'il foit. Il faut encore de l'art et de la conduite jufque dans l'ivreffe de la plaifanterie, et la folie même doit être conduite par la fageffe. Le réfident de France et un magiftrat font venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéreffés en pouffant de rire; ils ont dit qu'il faudrait être un fot pour être fcandalifé. Voilà où j'en fuis, c'eft-à-dire, au défefpoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je fuis plus grave qu'eux. Une vieille plaifanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma fituation. Dieu veuille me rendre ma raifon tragique, et m'envoyer à Pékin. 1755.

On dit qu'il eft venu à Paris un nouvel acteur, égal à *le Kain :* ce ferait bien là notre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. DIEU a donc béni Mahomet ! Eft-il poffible que Rome fauvée ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puiffe pas reprendre fa revanche ? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne font point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres refpects à tous les anges. Madame *Denis* vous dit toutes les mêmes chofes que moi.

1755.

LETTRE CXI.

AU MEME.

15 de juin.

MON cher ange, je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de *Thibouville*, afin qu'il voye que les sottises qu'on y a inférées ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violens chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles? La personne, qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains, l'a pourtant confiée à *Darget*, dans le temps que j'étais en France, croyant que *Darget* ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile: voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. *Darget* m'a avoué lui-même dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire; d'autant plus que, si cet ouvrage est jamais imprimé, on serait en droit de s'en prendre à lui. M. l'abbé de *Chauvelin* voit quelquefois *Darget*; je ne

doute pas qu'il ne l'affermiſſe dans le deſſein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous 1755. ſupplie d'engager M. l'abbé de *Chauvelin* à faire cette bonne œuvre, il eſt ſi accoutumé à en faire ! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne ſoit priſe dans d'autres attaques ? Les copies ſe multiplient ; les lettres de M. de *Maleſherbes* et du préſident *Hénault* me font trembler ; tous les libraires de l'Europe ſont aux aguets. Je vous jure que, ſi j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage ; j'en ferais quelque choſe dans le goût de l'*Arioſte*, quelque choſe d'amuſant, de gai et d'aſſez innocent. J'empêcherais du moins par-là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire ; j'anéantirais les déteſtables copies qui courent, et un poëme agréable réſulterait de tout ce fracas. Mais je ſens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je ſois aſſez recueilli, aſſez tranquille pour vous bien obéir. Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarraſſée, et ſi je pourrai conduire à la fois mes ouvriers, la Pucelle, l'Hiſtoire générale et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma ſenſibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur eſt la ſeule choſe que je faſſe bien. Adieu, mon cher et reſpectable ami.

1755.

LETTRE CXII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

18 de juin.

VRAIMENT, ma chère nièce, vos ouvrages me confoleront bien des miens : nous les attendons avec impatience par M. *Tronchin.* Plût à Dieu que vous euffiez pu les apporter vous-même! Vous ornez notre folitude en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni DIEU, et fait notre compliment au digne bénéficier. L'Eglife eft fa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine ; mais je ne ferai point content qu'il ne foit évêque.

Pour moi je vois bien que je ne ferai que damné. Cela eft injufte, car je le fuis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a paffé dans la tête de notre ami ! Je fuis bien loin du deffein qu'il m'attribue; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie (*). Il eft vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits, mais auffi ce ne font pas les figures de l'*Aretin*. *Darget* ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en eft poffeffeur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de *la Vallière*, et c'eft M. le duc de *la Vallière* lui-même qui me l'a mandé. Tout cela eft fort trifte ; mais ce qui

(*) De la Pucelle.

l'eſt bien davantage, c'eſt ce que vous me dites de votre ſanté. Il eſt bien rare que le lait convienne à des tempéramens un peu deſſéchés comme les nôtres. Il arrive que nos eſtomacs font de mauvais fromages qui reſtent dans notre pauvre corps, et qui y font un poids inſupportable. Cela porte à la tête; les maudites fonctions animales vont mal, et on eſt dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je ſens tous les vôtres. DIEU vous préſerve de joindre les tourmens de l'eſprit à ceux du corps. Si vous voyez notre ami, je vous ſupplie de le bien relancer ſur la belle idée qu'il a eue : c'eſt préciſément le contraire qui m'occupe. Je cherche à déſarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. *Darget* m'écrit, à la vérité, que ſon exemplaire ne paraîtra pas; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne ſe multiplient? Adieu; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occaſion qui s'en préſente. Je vous embraſſe, vous et votre fils, de tout mon cœur.

1755.

1755.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de juin.

MON très-cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots, et vous les aurez inceſſamment. Soyez bien sûr que cette porcelaine-là eſt bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choſes manquaient aux trois autres. Il eſt bon d'avoir abandonné entièrement ſon ouvrage pendant quelques mois, c'eſt la ſeule manière de diſſiper cette malheureuſe féduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfans qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir ſubſtitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire, et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez ſi mes maçons d'un côté, et de sèches hiſtoires de l'autre, m'ont encore laiſſé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de Mahomet m'engage à vous parler d'Oreſte. Croiriez-vous que c'eſt la pièce dont les gens de lettres ſont le plus contens dans les pays étrangers. Reliſez-la, je vous en prie, et voyez ſi on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre juſque-là ? Je ſais que les comédiens ſont gens un peu difficiles; mais enfin,

s'ils

s'ils veulent que je fasse quelque chose pour eux, ne feront-ils rien pour moi? J'ai chez moi actuellement le fils de *Fierville*. Il y a de quoi faire un excellent comédien; et s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très-bien. Il a de la figure, de l'intelligence, du sentiment, surtout de la voix et un amour prodigieux pour ce malheureux métier si méprisé et si difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. *Tronchin*, banquier a Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que je songe à ce que vous savez; on n'y songe que trop pour moi. Ce *Grasset* a apporté un exemplaire de Paris. Un magistrat de Lausane l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne est pleine de copies. Vous savez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de *la Vallière* en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de *Grasset* fait-il mettre sous presse la copie infame et détestable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ses sermens. J'ai sujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre Orphelin dans des circonstances aussi cruelles; mais vous m'animez; vous me consolez; il n'y a rien que vous ne fassiez de moi. Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac (*). Adieu, mon cher ange; mes respects à toute la société angélique. 1755.

(*) Epître LXXVI. vol. d'*Epîtres*.

1755.

LETTRE CXIV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 2 de juillet.

Je vous écris, ma très-chère nièce, en fesant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me font bien chers, vous, le petit d'*Ornoi*, et fon paftel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant, ni un plus joli portrait. Le vôtre eft parfaitement reffemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me confolez bien du portrait déteftable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis ? Dieu merci, les vaches vous font plus favorables que les âneffes. Pour moi, j'ai un âne qui me fait bien de la peine; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous favez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai auffi notre Orphelin de la Chine. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne fais pas trop comment je peux fuffire à toutes les fottifes que j'ai entreprifes. Il s'en faut bien que j'aye la fanté que M. *Tronchin* me donne fi libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui

parler, doit se bien porter : il est comme les magiciens qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raison, car personne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'esprit; mais je ne m'en porte pas mieux. 1755.

A propos, *Thiriot* a douze chants de ce que vous savez : demandez-les-lui sur le champ. Faites-les copier ; cela vous amusera, vous et votre frère, quand il sera las de réciter son bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se transportent guère, à moins que ce ne soit aux eaux de Plombières, lorsque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents parisiens, et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris à M. d'*Argenson* et à madame de *Pompadour*, touchant le nommé *Prieur* qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des mémoires informes. Ce libraire est un sot, et le vendeur est un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré ; cela est toujours fort désagréable.

Adieu, ma chère nièce; votre sœur vous embrasse, j'en fais autant; nous vous aimons à la folie.

1755.

LETTRE CXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Delices, 6 de juillet.

MON cher ange, gardez-vous de penfer que le quatrième et le cinquième magot foient fupportables; ils ne font ni bien cuits ni bien peints. L'orphelin était trop oublié. *Zamti*, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraiffait plus qu'à la fin de la pièce; on ne s'intéreffait plus à lui, et alors la propofition que fa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en fefait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni affez pleins, ni affez forts, ni affez bien écrits. Madame *Denis* et moi nous n'étions point du tout contens. Nous efpérons enfin que vous le ferez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne fera peut-être pas trop bien tranfcrite, mais elle fera lifible. Le roi de Pruffe m'a repris un de mes petits clercs pour en faire fon copifte; c'était un jeune homme de Potfdam. J'ai rendu à *Céfar* ce qui appartient à *Céfar*, et il ne me refte plus qu'un fcribe qui a bien de la befogne en vers et en profe. Ce n'eft pas une petite entreprife pour un malade de corriger tous fes ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi, je vous avoue que mon idée eft de laiffer paffer

tous ceux qui ſe préſentent, et ſurtout de ne rien diſputer à M. de *Chateaubrun*. Il ne faut pas que deux vieillards ſe battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux ſe faire déſirer que de ſe jeter à la tête. J'imagine qu'il ſaudrait laiſſer l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il ſaudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à préſent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à préſent. Ce ſerait d'en faire la galanterie à madame de *Pompadour*, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'Orphelin ait beaucoup de repréſentations. J'en laiſſe tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réſerve que l'eſpérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même ſuccès qu'Alzire, à qui madame *Denis* la compare, elle ſervirait de contre-poiſon à cette héroïne d'*Orléans* qui peut paraître au premier jour ; elle diſpoſerait les eſprits en ma faveur. Voilà ſurtout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau eſt celui qu'il faut prendre ; mais je ſoumets toutes mes idées aux vôtres. 1755.

J'envoie l'ouvrage ſous l'enveloppe de monſieur de *Chauvelin*. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de *Richelieu*. Qu'il le faſſe tranſcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de *Pompadour*, ſi cela peut les amuſer.

J'ai cru devoir envoyer à *Thiriot*, en qualité de trompette, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze, que dans une vilaine nudité et tout eſtropié. On le trouve ici très-joli, très-gai,

— et point fcandaleux. On dit que les Contes de
1755. *la Fontaine* font cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poëfie, bien de la plaifanterie, et quand on rit, on ne fe fâche point; furtout nulle perfonnalité. Enfin, on fait qu'il y a trente ans que cette plaifanterie court le monde. La feule chofe défagréable qu'il y aurait à craindre, ce ferait la liberté que bien des gens fe font donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de fottifes qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je fuis bien bon de fonger à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant hermitage; il eft bien nommé les Délices, mais il n'y a point de délices fi loin de vous. Mille tendres refpects à tous les anges.

LETTRE CXVI.

AU MEME.

Aux Délices, 18 de juillet.

VOUS devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre Orphelin. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le fuis guère de la feconde : je penfe que le petit morceau ci-joint eft moins mauvais que celui auquel je le fubftitue, et voici mes raifons. Le fujet de la pièce eft l'Orphelin: plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La fcène me parait mieux filée, et les fentimens plus forts. Il me femble que c'était un très-grand défaut

que *Zamti* et *Idamé* euſſent des choſes ſi embarraſſantes à ſe dire, et ne ſe parlaſſent point. 1755.

Plus la propoſition du divorce eſt délicate, plus le ſpectateur déſire un éclairciſſement entre la femme et le mari. Cet éclairciſſement produit une action et un nœud; cette ſcène prépare celle du poignard au cinquième acte. Si *Zamti* et *Idamé* ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième, on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'eſt pas comme vous, mon cher ange; il ne fait nul cas des abſens. *Zamti*, ne reparaiſſant qu'à la fin ſeulement, pour donner à *Gengis* occaſion de faire une belle action, ſerait très-inſipide; il en réſulterait du froid ſur la ſcène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raiſons me font croire que la fin du quatrième acte eſt incomparablement moins mauvaiſe qu'elle n'était, et je crois la troiſième façon préférable à la ſeconde, parce que cette troiſième eſt plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me ſoumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps et de la façon dont on le donnera. C'eſt vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami *le Kain* doit avoir un habit. Il faudra auſſi que *Lambert* ait le privilége, pour les injures que nous lui avons dites, madame *Denis* et moi, et pour l'avoir appelé ſi ſouvent pareſſeux.

THIRIOT-TROMPETTE me mande que M. *Bouret* ne lui a point encore fait remettre ſon paquet. Il ſoupçonne que les commis en prennent préalablement copie.

1755. J'en bénis DIEU, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins mal-honnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les *Buffon*, *Pope*, *Diderot*, moi indigne, *et ejusdem farinæ homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de *Paulmi* et M. de *la Valette*, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de *Paulmi* n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie malgré *Calvin*. J'ai envoyé à M. le maréchal de *Richelieu*, par M. de *Paulmi*, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'Orphelin. Voilà un compte très-exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de *Richelieu* nous apprend le bruit cruel qui court, que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeste pour moi qu'un pareil bruit.

LETTRE CXVII.

1755.

AU MEME.

Aux Délices, 21 de juillet.

Mon cher ange, vous avez dû recevoir les cinq chinois par M. de *Chauvelin*, et une petite correction au quatrième acte, par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que *Darget* et tant d'autres personnes ont entre les mains sont bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce *Grasset*, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est le bruit qui court, et dont M. le maréchal de *Richelieu* m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'asile que j'ai choisi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de *Pompadour*, et perdre ainsi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance? J'ai embelli assurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'*Arioste*; j'ai songé à la postérité; et je fais l'impossible pour écarter les dangers du temps présent. Je vous conjure, mon cher et respectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'est point du tout fondé et qui m'achèverait. Vous avez confié

1755. vos craintes à M. de *Richelieu* et à madame de *Fontaine*. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit, la chofe eft devenue publique; mais c'eft le contraire qui doit être public. Ma confolation fera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puiffe me rendre un peu de juftice. Adieu, mon cher ange.

LETTRE CXVIII.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 de juillet.

VOTRE Traité d'optique, Monfieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changemens.

Je vous renouvelle mes remercîmens pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéreffer aux vérités hiftoriques qui peuvent fe trouver dans le Siècle de *Louis XIV*. Ces vérités ne font pas du genre des démonftrations. Tout ce que je peux faire, c'eft de croire ce que m'a affuré M. de *Fénélon*, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame *Guyon* étaient de l'auteur du Télémaque, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette queftion eft du reffort de la phyfique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du fable, il redevient fable fin quand

il eſt réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'eſt pas plus nuiſible que de la poudre de corail. 1755.
De là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de ſouper quelquefois, dans ma jeuneſſe, avec ces meſſieurs; ils briſaient leurs verres ſous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur feſaient mal. Si les fragmens de verre ou de diamant n'étaient pas aſſez broyés, aſſez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on ſentirait au paſſage un petit déchirement, une douleur qui avertirait. Je n'ai point ſous les yeux l'article où *Boërhaave* parle des poiſons; j'ai celui d'*Allen* qui dit en effet que la poudre de diamant eſt un poiſon. Mais le docteur *Mead* diſait: *Qu'on me donne deux gros diamans à condition que j'en avalerai un en poudre, et je ferai le marché.* En un mot, il eſt très-certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que groſſière on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des ſouris, et ſouvent les manque, mais une princeſſe, dont le palais eſt délicat, n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. *Tronchin* qui eſt entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, Monſieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La prédiction des tremblemens de terre ſera un peu plus difficile à conſtater. Je me ſuis un peu mêlé du paſſé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance ſur l'avenir.

Tout ce dont je ſuis bien ſûr pour le préſent,

1755. c'eſt de la ſenſibilité que vos attentions obligeantes m'inſpirent, et de l'eſtime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXIX.

A M. THIRIOT.

A Genève, le 22 de juillet.

Les curieux, mon ancien ami, ſe ſont ſaiſis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée eſt perdue. J'apprends que l'ancien manuſcrit (*) tronqué et défiguré court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame *du Châtelet* me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'eſt bien aſſurément tout le contraire. Je ne ſais plus comment m'y prendre. Ce n'eſt pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes ſcribes ſont occupés à l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à ſa Majeſté tartaro-chinoiſe; on dit que c'eſt un très-bon prince, et dont je ſerai fort content.

Je voudrais vous écrire de longues lettres; mais un pauvre malade avec une Hiſtoire générale ſur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'eſt guère en état de parler long-temps à ſes amis. C'eſt aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loiſir, à aſſiſter ceux qui n'en ont pas.

Ecrivez-moi, et aimez-moi; je vous embraſſe.

(*) De la Pucelle.

LETTRE CXX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de juillet.

Je reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or, voyez, mon héros, comme vous avez raifon fur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs eft l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve:

Et qu'à la ville, et furtout en province,
Les Richelieux ont nommé maquereau.
. . . .
Dort en Bourbon la graffe matinée;
Et que Louis, ce faint et bon apôtre,
A fes Bourbons en pardonne bien d'autre.

Ce n'eft pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les *la Beaumelle*, les *Fréron*, et les autres efpèces qui vendent fous le manteau cette abominable rapfodie, font prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé *Graffet*, qui en avait un exemplaire, eft venu me propofer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de fa main; je les ai portés fur le champ au réfident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prifon, et enfin on n'a point trouvé fon manufcrit.

1755. J'ai cru, dans ces circonftances, devoir vous envoyer, auffi-bien qu'à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *la Vallière*, mon véritable ouvrage qui eft à la vérité très-libre, mais qui n'eft ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de *Paulmi* a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. *Dumenil*, en préfence de qui je donnai le paquet cacheté fans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de *Paulmi*, contrefigné par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous fentez, Monfeigneur, le défefpoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait fortir de France, et me pourfuit jufque dans mon afile.

Le fecond point eft le rôle de *Gengis* donné à *le Kain*. Je ne me fuis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine, et de le mettre fous votre protection. *Zamti* le chinois et *Gengis* le tartare font deux beaux rôles. Que *Grandval* et *le Kain* prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'*Argental* vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres : voilà toute ma requête. Je me borne à vous amufer; et, fi par hafard l'ouvrage réuffiffait, fi on le trouvait digne de paraître fous vos aufpices, je vous demanderais la permiffion de vous le dédier à ma façon, c'eft-à-dire, avec un ennuyeux difcours fur la littérature chinoife et fur la nôtre. Vous favez que je fuis un bavard, et vous me pafferiez mon rabâchage fur votre perfonne et

fur les Chinois. Je vous fupplierais en ce cas d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monfieur le fouffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui eft arrivé fouvent. Tout le monde me pille comme il peut. 1755.

Adieu, Monfeigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières. Recevez mon tendre refpect.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de juillet.

MON cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos défirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu auffi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me caufe cet abominable ouvrage qu'on fait courir fous mon nom, me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de *Richelieu* imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetaffé ?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chofe de bien meilleur que la rapfodie qui court. Il n'a point reçu fon paquet. Apparemment que M. de *Paulmi* a voulu en prendre copie pour fon droit de tranfit; à la bonne heure. M. de *Richelieu* me gronde

1755. fur la diftribution des rôles ; je ne m'en mêle point ; c'eft à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. *Gengis* et *Zamti* font deux rôles que *Grandval* et *le Kain* peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira, mon unique occupation eft de tâcher de vous plaire ; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embraffe mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'inftant qu'on a encore volé le manufcrit de la Guerre de 1741, qui était dans les mains de M. d'*Argenfon*, de M. de *Richelieu* et de madame de *Pompadour*. On a porté tout fimplement le manufcrit à M. de *Malesherbes*, qui donne auffi tout fimplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler et de l'engager à ne pas favorifer ce nouveau larcin. On dit que cela preffe. Je n'ai d'efpérance qu'en vous.

Revenons aux Chinois. *Grandval*, à qui j'ai donné cinquante louis pour le duc de *Foix*, refuferait-il de jouer dans l'Orphelin ? Au nom du *Tien*, arrangez cela avec monfieur le maréchal.

LETTRE

LETTRE CXXII.

A MONSIEUR

LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL DE GENEVE.

Le 2 d'augufte.

MONSIEUR,

Vos bontés et celles du magnifique confeil m'ayant déterminé à m'établir ici fous fa protection, il ne me refte, en vous renouvelant mes remercîmens, que d'affurer mon repos en ayant recours à la juftice et à la prudence du confeil.

Je fuis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un confeiller d'Etat de France m'écrivit qu'un nommé *Graffet* était parti de Paris, chargé d'un manufcrit abominable qu'il voulait imprimer fous mon nom, croyant mal à propos que mon nom fervirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Laufane, par ce *Graffet*, à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magiftrats de Laufane, et je les fuppliai d'éclaircir ce fait. On intimida *Graffet* à Laufane.

Le 22 juillet, une femme nommée *Dubret*, qui demeure à Genève dans la même maifon que le fieur *Graffet*, vint me propofer de me vendre cet ouvrage manufcrit, quarante louis.

Le 26 juillet, *Graffet* arrivé de Laufane vint lui-même me propofer ce manufcrit pour cinquante louis, en préfence de madame *Denis* et de M. *Catala*;

1755. et me dit que ſi je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de ſa main; il me pria de la faire tranſcrire, et de lui rendre ſon original.

Je fus ſaiſi d'horreur à la vue de cette feuille qui inſulte, avec autant d'inſolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus ſacré. Je lui dis, en préſence de M. *Catala*, que ni moi ni perſonne de ma maiſon ne tranſcririons jamais des choſes ſi infames, et que ſi un de mes laquais en copiait une ligne, je le chaſſerais ſur le champ.

Ma juſte indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magiſtrat cette feuille puniſſable, qui ne peut avoir été compoſée que par un ſcélérat inſenſé et imbécille.

J'ignore ce qui s'eſt paſſé depuis, j'ignore de qui *Graſſet* tient ce manuſcrit odieux; mais ce que je ſais certainement, c'eſt que ni vous, Monſieur, ni le magnifique conſeil, ni aucun membre de cette république ne permettra point des ouvrages et des calomnies ſi horribles, et qu'en quelque lieu que ſoit *Graſſet*, j'informerai les magiſtrats de ſon entrepriſe qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu ſur la terre où j'attende une juſtice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous ſupplie, Monſieur, de communiquer ma lettre au magnifique conſeil, et de me croire avec un profond reſpect, &c.

LETTRE CXXIII.

1755.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 4 d'augufte.

Ce que vous avez eft prefque auffi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela eft fait, et vous voyez combien cela eft différent des plates groffièretés et des fcandales odieux qui courent. Vous aurez le refte ; vous verrez que le bâtard de l'*Ariofte* n'eft pas le bâtard de l'*Aretin*. Un fcélérat, nommé *Grasset*, eft venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer fous mon nom, à Laufane, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Laufane ; il eft venu à Genève, je l'ai fait mettre en prifon. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami ; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de fon feu. Tous les lieux font égaux quand il gêle ; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma fituation. Je ne connaiffais ni ce nouveau plaifir, ni celui de femer, de planter et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y fuis très-heureux, et fi les calomnies de Paris venaient m'y pourfuivre, je ferais heureux ailleurs.

Je vous embraffe. *Quid novi?*

1755.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'auguste.

MON cher ange, je voudrais encore vernir mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'eſt ma deſtinée que la calomnie me pourſuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de *Graſſet* était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage avec des vers contre la France, contre la maiſon régnante, contre M. de *Richelieu*? Ceux qui l'ont envoyé, ſachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître *Calvin* dans cette rapſodie; cela fait un bel effet du temps de *Charles VII*. Il eſt très-certain que ce *Chevrier*, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de *Fréron*, y a travaillé; et il eſt très-probable que *Graſſet* s'entend toujours avec *Corbi*.

Vous voyez combien il eſt néceſſaire que les cinq magots ſoient joués vîte et bien; mais comment *Sarrazin* peut-il ſe charger de *Zamti*? eſt-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas *le Kain*. *Sarrazin* joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de *Grandval* qui ne veut pas s'abaiſſer à jouer *Zamti*? Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais ſi mes magots tombent, je ſuis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux ſoupçons que vous aviez de moi ſur un pucelage;

Dieu soit béni. *Thiriot-trompette* me mande qu'il y avait, dans le seul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sottes horreurs ne paraissent sous mon nom; ce maraud de *Fréron* en fera un bel extrait. 1755.

Je vous demande en grâce au moins qu'on ne falsifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un *Tronchin*, conseiller d'Etat de Genève, auteur d'une certaine Marie Stuart, a joué, ou plutôt lu sur notre petit théâtre, le rôle de *Gengis* passablement; il a fort bien dit *vos vertus*, et tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose après ce mot. Ce serait tout gâter; la seule idée m'en fait frémir.

La scène du poignard a bien réussi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embrasse; je me recommande à vos bontés.

1755.

LETTRE CXXV.

AU MEME.

13 d'auguste.

MON cher ange, je ne fuis pas en état de fonger à une tragédie; je fuis dans les horreurs de la perfécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez affurément donné un très-bon avis. Ce *Graffet* était venu de Paris tout exprès pour confommer fon iniquité. Il n'eft que trop vrai que *Chevrier* était très-inftruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. *Fréron* n'en avait parlé dans fa feuille que pour préparer cette belle entreprife. Vous favez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre et gagner de l'argent. Je n'y fais autre chofe que de déférer moi-même tout fcandale qu'on voudra mettre fous mon nom, en quelque lieu que je fois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon eft infecté d'un premier chant auffi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monfieur votre oncle, que je n'ai jamais offenfé, ait depuis un an écrit au roi plufieurs fois contre moi, et ait même montré les réponfes. Il a trop d'efprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent; mais il peut, fans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé *Pernetti* m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon afile, qui m'a déjà coûté

plus de quarante mille écus. Madame *Denis* se meurt de douleur, et moi de la colique. 1755.

J'écris un mot à madame de *Pompadour* au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaise à *Crébillon*. Je me flatte que, si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur *Licofron*. Adieu, mon très-cher ange qui me consolez.

LETTRE CXXVI.

AU MEME.

13 d'auguste.

VRAIMENT, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarrasse guère de vos gronderies, mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de *Richelieu* me mande qu'il faut que *Grandval* joue dans la pièce; *très-volontiers*, lui dis-je, *je ne me mêle de rien; que le Kain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur devoir*.

La comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est en tout sens celui de la décadence; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai désiré, mon

1755. cher et respectable ami, qu'on donnât mes magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire, dans une préface, les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de *Grasset* est le résultat d'un complot formé de me perdre par-tout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le Dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille; mais je le dirai honnêtement. Toute grossièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui est entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre cette copie le plus que vous pourrez, et surtout de la faire lire à M. de *Thibouville;* je vous en conjure. Ah! mon cher et respectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embrasse tendrement. Les hommes sont bien méchans; mais vous me raccommodez avec l'espèce humaine.

LETTRE CXXVII. 1755.

A MADAME DE FONTAINE.

13 d'auguste.

MA chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaiſe ſanté, aux invalides pour des chinois. Tout Pékin eſt à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la ſavoir ſupprimée qu'altérée.

Les ſcélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon, nommé *Graſſet*, que M. d'*Argental* m'avait heureuſement indiqué, eſt venu ici pour imprimer un déteſtable ouvrage ſous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous ſavez que cet ouvrage de jeuneſſe n'eſt qu'une gaieté très-innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragmens, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus reſpectable et de plus ſacré. *Graſſet*, leur émiſſaire, eſt venu m'offrir le manuſcrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon auſſi abſurde que ſcandaleux. Ce ſont des ſottiſes des halles, mais qui font dreſſer les cheveux à la tête. Je courus ſur le champ de ma campagne à la ville; et, aidé du réſident de France, je déférai le coquin; il fut mis en priſon et banni, ſon bel échantillon lacéré et brûlé, et le conſeil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà

1755. comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici ; je ne les crains qu'en France.

Ayez foin de votre fanté, et aimez deux folitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embraffe, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

LETTRE CXXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 23 d'augufte.

MON ancien ami, amufez-vous tant que vous pourrez avec une Pucelle; cela eft beau à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis fonger à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui font affez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer férieufement frère *Jean des Entomures* et *Gargantua.*

Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très-mal placés fur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de fuccès que je n'attends de reconnaiffance des comédiens à qui j'ai fait préfent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir *Pafcal* et *Rabelais*, et *tutti quanti* dans l'autre monde.

Puifque vous voyez M. d'*Argenfon* le philofophe, préfentez-lui, je vous prie, mes refpects.

LETTRE CXXIX.

1755.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'augufte.

On vous lit des chofes bien édifiantes, Madame, dans le couvent des carmélites (*). Je ne doute pas qu'elles ne fervent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la deftinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre, lorfque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir madame *du Châtelet* en Lorraine; elle m'a conduit fur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux carmélites : c'eft ainfi qu'elle fe joue des hommes qui ne font que des atomes en mouvement, foumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événemens du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette deftinée de ce que meffieurs vos enfans font placés.

Je vous fouhaite, Madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité, au moins, tout infipide qu'elle eft; de la fanté qui eft le vrai bien, et qui cependant eft un bien trop peu fenti. Confervez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde font engrenées

(*) La Pucelle.

1755. de façon à ne pas me laiffer l'efpérance de vous revoir; mais mon tendre refpect pour vous fera toujours dans mon cœur.

LETTRE CXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux triftes Délices, 29 d'augufte.

MON divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'*Argental*, et je les baife, avec votre permiffion, enflés ou non. J'efpère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra *le Kain;* ce qui eft, dit-on, très-difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et refpectable ami, je ne fuis touché que de vos bontés; je les fens mille fois plus vivement que je ne fentirais le fuccès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront; on les brifera, on les caffera, on les mettra fur fa cheminée ou dans fa garde-robe, en on fera ce qu'on voudra; mon cœur eft flétri, mon efprit laffé, ma tête épuifée. Je ne puis, dans mes violens chagrins, que vous faire les plus tendres remercîmens. C'eft vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues, mon véritable ange gardien. Ce *Graffet*, ce maudit *Graffet*, eft un des plus infignes fripons qui infectent la littérature. J'ai effuyé un tiffu d'horreurs. Enfin, ce miférable, chaffé d'ici, s'en eft allé avec fon manufcrit infame, et on ne fait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de *Prieur*, qui dispose insolemment de mon bien sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de savoir par qui; d'ailleurs, il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne feront indifférens. Enfin, mon cher ange, je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir aux pieds des Alpes, dans ma solitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu; pardonnez moi, je ne sais plus où j'en suis. Adieu, votre amitié sera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très-douloureusement les ailes de tous les anges. 1755.

1755.

LETTRE CXXXI.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

30 d'auguſte.

J'AI reçu, Monſieur, votre nouveau livre (*) contre le genre-humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance et notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, et je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les ſauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris; ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les ſauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible dans la ſolitude

(*) Le Diſcours ſur l'inégalité des conditions.

que j'ai choifie, auprès de votre patrie où vous devriez être. 1755.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les fciences ont caufé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Taffe* firent de fa vie un tiffu de malheurs; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prifons, à foixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'eft qu'ils l'obligèrent à fe rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déiftes, d'athées, et même de janféniftes.

Si j'ofais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perfécution pour récompenfe, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Oedipe; une bibliothéque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jéfuite, que j'avais fauvé du dernier fupplice, me payant, par des libelles diffamatoires, du fervice que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, fefant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de *Louis XIV*, avec des notes dans lefquelles la plus craffe ignorance vomit les plus infames impoftures; un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Hiftoire univerfelle fous mon nom; le libraire affez avide pour imprimer ce tiffu informe de bévues, de fauffes dates, de faits et de noms eftropiés; et enfin, des hommes affez lâches et affez méchans pour m'imputer la publication de cette rapfodie. Je vous ferais voir la fociété infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embraffer une profeffion honnête, foit

1755. de manœuvre, ſoit de laquais, et ſachant malheureuſement lire et écrire, ſe font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuſcrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaiſanterie faite, il y a près de trente ans ſur le même ſujet que *Chapelain* eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de ſottiſe que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuſcrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'eſt digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais raſſemblés dans les archives publiques pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de 1741, lorſque j'étais hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien, comme ſi j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'impoſture et la rapine me pourſuivant depuis quarante ans juſqu'au pied des Alpes, et juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Deſcartes*, *Bayle*, le *Camouens*, et cent autres, ont eſſuyé les mêmes injuſtices et de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle de preſque tous ceux que l'amour des lettres a trop ſéduits.

Avouez, en effet, Monſieur, que ce ſont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la ſociété s'aperçoit. Qu'importe au genre-humain que quelques

frelons

frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit. 1755.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* et *Sophocle;* et pour ce tyran sans courage, *Octave-Cepias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la Saint-Barthelemi, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis *Thamas Kouli-kan* qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme *Achille*, qui s'emporte contre la gloire, et comme le père *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

1755. Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'eſt moi; puiſque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont ſervi à me perſécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la ſociété, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer ſa patrie, quelques injuſtices qu'on y eſſuye; comme il faut aimer et ſervir l'Etre ſuprême, malgré les ſuperſtitions et le fanatiſme qui déshonorent ſi ſouvent ſon culte.

M. *Chappuis* m'apprend que votre ſanté eſt bien mauvaiſe; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je ſuis très-philoſophiquement et avec la plus tendre eſtime, &c.

LETTRE CXXXII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de ſeptembre.

NON aſſurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaiſanterie faite il y a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon préſente de penſer, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage. Il y en a d'auſſi grandes dans l'*Arioſte*. Je l'abandonne à ſon ſort. Tout ce que je peux faire, c'eſt de déſavouer et de flétrir les vers infames que la canaille de la littérature a inſérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques-unes de ces belles interpolations?

Qui des Valois rompant la deftinée, 1755.
A la gard'Dieu laiffe aller fon armée,
Chaffe le jour, le foir eft en feftin,
Toute la nuit fait encor pire train :
Car faint Louis, là-haut ce bon apôtre,
A fes Bourbons en pardonne bien d'autre.

Eh bien, croiriez-vous que, dans le fiècle où nous fommes, on m'impute de pareilles bêtifes qu'on appelle des vers. On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions : cela eft digne de la preffe hollandaife, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer l'Orphelin de la Chine, avec une lettre (*) dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût faifi la Pucelle, l'infame proftituée de Pucelle, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé; mais ce n'eft point fur elle qu'eft tombée l'équité du miniftère; c'eft, à ma réquifition, fur une édition de la Guerre de 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame *Denis* les minutes très-informes des matériaux de cette hiftoire, et les avait vendus vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé *Prieur*, par les mains du chevalier de *la Morlière*, dont ce *Prieur* a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis, qu'on accufe de s'être fervi de ce chevalier, foit capable d'une fi infame action. Je fuis très-loin de l'en foupçonner, et je fuis perfuadé qu'il fe lavera devant le public d'une accufation fi

(*) C'eft celle à *J. J. Rouffeau* qu'on vient de lire.

odieufe. Je me fuis borné à empêcher qu'on imprimât
1755. malgré moi une hiftoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manufcrits. Cette hiftoire ne doit paraître que de mon aveu et de celui du miniftère, après le travail le plus affidu et l'examen le plus févère.

Vous me feriez un très-grand plaifir de faire lire le manufcrit que vous avez à M. de *Thibouville*.

Adieu, mon ancien ami. Le miniftre philofophe aura bientôt les remercîmens que mon cœur lui doit.

LETTRE CXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de feptembre.

VOILA ce que caufent, mon cher ange, les perfécutions, les procédés infames, les injuftices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préfervatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je fuis accablé depuis fi long-temps. C'était une occafion de faire voir dans tout fon jour tout ce que j'effuie, fans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi fervent les plaintes?

Ce n'eft que dans votre fein, mon cher et refpectable ami, qu'il faut dépofer fa douleur. Je n'ai fu que depuis quelques jours tout ce qui s'eft paffé

entre madame *Denis* et M. de *Malesherbes*. Elle m'avait tout caché pendant un affez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'eft conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de *Pompadour*. Il était très-dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'hiftoire du roi, fuffent imprimés fans l'aveu du roi. Il eft indubitable que *** les a volés, que *la M**** les a vendus de fa part au libraire *Prieur*, et que ce *la M* *** eft encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une feconde fois. C'eft une chofe dont *Lambert* peut vous inftruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de *Pompadour* dès que j'ai été inftruit. Elle m'a mandé fur le champ qu'on faifirait l'édition. On l'a faifie à Paris chez *Prieur;* mais la pourra-t-on faifir à Rouen, c'eft ce que j'ignore. Tout ce que je fais bien certainement, par la réponfe de madame de *Pompadour* et par fa démarche, c'eft qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût. 1755.

Pour le procédé de ***, qu'en dites-vous? Confolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en fefait autant, et qui fefait vendre un autre manufcrit par ce fripon de *Graffet*, dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que penfez-vous de la belle lettre de *** à madame *Denis?* et de la manière dont ce miférable ofe parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces baffeffes, toutes ces infolences font-elles concevables? Je ne conçois pas M. de *Malesherbes;* il eft fâché contre ma nièce, pourquoi? parce qu'elle a fait fon devoir. Il eft trop jufte pour lui en favoir long-temps mauvais

1755. gré. Je fuis perfuadé que vous lui ferez fentir la raifon. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de *** et de *la M**** exigeait un prompt remède. En quoi M. de *Malesherbes* eft-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaife action pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'eft bonne qu'après fa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorfque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin! moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je fuis! cela m'eft impoffible. Je fuis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu abfolument imprimer la pièce pour avoir une occafion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans fe débitent en manufcrit fous mes yeux, dans un pays qui fe croit recommandable par la févérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puiffances, de vers impies. Voulez-vous que je me taife ici, que je fois en exécration, que je laiffe courir ces fcandales fans les réfuter? J'ai pris l'occafion de la célébrité de l'Orphelin; j'ai fait imprimer la pièce avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon afile me coûte affez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours fi malheureux. Que m'importe dans cet état cruel qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une fituation à n'être ni flatté du fuccès, ni fenfible à la chute. Les grands maux abforbent tout.

J'ai envoyé à *Lambert* les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura inceſſamment le reſte, avec l'épître à M. de *Richelieu*, et une à *Jean-Jacques*. Les *Cramer* ont la pièce pour les pays étrangers, *Lambert* l'a pour Paris. Je leur en fais préſent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talens ſont damnés dans ce monde. 1755.

Je vous conjure de faire entendre raiſon à M. de *Maleſherbes;* il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il eſt digne qu'on lui diſe ſes torts; c'eſt le plus grand éloge que je puiſſe faire de lui. Je vous embraſſe mille fois.

1755. LETTRE CXXXIV.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

Septembre.

M. *Rouſſeau* a dû recevoir de moi une lettre de remercîment. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je ſuis dans le cas d'eſſuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages ſous mon nom; je dois ſaiſir l'occaſion la plus favorable de les déſavouer. On m'a conſeillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. *Rouſſeau*, et de m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, et qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer, en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connaît ſi bien. (*)

(*) *Réponſe de M. Rouſſeau.*

Paris, le 20 de ſeptembre.

En arrivant, Monſieur, de la campagne où j'ai paſſé cinq ou ſix jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de *Gauffecourt*, notre ami commun, votre lettre et ma reponſe, j'apprends à l'inſtant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles ſont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui ſe propoſe, dit-on, de les inſérer à la fin de ſa critique. M. *Bouchaud*, aggrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de ſorte que je ſuis hors d'état de prévenir les ſuites d'une indiſcrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureuſement, Monſieur, je vois par votre projet que le mal eſt moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait

LETTRE CXXXV.

1755.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

Je vous envoie, Monſeigneur, à la hâte et comme je peux, votre filleul l'Orphelin, dont vous voulez bien être le parrain ; ce ſont les premiers exemplaires qui ſortent de la preſſe. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la diſſertation que je m'aviſe toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique ; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poſte, et qui ſe termine par une vaine formule ; c'étaient des diſcours inſtructifs. Un ſimple compliment n'eſt guère lu, s'il n'eſt ſoutenu par des choſes utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à *Jean-Jacques Rouſſeau*, que j'ai cru néceſſaire de publier dans la poſition où je me trouve.

Je ſuis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorſque je ne devrais vous parler que du chagrin ſenſible que m'a cauſé la perte de votre procès. Je ne ſais pas ſi une pareille déciſion ſe trouve dans l'Eſprit des Lois. J'ignore la matière des ſubſtitutions ; j'avais ſeulement toujours entendu dire que les droits

honneur, et qui peut vous être utile, il me reſte une excuſe à vous faire ſur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, ſans votre conſentement ni le mien.

Je ſuis avec les ſentimens du plus ſincère de vos admirateurs, &c.

Je ſuppoſe que vous avez reçu ma réponſe du 10 de ce mois.

1755. des mineurs étaient inviolables; et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire furtout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette claufe comme une fauffe nouvelle. Je n'ofe vous demander ce qui en eft. Vous devez être furchargé d'affaires extrêmement défagréables. Il eft bien trifte de fuccomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une caufe qui, au fentiment de *Cochin*, était indubitable, et ne fefait pas même de queftion.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une crife fi importante; c'eft une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous foutenez cette perte comme une colonne anglaife; mais les canons ne peuvent rien ici, et ce n'eft que dans votre belle ame que vous trouvez des reffources. C'eft à cette ame noble et tendre que je ferai attaché toute ma vie avec les fentimens les plus inviolables et les plus refpectueux. Vous favez que ma nièce penfe comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui eft fous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de *Pompadour* l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelques fuccès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoifelle *Clairon* foit une grande enchantereffe.

LETTRE CXXXVI. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Delices, 12 de feptembre.

JE vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à *Lambert;* que la feule chofe importante pour moi, dans le trifte état où je fuis, c'eft qu'elle paraiffe avec les petits boucliers qui repouffent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, fur les occupations cruelles, fur les maux qui m'accablent, fur le fommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureufement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en feraient très-incorrectes, et c'eft ce que j'ai craint; c'eft ce qui eft arrivé à Rome fauvée, tranfcrite aux repréfentations. Il n'y a nulle liaifon dans les chofes qu'on a été obligé de fubftituer pour faire taire des critiques très-injuftes. Ces critiques difparaiffent bientôt, et il ne faut pas qu'il refte de veftige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage paffable avec des vers néceffairement faibles, par lefquels on a cru les défarmer.

S'il refte quelques longueurs, fi l'impatience françaife ne veut pas que le dialogue ait fa jufte étendue, on peut, aux repréfentations, facrifier des vers ; mais

1755. les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que :

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

vers que madame de *Pompadour* a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage : me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagrémens qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je ferai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de *Malesherbes*, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort ; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé ? Quoi, un **** vole des manuscrits, et ce lâche insulte ! et il vous traite d'*espèce !* et M. de *Malesherbes* a protégé ce vol! Contre qui? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchans! Vous

avez le droit de vous élever contre eux; c'eſt à la vertu d'être intrépide. Je vous embraſſe mille fois. Comment va le pied de madame d'*Argental?* Je vous envoie, par M. de *Malesherbes* même, l'édition de Genève. *Prault* n'aura rien, *Lambert* aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reſte que les tracaſſeries, mon cher ange; vos bontés l'emportent ſur tout. 1755.

LETTRE CXXXVII.

AU MEME.

17 de ſeptembre.

Je fais paſſer par vos mains, mon cher et reſpectable ami, ma réponſe à M. le comte de *Choiſeul*, ne ſachant pas ſon adreſſe. *Colini* vient d'arriver, et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris, en manuſcrit, l'Orphelin comme la Pucelle, et tout auſſi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'hiſtoire de la guerre dernière, et les dangers où me mettaient les copies abominables de la Pucelle, avaient réduit ma ſanté, ne me permettait pas de travailler; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition, le mal que m'allait faire une édition ſubreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris, quand on eſt au pied des Alpes; cela n'eſt arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on

1755. me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois feulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chofe de paffable, et que, fi on veut tirer parti des talens, il ne faut pas les perfécuter. Je compte fur quelque fouvenir de la part de madame de *Pompadour* et de M. d'*Argenfon;* mais je perdais abfolument leurs bonnes grâces, fi on avait publié cette Guerre de 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public; et le roi m'en aurait fu très-mauvais gré, malgré les juftes louanges que je lui donne. Je rifquais d'être écrafé par le monument même que j'érigeais à fa gloire.

Jugez du chagrin que m'a caufé la conduite de M. de *Malesherbes*, et fon reffentiment injufte contre mes très-juftes démarches.

Enfin, voilà la pièce imprimée avec tous fes défauts qui font très-grands. Il n'y a autre chofe à faire qu'à la fupprimer au théâtre, et à attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois repréfentations. Comptez que je fuis très-affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel fujet pouvait me fournir; c'était une occafion de dompter l'efprit de préjugé qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs font trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérifés, la fierté fauvage des Tartares et la morale des Chinois. Il fallait que la fcène fût dans une falle de *Confucius*, que *Zamti* fût un defcendant de ce légiflateur, qu'il parlât comme *Confucius* même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne fe reffentît de ces miférables bienféances françaifes, et de ces petiteffes d'un peuple qui eft affez ignorant et affez fou pour vouloir qu'on

pense à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, sans s'étonner, des mœurs plus fortes que les siennes; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marroniers et des pêchers ; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talens attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher ange. 1755.

LETTRE CXXXVIII.

AU MEME.

20 de septembre.

MON cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand mémoire sur l'Orphelin. J'en fais les plus sincères remercîmens au chœur des anges; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et du moins les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'histoire de 1741, l'injustice de M. de *Malesherbes*, ses discours offensans et si peu mérités,

1755. ſix mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falſifié et qui me fait grand tort, tant de tribulations jointes aux ſouffrances du corps, des ouvriers de toute eſpèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre hermitage qu'il faut faire; tout m'arrache à préſent à l'Orphelin, mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme feſeur de tragédies; je ne veux pas être aimé ainſi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amuſemens; vous ne me dites point ſi vous êtes auſſi mécontent que moi de Cadix, ſi vous avez été à la campagne cet été. Vous ne ſavez pas que vos minuties ſont pour moi eſſentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, ſi vous voulez que je ſois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de *Thibouville* ce que vous ſavez.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 de ſeptembre.

Vous devez, Monſeigneur, avoir reçu mes magots depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adreſſé le premier exemplaire ſortant de la preſſe, à M. *Pallu*, ſous l'enveloppe de M. *Rouillé*. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu.

rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, et je vous demande très-férieufement pardon 1755.
de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puifque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être furpris et affligé. Je voudrais que l'injuftice opiniâtre des Anglais me donnât un fujet plus ample pour parler de vous felon mon cœur. Vous m'infpirez du goût pour l'hiftoriographerie, depuis que je ne fuis plus hiftoriographe. L'hiftoire de la guerre de 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'eft un fruit qu'il faut laiffer mûrir. Madame *Denis* jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui eft arrivé. Un libraire de Paris, nommé *Prieur*, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manufcrit qui n'allait que jufqu'à la bataille de Fontenoi; et ce qui eft fort étrange, c'eft que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de * * *. Manger fix cents mille francs, et vendre fix cents francs un manufcrit dérobé, voilà un fingulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de *Malesherbes* eut la faibleffe de permettre cette édition, fans me confulter. J'en fus inftruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je favais feulement qu'une partie de l'hiftoire du roi allait paraître fous mon nom, fans mon aveu, fans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenfon*, et j'obtins fur le champ qu'on fît faifir l'ouvrage. Une des plus fortes raifons qui m'ont déterminé à prendre

1755. ce parti, c'eſt la crainte qu'on ne m'accuſât de flatterie dans cette hiſtoire. J'aurais paſſé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraiſſent entièrement déſintéreſſées. D'ailleurs, je n'avais point revu cette hiſtoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragmens fort imparfaits. Madame de *Pompadour* et M. d'*Argenſon* ont penſé comme moi, et madame de *Pompadour* m'a fait l'honneur de m'écrire, auſſi-bien que monſieur d'*Argenſon*, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu inſtruits ; mais l'eſt-on jamais bien ſur les grandes choſes et ſur les petites ? A propos de petites, vous avez lu, ſans doute, madame de *Staal*. Je m'aperçois que mon bavardage n'eſt pas petit. Recevez mon tendre reſpect.

LETTRE CXL.

1755.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 1 d'octobre.

Je n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites fur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeuniffe. J'attends que je fois à l'âge auquel *Fontenelle* a fait des comédies. Il n'eft permis qu'à un jeune homme ou à un radoteur de s'occuper d'une Pucelle. *Colonne*, à l'âge de foixante et quinze ans, commenta l'Aloïfia; mais il y a peu de ces grandes ames qui confervent fi long-temps le feu facré de *Prométhée*. Il y a d'ailleurs un petit obftacle à l'entreprife que vous me propofez, c'eft que l'ouvrage n'eft plus entre mes mains; je m'en fuis défait comme d'une tentation. Je me fuis mis gravement à juger les nations dans une efpèce de tableau du genre-humain, auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me fens pas l'agilité de paffer de la falle de *Confucius*, à la maifon de madame *Pâris*. J'ai lu les Mémoires de madame de *Staal;* elle paraît plus occupée des événemens de la femme de chambre que de la confpiration du prince de *Cellamare*. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoifelle *Rondet*, fille fuivante de madame de *Staal*.

Vous ne pouviez vous défaire de vos anglais et de vos italiens en de meilleures mains qu'en celles

1755. de M. le comte de *Lauragais*. Le vieux *Protagoras* ou *Diagoras du Marsais* m'a répondu de lui.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXLI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 d'octobre.

J'ai beaucoup d'obligations, Mademoiselle, à M. et à madame d'*Argental;* mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées ; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte entre votre mari et vous ; et comme j'ai, selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue, surtout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, et l'engager à faire, dans cette occasion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

Au reſte, Mademoiſelle, je vous ſupplie inſtamment de vouloir bien conſerver, ſans ſcrupule, ces deux vers au premier acte : 1755.

> Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,
> Ont appris dans ces lieux à mes ſens éperdus.

Vous pouvez être très-sûre que les ſanglots n'ont pas d'autre paſſage que celui de la voix; et, ſi on n'eſt pas accoutumé à cette expreſſion, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grâce auſſi pour ces vers :

> Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer;
> Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles.

Le parterre ne hait pas ces petites excurſions ſur vous autres, Meſdames.

Je prie *Gengis* de vouloir bien dire quand vous paraiſſez :

> Que vois-je? eſt-il poſſible? ô ciel! ô deſtinée!
> Ne me trompé-je point? eſt-ce un ſonge, une erreur?
> C'eſt Idamé, c'eſt elle, et mes ſens, &c.

Je ſuppoſe que vous ménagez votre entrée de façon que *Gengis-kan* a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande inſtamment qu'on rétabliſſe la dernière ſcène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'*Argental;* elle doit faire quelque effet ſi elle eſt jouée avec chaleur; du moins elle en feſait lorſque je la récitais, quoique j'aye perdu mes dents au pied des Alpes.

1755. Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

> Les lois vivent encore et l'emportent fur vous.

C'eſt affurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'eſt pas poffible de foutenir le vers qu'on a mis à la place :

> Mon devoir et ma loi font au-deffus de vous ;
> Je vous l'ai déjà dit.

Vous fentez qu'*un devoir au-deffus de quelqu'un*, n'eſt pas une expreffion françaiſe ; et ce malheureux, *je vous l'ai déjà dit*, ne femble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière fcène du quatrième acte eſt entre les mains de M. d'*Argental*, *je vous l'ai déjà dit ;* et dans cette dernière fcène que, par parenthèfe, je trouve très-bonne, je voudrais que *Zamti* eût l'honneur de vous dire :

> Ne parlons pas des miens, laiffons notre infortune, &c.

Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il eſt imprimé. J'ai de fortes raifons pour croire que votre fcène avec *Octar* ne doit point être tronquée, et que vous difiez :

> Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
> Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître, &c.

Une de ces raifons, c'eſt qu'il me paraît très-convenable qu'*Idamé*, qui a fon projet de mourir

avec fon mari, veuille l'exécuter fans voir *Gengis;* et que, remplie de cette idée, elle hafarde fa prière à *Octar :* d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'*Octar*, et je voudrais qu'il parlât encore davantage. 1755.

Je vous demande pardon, Mademoifelle, de tous ces détails. Maintenant, fi M. de *Crébillon*, ou M. de *Châteaubrun*, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; et fi votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrais la pièce avec le plus de changemens que je pourrais. J'attendrais fur cela vos ordres; mais voici ce que je vous confeillerais, ce ferait de jouer Mariamne à la rentrée de votre parlement. Ce rôle eft trop long pour mademoifelle *Gauffin*, qui ne doit pas d'ailleurs en être jaloufe. Vous feriez réuffir cette pièce avec M. *le Kain* qui joue, dit-on, très-bien *Hérode;* vous joueriez après cela *Idamé*, fi le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une fi longue lettre que le trifte état de ma fanté m'a obligé de dicter. Je vous préfente mes très-fincères remercîmens, &c.

1755.

LETTRE CXLII.

A M. DU MARSAIS, *à Paris.*

Aux Délices, le 12 d'octobre.

Je bénis les Chinois, et je brûle des paftilles à *Confucius*, mon cher philofophe, puifque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magafin d'*Adriène* (*). Nous l'avons vue mourir, et le comte de *Saxe*, devenu depuis un héros, et prefque tous fes amis. Tout a paffé, et nous reftons encore quelques minutes fur ce tas de boue, où la raifon et le bon goût font un peu rares.

Si les Français n'étaient pas fi français, mes Chinois auraient été plus chinois, et *Gengis* encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le coftume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit fottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'eft pas dans fes mœurs, ou plutôt dans fes modes.

M. le comte de *Lauragais* me paraît au-deffus des préjugés, et c'eft alors qu'on eft bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire prefque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponfe adreffée à l'hôtel de Brancas. Il penfe, puifqu'il vous aime. Cultivez de cet efprit-là tout ce que vous pourrez; c'eft un fervice que vous rendez à la nation. Vivez, infpirez la philofophie.

(*) M. *du Marfais* avait enfeigné la déclamation à mademoifelle *le Couvreur*.

Nous ne nous verrons plus; mais ſe voit-on dans Paris ? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en ſuis 1755.
bien fâché. Je trouve quelques philoſophes au pied des Alpes ; toute la terre n'eſt pas corrompue.

Vous vivez ſans doute avec les encyclopédiſtes ; ce ne ſont pas des bêtes que ces gens-là ; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conſervez-moi votre amitié juſqu'à ce que notre machine végétante et penſante retourne aux élémens dont elle eſt faite.

Je vous embraſſe en *Confucius;* je m'unis à vos penſées ; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorſque nous ſoupions enſemble. Adieu; on n'écrivait ni à *Platon* ni à *Socrate*, votre très-humble ſerviteur.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

MON cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le feriez davantage ſans trois terribles empêchemens, la maladie, l'éloignement et une Hiſtoire générale qui me tue. Puis-je ſonger au ſeul *Gengis*, quand je me mêle du gouvernement de toute la terre? Les Japonais et les Anglais, les jéſuites et les talapoins, les chrétiens et les muſulmans me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cauſe de *Gengis* doit paſſer la première, vous

1755. connaiffez trop bien la faibleffe humaine pour ne pas favoir que nous ne fommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : attendez ; cela dépend de la terre et du foleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux ; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, meffieurs de Paris, faites fuivant vos volontés ; ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes magots devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au fortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon hermitage entre de la caffe et des livres ennuyeux. J'ai mandé à *Lambert* que je ferais peut-être affez fou pour lui donner, en fon temps, une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'eft pas du pain cuit pour *Lambert*. Il faut que les nations foient jugées, et que le génie me dife, travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de *Lambert ;* il s'avife d'imprimer un recueil de toutes mes fottifes, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changemens fans nombre que j'y ai faits. C'eft encore un travail affez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne faffe rien avant que je lui aye fait tenir tous mes papiers. Ce pareffeux eft bien ardent quand il croit qu'il y va de fon intérêt ; mais fon intérêt véritable eft de ne rien faire fans mes avis et fans mes fecours. De quoi fe mêle-t-il de commencer, fans me le dire, une édition de mes œuvres, lorfqu'il fait que j'en fais une à Genève, et lorfqu'il a paffé une année entière fans vouloir profiter des dons que je lui offrais. Il

m'envoya, il y a un an, une feuille de la Henriade, et s'en tint là, et point de nouvelles. Je lui mandai 1755.
enfin que je payerais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres; et à préfent le voilà qui travaille, et fans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en paffant, fi vous le rencontrez en allant à la comédie, fi vous vous en fouvenez, fi vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité, mais encore faut-il être imprimé à fa fantaifie. Adieu; je voudrais travailler à la vôtre, et réuffir autant que j'ai envie de vous plaire.

LETTRE CXLIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 25 d'octobre.

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le fuccès. Le trifte état de ma fanté m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte :

Cependant de Gengis j'irrite la furie;
Je te laiffe en fes mains, je lui livre ta vie;
Mais mon devoir rempli, je m'immole après toi :
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce, Mademoifelle, de

1755. ſupprimer ces vers. Ce n'eſt pas que je ſois fâché qu'on ait inféré des vers étrangers dans mon ouvrage ; au contraire, je ſuis très-obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs ſecours pendant mon abſence ; mais le public ne peut être content de ces vers ; ils reſſemblent à ceux que dit *Chimène* à *Rodrigue*, mais ils ne ſont ni ſi heureux ni ſi bien placés.

Rien n'eſt plus froid que des ſcènes où l'un répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis ; il faut des choſes plus neuves. Je vais écrire à monſieur d'*Argental* pour le ſupplier, avec la plus vive inſtance, de s'unir avec moi pour remettre les choſes comme elles étaient. Je peux vous aſſurer que la ſcène ne ſera pas mal reçue, ſi vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, Mademoiſelle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous aſſurer de tous les ſentimens que je vous dois.

LETTRE CXLV.

1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

TOUT va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'eſt mort un petit ſuiſſe charmant, qui m'avait fait avoir une maiſon aſſez agréable auprès de Lauſane, me l'avait meublée, ajuſtée, et qui m'y attendait avec ſa femme. J'allais à cette maiſon où j'avais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon ſuiſſe eſt mort dans ma maiſon; ſes effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très-affligé, très-dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne ſavez pas, vous autres conſeillers d'honneur, ce que c'eſt que de faire bâtir en ſuiſſe en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain ſec, pendant qu'on a une Hiſtoire générale ſur les bras, et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée, et un petit ſuiſſe qui s'aviſe de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre Orphelin; il n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaiſie. Je ſuis toujours dans l'idée qu'il faut parler de *Confucius* dans une pièce chinoiſe. Les petits changemens que je ferais à préſent ne produiraient pas un grand effet. C'eſt mademoiſelle *Clairon* qui établit tout le ſuccès de la pièce. On dit que *le Kain* a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en tartare, qu'il n'eſt ni noble, ni amoureux,

1755. ni terrible, ni tendre, et que *Sarrazin* a l'air d'un vieux facriftain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche des vers de Cinna et d'Athalie, on ne s'en apercevrait pas. J'ai befoin d'une infpiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos hiftrions feraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne ferais pas sûr du fuccès. Vous avez fait réuffir mes magots avec tous leurs défauts, mon cher et refpectable ami; vous les ferez fupporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de la Pucelle qu'on vend par-tout. Il fallait abfolument défavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai befoin d'un peu de repos dans ma vieilleffe et dans une vieilleffe infirme, qui ne réfifterait pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à *Jean-Jacques* a fait un affez bon effet, du moins dans les pays étrangers; mais je crains toujours les langues médifantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poëtique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit *Lambert* parle toujours de réimprimer *prefto, prefto*, mes fottifes non corrigées. Il ne veut point attendre; il a grand tort de toutes façons; c'eft encore là une de mes peines. Encore fi on pouvait bien digérer! mais avoir toujours mal à l'eftomac, craindre les rois, et les libraires, et les pucelles! on n'y réfifte pas. Etes-vous content de Cadix? Pour moi j'en fuis horriblement mécontent.

Le roi de Pruffe m'a fait *mille complimens*, et me demande de nouveaux chants de la Pucelle; il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'*Argental*? Je fuis à fes pieds. Adieu, divin ange.

LETTRE CXLVI.

1755.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou soi-disant telles, 29 d'octobre.

Je vous remercie, Monsieur, de M. *Palissot* et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'*Argental* ce que j'ai pu; quoique j'aye à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle, qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poësie. La Pucelle de *Chapelain* n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'Orphelin de la Chine.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, Monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que *Lambert* a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque Pucelle à craindre? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin St *Denis* qui me redemandera son oreille, St *George* à qui j'ai coupé le bout du nez, et surtout St *Dominique;* cela est horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de *Mahomet*. Il me reste la cour de Pékin; mais c'est encore la famille des conquérans tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au

1755. Japon. En attendant, Monſieur, conſervez-moi à Paris des bontés qui me ſont plus précieuſes que les faveurs d'*Agnès* et le pucelage de *Jeanne*.

LETTRE CXLVII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 8 de novembre.

MON ancien ami, j'ai vu M. *Patu;* il a de l'eſprit, il eſt naturel, il eſt aimable. J'ai été très-fâché que ſon ſéjour ait été ſi court, et encore plus fâché qu'il ne ſoit pas venu avec vous; mais la ſaiſon était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les ſoirs coucher au couvent de Genève avec M. *Paliſſot*, autre enfant d'*Apollon*. Ces deux pélerins d'Emmaüs ſont remplis du feu poëtique : ils ſont venus me réchauffer un peu; mais je ſuis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de *Jeanne*. Il eſt très-sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en eſt toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne ſans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite: ce n'eſt point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je ſuis ſérieuſement occupé de l'hiſtoire du genre-humain. Cependant, je ne vois que *catins* dans cette hiſtoire; elles ſe rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on ſe tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'hiſtoire d'*Ottieri*? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous

avez

avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai befoin, et vous ferez payé fur le champ. Adieu, mon ancien ami. 1755.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de novembre.

Mon cher ange, je fuis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux hiftoriques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite befogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de *Thibouville* dans cet impertinent manufcrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au défefpoir. Il eft vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les poliffons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage, n'épargnent perfonne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez, avec M. de *Thibouville*, votre miniftère d'ange confolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pèlerins d'Emmaüs. C'eft véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'efprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes chofes. Pour moi, mon cher ange, je fuis réduit à planter.

1755. J'achève cette maudite Hiſtoire générale, qui eſt un vaſte tableau feſant peu d'honneur au genre-humain. Plus j'enviſage tout ce qui s'eſt paſſé ſur la terre, plus je ſerais content de ma retraite, ſi elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'*Argental* a ſi long-temps mal au pied, il faut que M. de *Châteaubrun* lui dédie ſon Philoctète; mais ce pied m'alarme. Je reçois dans ce moment une ode ſur la mort, intitulée *de main de maître;* elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela eſt bien plaiſant, et la vie eſt un drôle de ſonge. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE CXLIX.

AU MEME.

14 de novembre.

MON cher ange, je prends la liberté de vous adreſſer une lettre à cachet volant, pour l'académie françaiſe et pour monſieur ſon ſecrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre ſous l'enveloppe de monſieur *Dupin*, ſecrétaire de M. le comte d'*Argenſon.* Je me ſuis déjà ſervi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'Orphelin de la Chine, et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie, et celle au ſecrétaire, ſont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et reſpectable ami, à cette importunité. La démarche que je fais eſt néceſſaire, et il

faut qu'elle foit publique. Elle eft mefurée, elle eft décente, elle eft bien confultée, bien approuvée, et j'ofe croire que vous ne la condamnerez pas. C'eft un très-grand malheur que la publicité de ce manufcrit qui inonde l'Europe fous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un défaveu modefte eft le feul palliatif que je puiffe appliquer à un mal fans remède. Je vous fupplie donc de vouloir bien faire rendre au fecrétaire de l'académie le paquet que M. *Dupin* vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre. 1755.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre Orphelin. Il vaudrait bien mieux fans elle; mais vous pouvez compter que ma vie eft empoifonnée, et mon ame accablée depuis fix mois. Je fuis fi honteux qu'à mon âge on réveille ces plaifanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraiffent pas avoir affez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la fanté et de la liberté d'efprit. En attendant, laiffez-moi pleurer fur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'*Argental*? et pourquoi a-t-elle mal au pied? *Le Kain* m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'Orphelin; je voudrais bien lui donner un frère, mais feulement pour vous plaire. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Je baife les ailes de tous les anges.

1755.

LETTRE CL.

AU MEME.

Aux Délices, près Genève, 1 de décembre.

Je dicte, mon cher ange, mes très-humbles et très-tendres remercîmens, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie, avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de messieurs des postes; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je fesais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame *Denis* avait promis Zulime à messieurs de Lyon; mais, comme monsieur le cardinal votre oncle ne va pas aux spectacles, la grosse madame *Deslouches* se passera de Zulime.

Ceux qui ont imprimé la rapsodie dont vous avez la bonté de me parler, ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève ma voisine y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les Orphelin et les Mérope. Le *tout est bien* de *Matthieu Garo* et de *Pope* est un peu dérangé. Je n'ose plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est pas permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale. Portez-vous bien, vous,

madame d'*Argental* et tous les anges, et tâchez de tirer parti, ſi vous pouvez, de cette courte et miſérable vie; je ſuis bien fâché de paſſer les reſtes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles ſur *Jeanne*, je vous ſupplie de ne me laiſſer rien ignorer. 1755.

Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE CLI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre ſolitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis long-temps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop pareſſeux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs paſtels de Lauſanne; vous en faites un ſi bel uſage que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices ſont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez ſur *Liotard*. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choſes ſi agréables.

C'eſt aſſurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute ſa vie, un amuſement qui ſatisfait à

1755. la fois l'amour propre et le goût, et qui fait qu'on vit ſouvent avec ſoi-même, ſans être obligé d'aller chercher à perdre ſon temps en aſſez mauvaiſe compagnie, comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'inſipidité ſont un poiſon froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre ſœur et moi, nous cherchons auſſi à peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre *Jeanne d'Arc;* on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâces à vos bontés, nous avons évité le grand ſcandale.

Je me mets à préſent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne ſois obligé d'y renoncer. Madame *Denis* ſe donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui preſque tout Lauſane. Je me flatte que les autres jours ſeront un peu plus à moi; je ne ſuis pas venu ici pour chercher du monde. La ſeule compagnie que je déſire ici, c'eſt la vôtre. Peut-être que le docteur *Tronchin* ne ſera pas inutile à votre ſanté; vous êtes dans l'âge où les eſtomacs ſe raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre ſanté me permettait de lui ſervir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puiſſe avoir, c'eſt d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille complimens à tout ce que vous aimez.

LETTRE CLII.

1755.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Le 21 de décembre.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir mes très-humbles remercîmens de la fenfibilité publique (*) que vous avez témoignée fur le vol et la publication odieufe de mes manufcrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéreffer perfonnellement : vos ouvrages, qui excitent plus d'empreffement que les miens, ne feront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'hiftoire prétendue de la guerre de 1741, qui paraît fous mon nom, eft non-feulement un outrage fait à la vérité défigurée en plufieurs endroits, mais un manque de refpect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquife dans cette guerre méritait une hiftoire imprimée avec plus de foin. Mon véritable ouvrage, compofé à Verfailles fur les mémoires des miniftres et des généraux, eft, depuis plufieurs années, entre les mains de M. le comte d'*Argenfon*, et n'en eft pas forti. Ce miniftre fait à quel point l'hiftoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-chapelle; et celle qu'on débite fous mon nom ne va que

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire* à l'académie françaife, et la réponfe de l'académie, dans la préface de la Pucelle.

1755. jufqu'à la bataille de Fontenoi. C'eft un tiffu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omiffions, les méprifes, les menfonges y font fans nombre. L'éditeur ne fait feulement pas le nom des perfonnes et des pays dont il parle; et, pour remplir les vides du manufcrit, il a copié, prefque mot à mot, près de trente pages du Siècle de *Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Hiftoire univerfelle que *Jean Néaulme* imprima fous mon nom, il y a quelques années. Je fais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur jufte indignation de ces procédés. Je fais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le Siècle de *Louis XIV*. Je dois m'adreffer à vous, Meffieurs, dans ces occafions, avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle ferait flétrie par ces éditions indignes, fi elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, Meffieurs, de je ne fais quel poëme entièrement défiguré, qui paraît auffi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce ferait abufer des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je fuis avec un très-profond refpect, &c.

LETTRE CLIII.

1755.

A M. LE BARON DE HALLER.

VOICI, Monfieur, un petit certificat qui peut fervir à faire connaître *Graffet*, pour lequel on réclame très-inftamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Laufanne un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il eft digne d'un homme de votre probité et de vos grands talens de refufer à un fcélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'ofe compter fur vos bons offices, ainfi que fur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'eft pas conforme aux ufages allemands, mais il l'eft à la franchife d'un français qui vous révère plus qu'aucun allemand.

Un nommé *Lervèche*, ci-devant précepteur de M. *Conftant*, eft auteur d'un libelle fur feu M. *Saurin*. Il eft miniftre d'un village, je ne fais où, près de Laufanne. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes fous votre nom. Tous ces gens-là font des miférables bien indignes qu'un homme de votre mérite foit follicité en leur faveur.

Je faifis cette occafion de vous affurer de l'eftime et du refpect avec lefquels je ferai toute ma vie, &c. (4)

(4) Il s'agiffait de ce manufcrit de la Pucelle que *Graffet* voulait faire acheter à M. de *Voltaire*, en le menaçant de le publier. Si M. de *Haller* s'était rappelé combien la conduite de ce *Graffet* était infame, combien

1755.

Réponse de M. de Haller.

MONSIEUR,

J'AI été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi ! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait.

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. *Grasset* est chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. *Lervèche* (*Laroche*) chez un exilé, M. *May*, que j'ai visité qnelquefois depuis sa disgrâce, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, &c.

la crainte de M. de *Voltaire* était fondée, il aurait, sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se presente chez M. de *Voltaire*, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de *Haller*. M. de *Voltaire* le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez, dit l'étranger, M. de *Haller* ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien, réplíqua M. de *Voltaire*, il est possible que nous nous trompions tous deux.

LETTRE CLIV.

1756.

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, *à Paris.*

Janvier.

VOUS ferez peut-être étonné, Monfieur, que je vous faffe fi tard des remercîmens que je vous dois depuis fi long-temps; plus je les ai différés, et plus ils vous font dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de fuite tous vos ouvrages. Il m'a fallu paffer une année entière au milieu des ouvriers et des hiftoriens. Les ajuftemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne fais quel Orphelin de la Chine qui s'eft venu jeter à la traverfe, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphyfique. Enfin, j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raifon dans tout ce que j'entends, et je fuis bien fûr que vous auriez raifon encore dans les chofes que j'entends moins, et fur lefquelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me femble que perfonne ne penfe ni avec tant de profondeur ni avec tant de jufteffe que vous.

J'ofe vous communiquer une idée que je crois utile au genre-humain. Je connais de vous trois ouvrages, l'Effai fur l'origine des connaiffances humaines, le Traité des fenfations et celui des animaux. Peut-être quand vous fîtes le premier ne fongiez-vous pas à faire le fecond, et quand vous travaillâtes au fecond vous ne fongiez pas au troifième. J'imagine que

1756. depuis ce temps-là il vous eſt venu quelquefois la penſée de raſſembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et ſuivi, qui contiendrait tout ce qu'il eſt permis aux hommes de ſavoir en métaphyſique. Tantôt vous iriez plus loin que *Locke*, tantôt vous le combattriez, et ſouvent vous ſeriez de ſon avis. Il me ſemble qu'un tel livre manque à notre nation; vous la rendriez vraiment philoſophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne eſt plus propre pour le recueillement d'eſprit que le tumulte de Paris. Je n'oſe vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous faſſe peur; mais, après tout, il n'y a que quatre-vingts lieues en paſſant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage; vous ſeriez le maître chez moi comme chez vous; je ſerais votre vieux diſciple; vous en auriez un plus jeune dans madame *Denis*, et nous verrions tous trois enſemble ce que c'eſt que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'eſt aſſurément vous. Je ſais que vous avez, phyſiquement parlant, les yeux du corps auſſi faibles que ceux de votre eſprit ſont perçans. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient ſous votre dictée. Nous ſommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, juſqu'à de bons métaphyſiciens. M. *Tronchin* n'eſt pas le ſeul homme rare qui ſoit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philoſophe et pour un malade. Ma faibleſſe m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte

rien aux ſentimens que vous m'inſpirez. En un mot, ſi vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliſerait, ſi j'avais l'avantage de vous poſſéder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous ſuis déjà attaché par la plus haute eſtime; et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, Monſieur, &c. 1756.

LETTRE CLV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

J'ENVOIE, ma chère nièce, la conſultation de votre procès avec la nature au grand juge *Tronchin.* Je le prierai d'envoyer ſa déciſion par la poſte en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vîte.

Vous me paraiſſez à peu-près dans le même cas que moi : faibleſſe et ſécechereſſe, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laiſſé de paſſer ſoixante ans; et madame *le Doſſeur* vient de mourir avant quarante, d'une maladie toute contraire. Meſdemoiſelles *Beſſières* avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe; elle feſait ſeulement tous les quinze jours une crotte de chat que ſa femme de chambre recevait dans ſa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait dans une ſemaine deux ou trois biſcuits, et vivait à peu-près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et

1756. vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, sans presque souffrir.

Au reste, je présume que M. *Tronchin* vous prescrira à peu-près le même remède qu'à moi. Et, comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réussira; mais ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de *Richelieu*, qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs, s'avisa de prendre du lait à la caffe: cela avait l'air du bouillon de *Proserpine;* il s'en trouva très-bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait à la caffe à souper, et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant, ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur *Tronchin* rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tetons rebondis et un gros cu. Je vous embrasse tendrement, tout maigre que je suis. J'écris à *Montigni* sur la mort de madame *le Dosseur*. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tetons. La vie n'est qu'un songe; nous voudrions bien, votre sœur et moi, rêver avec vous.

LETTRE CLVI. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

Je reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui eſt mon palais d'hiver. Mon ſermon ſur Liſbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez ſeulement régaler *Thiriot* d'une lecture, il viendra vous demander la permiſſion de s'édifier chez vous.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite Hiſtoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable ſanté ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai réſolu d'abandonner toute idée de tragédie juſqu'au printemps. Je ſens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à préſent que ma vieille muſe ſe promène un peu pour ſe dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup à faire de Mariamne, quand on a un Aſtianax et une Coquette. On dit que cette mademoiſelle *Hus*, dont vous me parlez, reſſemble plus à une *Agnès* qu'à une *Salome*. Cependant, ſi vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum poſſum et in quantum indiget*. Je ſuis giſant dans mon lit, ne pouvant guère écrire; mais je vais donner les proviſions de *Salome* à ladite demoiſelle.

1756. Quoique vous ne méritiez pas que je vous dife des nouvelles, vous faurez pourtant que la cour d'Efpagne envoie quatre vaiffeaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend père *Nicolas*. Parmi les vaiffeaux de tranfport, il y en a un qui s'appelle le *Pafcal*. Peut-être y êtes-vous intéreffé comme moi; car il appartient à meffieurs *Gilly*. Il eft bien jufte que *Pafcal* aille combattre les jéfuites; mais, ni vous ni moi, ne paraiffions pas faits pour être de la partie.

Je vous embraffe, mon cher ange.

LETTRE CLVII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 de janvier.

Il me paraît, Monfieur, que fa Majefté polonaife n'eft pas le feul homme bienfefant en Lorraine, et que vous favez bien faire comme bien dire. Mon cœur eft auffi pénétré de votre lettre que mon efprit a été charmé de votre difcours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le confeillez, et je me fers de votre nom pour autorifer cette liberté. J'ai l'honneur de vous adreffer la lettre; mon cœur l'a dictée.

Je me fouviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me confoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame *du Châtelet*. Ses bontés me font toujours préfentes. J'ofe compter

fur

fur celles de madame de *Boufflers* et de madame de *Baffompierre*. Je me flatte que M. de *Lucé* ne m'a pas oublié ; mais c'eft à vous que je dois leur fouvenir. Comme il faut toujours efpérer, j'efpère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puifque Toul eft fur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion : c'eft *Ragotin* qu'on appelle *monfeigneur;* je ne fuis point homme à châteaux. Voici ma pofition: j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très-agréable pour un philofophe, et très-fain pour un malade; je tiens le lac par les deux bouts; j'ai un hermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Laufanne; je paffe de l'un à l'autre ; je vis dans la tranquillité, l'indépendance et l'aifance, avec une nièce qui a de l'efprit et des talens, et qui a confacré fa vie aux reftes de la mienne. 1756.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac; mais, fi jamais il avait cette fantaifie, nous le recevrions avec tranfport; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, meffieurs les lieutenans généraux, de paffer le Rhin cette année, plutôt que le mont Jura; et j'ai peur que vous ne foyez à Hanovre quand je ferai à Plombières. Devenez maréchal de France, paffez du gouvernement de Toul à celui de Metz, foyez auffi heureux que vous méritez de l'être ; faites la guerre, et écrivez-la. L'hiftoire que vous en ferez, vaudra certainement mieux que la rapfodie de la Guerre de 1741, qu'on met impudemment fous mon nom. C'eft un ramas

informe et tout défiguré de mes manufcrits que j'ai
1756. laiffés entre les mains de M. le comte d'*Argenfon*.

Je vous préviens fur cela, parce que j'ambitionne votre eftime. J'ai autant d'envie de vous plaire, Monfieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établiffement tout fait dans deux maifons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite. Je fens que fi je pouvais les quitter, ce ferait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de préfenter mes refpects à madame la comteffe de *Treffan*, et recevez les tendres et refpectueux remercîmens du fuiffe *Voltaire*.

Je m'intéreffe à *Pampan* (*) comme malade et comme ami.

(*) M. de *Vaux*.

LETTRE CLVIII.

1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

Mon cher ange, ſi ceci n'eſt pas une tragédie, ce ſont au moins des vers tragiques : je vous demande en grâce de me mander s'ils ſont orthodoxes, je les crois tels; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court ſous mon nom je ne ſais quelle pièce ſur le même ſujet. Il ſerait bon que mon vrai ſermon fît tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout eſt bien* me paraît ridicule quand le mal eſt ſur terre et ſur mer. Si vous voulez que tout ſoit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous ſerez bien aiſe de voir les belles choſes que fait le roi de Pruſſe. Il m'a envoyé toute la tragédie de Mérope miſe par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de ſon travail; je m'intéreſſe toujours à ſa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à *Thiriot*, qui en chargera ſans doute ſa mémoire, et qui ſera une des trompettes de la renommée de ce grand-homme. Je ne doute pas que le roi de Pruſſe n'ait fait de très-beaux vers pour le duc de *Nivernois;* mais juſqu'à préſent on ne connaît que ſon traité en proſe avec les Anglais.

Mille reſpects à tous les anges.

1756.

LETTRE CLIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, le 7 de février.

Je vous remercie bien fort, mon héros, de votre belle et inftructive épître. Il eft vrai que vous écrivez comme un chat, et que fi vous n'y prenez garde vous égalerez le maréchal de *Villars*. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même quand il ne fera pas queftion de plume; mais il me femble que le nouveau traité dont le roi de Pruffe s'applaudit, ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne feriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale; mais, jufqu'à préfent, vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée; et je voudrais que les Anglais fiffent une defcente vers Toulon, pour que vous les traitaffiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je reviens à Fontenoi. Je fuis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manufcrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manufcrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et refferrer : il y avait une grande marge qui attendait vos inftructions dans vos momens de loifir.

M. de *Ximenès*, qui allait fouvent chez ma nièce, fait comment ces mémoires informes et défigurés ont été imprimés en partie. Je ferai tranfcrire l'ouvrage entier dès que je ferai de retour à mes petites

Délices auprès de Genève. Il eſt bien certain que le nom de *Reiſſ* ou de *Théſée* eſt une choſe fort indifférente ; mais ce qui ne l'eſt point, c'eſt qu'on oſe vous conteſter le ſervice important que vous avez rendu au roi et à la France. 1756.

Permettez-moi ſeulement de vous repréſenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la converſation rapportée, vous ſemblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui ſuit cette converſation n'eſt pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Théſée*, et, par parenthèſe, cela eſt aſſez dans le ton de M. le maréchal de *Noailles*. C'eſt, encore une fois, votre écuyer *Féraulas* qui me l'a conté ; c'eſt une circonſtance inutile, ſans doute ; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reſte ; et ſi vous me conteſtez le *Théſée* publiquement, vous affaibliſſez vous-même les vérités qui ſont liées à cette converſation. On préſumera que j'ai haſardé tout ce que je rapporte de cette journée ſi glorieuſe pour vous.

Au reſte, toute cette hiſtoire eſt fondée ſur les lettres originales de tous les généraux ; et quelques petites circonſtances, qu'on m'a dites de bouche, ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reſte de l'hiſtoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui ſont dans le dépôt du miniſtre.

Je ſouhaite que la guerre ſur mer ſoit auſſi glorieuſe que la dernière guerre en Flandres l'a été.

Croirez-vous que le roi de Pruſſe vient de m'envoyer une tragédie de Mérope, miſe par lui en opéra? Il m'avertit cependant qu'il n'eſt occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous viſſiez quelque

chofe de fon ouvrage, cela eft curieux. Faites vos
1756. réflexions fur ce contrafte, et fur tous ces contraftes. J'aurais pu donner quelques bons avis, mais je me renferme dans mon obfcurité et dans ma folitude, comme de raifon.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de *Pompadour* avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et refpectueux attachement.

LETTRE CLX.

A M. BRIASSON, *libraire à Paris.*

A Monrion, 13 de février.

AVANT de travailler à l'article *Français*, il ferait bon que quelque homme zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique, voulût bien fe donner la peine d'aller à la bibliothéque royale, et d'y confulter les manufcrits du dixième et onzième fiècles, s'il y en a dans le jargon barbare, qui eft devenu depuis la langue françaife. On pourrait découvrir peut-être quel eft le premier de ces manufcrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce ferait une chofe affez curieufe de fixer le temps où nous fûmes débaptifés, et où nous devînmes fauvages *français*, après avoir été fauvages *francs*, fauvages *gaulois* et fauvages *celtes*.

Si le roman de Philomena, écrit au dixième fiècle, en langue moitié romance moitié françaife, fe trouve à la bibliothéque du roi, on y rencontrera peut-être

ce que j'indique. L'hiſtoire des ducs de Normandie, manuſcrite, doit être de la fin du onzième ſiècle, auſſi-bien que celle de *Guillaume au court nez*. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières ſur ce point qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra ſi ces premiers romans ſe ſervent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*. 1756.

En vérité, il n'y a que les gens qui ſont à Paris qui puiſſent travailler avec ſuccès au Dictionnaire encyclopédique; cependant, quand je ſerai de retour à ma maiſon de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Hiſtoire*.

Je ne doute pas que M. de *Monteſquieu* n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente diſſertation qu'*Addiſſon* a inſérée dans le Spectateur, et qu'il n'ait fait voir que le goût conſiſte à diſcerner, par un ſentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, ſouvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, ſurtout dans les auteurs de génie, comme *Corneille*.

A propos de goût et de génie, l'Eloge de monſieur de *Monteſquieu*, par M. d'*Alembert*, eſt un ouvrage admirable : il y a confondu les ennemis du genre-humain.

Mille ſincères et tendres complimens à monſieur d'*Alembert*, à M. *Diderot* et à tous encyclopédiſtes.

1756. LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 de février.

MOI, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, cela eſt bien impoſſible. Il y a plus de trois ſemaines que j'envoyai à madame de *Fontaine*, le petit ouvrage dont vous me parlez pour vous être donné ſur le champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'eſt à madame de *Fontaine* qu'il faut vous adreſſer. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles : apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très-régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. *Tronchin*. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me ſemble qu'il faudrait faire à préſent quelque tragédie maritime : on n'a encore repréſenté des héros que ſur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La ſcène ſerait ſur un vaiſſeau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y ſerait exactement obſervée, à moins que les héros ne ſe jetaſſent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf ſur terre : ce ſont toujours les mêmes paſſions, et des aventures qui ſe reſſemblent. Le théâtre eſt épuiſé, et moi auſſi : et puis, quand on s'eſt tué à travailler deux ans de ſuite à l'ouvrage le plus difficile que l'eſprit humain puiſſe entreprendre, quelle en eſt la récompenſe ? Les comédiens daignent-ils

feulement remercier du préfent qu'on leur a fait? On amufe la cour deux heures; mais, de tous ceux qu'on a amufés, en eft-il un feul qui daigne vous rendre le moindre fervice? La parodie nous tourne en ridicule; un *Fréron* nous déchire: voilà tout le fruit d'un travail qui abrége la vie. C'eft à ce coup que vous m'allez bien gronder: vous auriez tort, mon cher ange. Ne voyez-vous pas que fi mon fujet était arrangé à ma fantaifie, j'aurais déjà commencé les vers?

1756.

Mais quelle eft donc la maladie de madame d'*Argental* ? que veut donc dire fon pied ? Si la comédie ne la guérit point, que pourra *Fournier*? Son état m'afflige fenfiblement. Quand vous irez à la comédie, mon cher et refpectable ami, faites, je vous prie, pour moi, les remercîmens les plus tendres à *Gengis-kan*. Il eft vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de Mérope opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à préfent on doit trouver fes vers fort mauvais à Verfailles. Je fuis toujours attaché à madame de *Pompadour;* je lui dois de la reconnaiffance, et j'efpère qu'elle fera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange; je vous embraffe tendrement.

1756.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de mars.

Il faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. *Bourret:* je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne Religion naturelle, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liste et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décens, voici ceux qui termineront le sermon sur Lisbonne : lâchez-les pour apaiser les *Cerbères.*

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette *l'ouvrier* au lieu du *potier?* Cet ignorant-là n'a pas lu saint *Paul.*

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de Mérope, de la composition du roi de Prusse, qu'il fait exécuter le 27 mars; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit carême, par la poste ; et que vous vouliez la faire réimprimer sur le champ, à l'usage des ames dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention. Mon ancien ami, si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui soit dans le même goût, et qui dise combien ces

deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il eſt très-triſte aſſurément qu'on les ait imprimés ſans avoir mon dernier mot ; mais le voici. Je fais auſſi la guerre aux Anglais, à ma façon. 1756.

J'eſpère que M. le maréchal de *Richelieu* leur prouvera, à la ſienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde.

Je vous embraſſe.

LETTRE CLXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 17 de mars.

MA chère enfant, je ſavais, il y a long-temps, qu'*Eſculape-Tronchin* était à Paris ; et j'ai été fidelle à un ſecret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de ſa réputation, s'il ne vous donne pas un cu et des tetons. Vous ferez très-bien de venir avec MM. *Tronchin* et *Labat* : une femme ne peut ſe damner en voyageant avec ſon directeur, ni ſe mal porter en courant la poſte avec ſon médecin.

Votre frère a donc quitté ſon pot-à-beurre pour vous ; et il va ſoutenir la cauſe du grand conſeil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embraſſons tendrement, votre ſœur et moi. Nous comptions aller faire un petit tour à Lyon pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'eſt un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne ſera

1756. pas fuivi ; mais l'autel ne fera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du Lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai: *tout eft bien.*

C'eft *Satan* qui a fait imprimer l'ébauche de mon fermon. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raifonner à fond contre *Pope*, et de plus très-chrétiennement. Il y a fans doute beaucoup de mal fur la terre, et ce mal ne fait le bien de perfonne ; à moins qu'on ne dife que votre conftipation a été prévue de DIEU pour le bonheur des apothicaires. Je fouffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à perfonne. La maladie de M. de *Séchelles* ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie de *la Noue*, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dife qu'elle ne vaut pas grand'chofe.

Votre fœur fe donne quelquefois des indigeftions de truite, et fait toujours fa cour à *Alcefte* et à *Admette*. Je fais de mon côté de la mauvaife profe et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'Encyclopédie ; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'hermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embraffe tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cu et des tetons, ma chère nièce.

LETTRE CLXIV.

1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 de mars.

MON cher ange, vous avez raiſon; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes ſur les malheurs de Lisbonne et ſur la loi naturelle. Ces deux ouvrages ſont donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on eſt expoſé à la criaillerie! Madame de *Fontaine* a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme ſur la loi naturelle. On lui a donné le titre de Religion naturelle; à la bonne heure; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'eſt une faible eſquiſſe que je crayonnai pour le roi de Pruſſe, il y a près de trois ans, préciſément avant la brouillerie. La margrave de *Bareith* en a donné des copies, et j'en ſuis fâché pour plus d'une raiſon. Que faire? il faudra le publier après y avoir mis ſagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade ſur Lisbonne. C'eſt actuellement un poëme de deux cents cinquante vers. Il eſt raiſonné, et je le crois très-raiſonnable. Je ſuis fâché d'attaquer mon ami *Pope*, mais c'eſt en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me ſied pas; mais la réſignation à l'Etre ſuprême ſied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux; mais le génie poëtique eſt libre et commande: il faut attendre l'inſpiration.

1756. J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la ducheſſe de *Gotha*, auſſi-bien que celle au roi de Pruſſe. Je me vois comme l'âne de ***Buridan.***

LETTRE CLXV.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 24 de mars.

COMMENT luttez-vous contre la queue de l'hiver, Madame, avec votre maudite expoſition au nord? Vous êtes ſur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monſieur votre fils n'eſt-il pas auprès de vous? Il vous conſolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices! C'eſt alors que mon hermitage mériterait ce nom. Nous ſommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame *Denis* n'a pas heureuſement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre hermitage, les rois, les cours, les ſottiſes des hommes; nous ne ſongeons qu'a nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarchale; c'eſt un don de DIEU qu'il ne nous fait que quand on a barbe griſe; c'eſt *le hochet de la vieilleſſe.* Si j'avais

autant de ſanté que je me ſuis procuré de bonheur, je vous dirais plus ſouvent, Madame, que je vous aimerai de tout mon cœur, juſqu'au dernier moment de mon exiſtence. Madame *Denis* et moi ſommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préſide à Colmar. 1756.

LETTRE CLXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 de mars.

Si je n'avais pas une nièce, mon héros, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais ſuivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre hiſtorien avec vous, comme *Louis XIV*. Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâſſer les particularités. les plus intéreſſantes pour le public, et les plus glorieuſes pour vous, dans une eſpèce d'Hiſtoire générale qui va depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il eſt venu, à mon hermitage des Délices, des anglais qui ont vu votre ſtatue à Gènes: ils diſent qu'elle eſt belle et reſſemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un ſculpteur bien ſupérieur. Réuſſiſſez, Monſeigneur; votre gloire ſera ſur le marbre et dans tous les cœurs.

1756. Le mien en eſt rempli ; il vous eſt attaché avec la plus vive tendreſſe et le plus profond reſpect.

Je me flatte que vous ſerez bien content de M. le duc de *Fronſac*. On dit qu'il ſera digne de vous : il commence de bonne heure.

Oſerais-je vous demander une grâce ? Ce ſerait de daigner vous ſouvenir de moi, avec M. le prince de *Virtemberg* qui ſert, je crois, ſous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus conſtantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapſodies ſur Lisbonne et ſur la religion naturelle. Vraiment vous avez bien autre choſe à faire qu'à lire mes rêveries ; mais, quand vous aurez quelque inſomnie, elles ſont bien à votre ſervice.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

Je reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange ; que de choſes j'ai à vous dire ! Madame d'*Argental* a toujours mal au pied ! et le meſſie *Tronchin* eſt à Paris ! Il dit que je ſuis ſage et que je me porte bien ; ah, n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration ; c'eſt ce qu'un procureur doit envoyer ; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de *Chauvelin* eût daigné employer auprès de lui ſon éloquence. J'écris à

M.

M. l'abbé de *Chauvelin* pour le remercier; je ne fais point fa demeure: je lui écris à Paris. 1756.

Vous me parlez d'une mademoifelle *Guéan;* voilà ce que c'eft que d'écrire trop tard ; les *Bonneau* font plus alertes. Un *Bonneau* m'a écrit, il y a un mois, pour mademoifelle *Hus*, et mon refpect pour le métier ne m'a pas permis de refufer. J'ai figné; j'ai donné Nanine à cette *Hus* : ce n'eft pas ma faute. Je ne fuis qu'un pauvre fuiffe mal inftruit. On me défigure à Paris. Mon petit carême eft imprimé d'une manière fcandaleufe. La jérémiade fur Lisbonne et la Loi naturelle font deux pièces dignes de la primitive Eglife. *Satan* en a fait les éditions. A qui dois-je m'adreffer pour vous faire tenir mes fermons avec les notes ? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raifon mon procureur, je ne laifferais pas de fonger pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, fi DIEU m'en donne la force et la grâce; mais que faire? comment faire, et à quoi bon travailler pour des ingrats? moi fuiffe! moi fournir la cour et la ville! Je prêche DIEU, et on dit au roi que je fuis athée. Je prêche *Confucius*, et on lui dit que je ne vaux pas *Crébillon*. Le roi de Pruffe ne m'a pas traité avec reconnaiffance; et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment foutenir tous ces contraftes ? Heureufement j'ai une jolie maifon et de beaux jardins. Je fuis libre, indépendant; mais je ne digère point, et je fuis loin de vous; et je mourrai probablement fans vous revoir.

On me mande que les Anglais font à Port-Mahon.

1756. On me mande que nos affaires de Cadix font défefpérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait. Vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame *Denis* vous fait des complimens fans fin, et moi des remercîmens et des reproches. Je vous embraffe. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CLXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 12 d'avril.

J'AI tant fait de vers, mon cher et ancien ami, que je fuis réduit à vous écrire en profe. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à la fois le poëme fur le Défaftre de Lisbonne, fur le Tout eft bien, et fur la Loi naturelle; ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la néceffité de les corriger. Il a fallu dire ce que je penfe, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les efprits trop philofophes, ni les efprits trop crédules. J'ai vu la néceffité de bien faire connaître ma façon de penfer, qui n'eft ni d'un fuperftitieux ni d'un athée, et j'ofe croire que tous les honnêtes gens feront de mon avis.

Genève n'eft plus la Genève de *Calvin*, il s'en faut beaucoup; c'eft un pays rempli de vrais philofophes. Le chriftianifme raifonnable de *Locke* eft la religion de prefque tous les miniftres, et l'adoration d'un Etre fuprême, jointe à la morale, eft la religion de prefque

tous les magiftrats. Vous voyez, par l'exemple de *Tronchin*, que les Génevois peuvent apporter en France quelque chofe d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'infertion de la petite vérole, Idamé, et la Religion naturelle. 1756.

Mes libraires fe font donné le plaifir d'affembler dans leur ville les chefs du confeil et de l'Eglife, et de leur lire mes deux poëmes : ils ont été univerfellement approuvés dans tous les points. Je ne fais fi la forbonne en ferait autant. Comme je ne fuis pas en tout de l'avis de *Pope*, malgré l'amitié que j'ai eue pour fa perfonne, et l'eftime fincère que je conferverai toute ma vie pour fes ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre juftice dans ma préface, auffi-bien qu'à notre illuftre ami M. l'abbé *du Refnel*, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et fouvent lui a rendu le fervice d'adoucir les duretés de fes fentimens. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lefquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, fi un malade chargé de cette befogne, et encore d'une Hiftoire générale qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une efpèce de petite colonie, a le temps d'écrire à fes amis. Pardonnez-moi donc fi je parais fi pareffeux dans le temps que je fuis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adreffer mon Tout n'eft pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore fi vous êtes encore à Paris ; je ne fais où eft M. l'abbé *du Refnel*. Je vous écris prefque au hafard, fans favoir fi vous recevrez ma lettre. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

1756.

LETTRE CLXIX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 d'avril.

Je dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'eſt tout juſte le cas de combattre plus que jamais le ſyſtême de *Pope;*

Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de *Jérémie* ſur Liſbonne, et de mon teſtament en vers où je parle de la religion naturelle d'une manière, en vérité, très-édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aye dit tout ce que je penſe, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le ſecret de ne pas offenſer beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes aſſez curieuſes. Je ne ſais ſi les théologiens de Paris me rendront autant de juſtice que ceux de Genève. Il y a plus de philoſophie ſur les bords de notre lac qu'en ſorbonne. Le nombre des gens qui penſent raiſonnablement ſe multiplie tous les jours: ſi cela continue, la raiſon rentrera un jour dans ſes droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je ſuis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices: elles commencent à mériter

leur nom : elles font bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable *Patu* y fit un pélerinage : je vous affure que c'eft une jolie retraite bien convenable à mon âge et à ma façon de penfer. Je ne fais pas de fi beaux vers que *Pope*, mais ma maifon eft plus belle que la fienne, et on y fait meilleure chère, grâce aux foins de madame *Denis;* et je vous réponds que les jardins d'*Epicure* ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philofophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à *Lambert* que je vais lui envoyer les poëmes de Lisbonne et de la Loi naturelle. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les *Cramer* pour l'édition de mes rêveries. Il était impoffible que cette édition ne fe fît pas fous mes yeux : vous favez que je ne fuis jamais content de moi, que je corrige toujours, et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition eft finie depuis quelques jours. Puifque *Lambert* en veut faire une, il me fera grand plaifir de mettre votre nom à la tête du premier difcours fur l'homme ; le quatrième eft pour un roi, et le premier fera pour un ami ; cela eft dans l'ordre.

1756.

Bonfoir, je vous embraffe.

1756.

LETTRE CLXX.

A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 d'avril.

Vous voyez, monſieur le Duc, l'excuſe de mon long ſilence, dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reſte de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puiſque vous écrivez de ſi jolies lettres avec un rhumatiſme; mais c'eſt que vous avez autant d'eſprit que de courage.

Il eſt vrai, monſieur le Duc, que je me ſuis aviſé, il y a quelques années, d'argumenter en vers ſur la religion naturelle, avec le roi de Pruſſe. C'était tout juſte immédiatement avant que lui et moi chétif nous fiſſions l'un et l'autre une petite brèche à cette religion naturelle, en nous fâchant très-mal à propos; mais il n'eſt pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragmens d'une jérémiade ſur le Déſaſtre de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome *tout eſt bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève : on les a imprimées correctement avec des notes aſſez curieuſes. Si cela peut amuſer votre loiſir, je donnerai le paquet à M. de *Rhodon* qui, ſans doute, trouvera des occaſions de vous le faire tenir.

Puiſque vous me parlez des péchés de ma jeuneſſe,

je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne:* celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles, sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens, à qui le sujet plaisait, se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *bien-aimé* n'est pas dans mon original : il n'est fait que pour le Cantique des cantiques. Si mon âge, mes maladies et mes occupations me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'est pas là une besogne de malade. 1756.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères *Cramer* en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé d'ailleurs est dans un état si déplorable que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon français et de serviteur de M. le maréchal de *Richelieu*, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth.

1756.

LETTRE CLXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

C'EST un trait digne de mon héros de daigner ſonger à ſon vieux petit ſuiſſe, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, Monſeigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodiſe, et qu'*Aphrodiſe* en grec c'eſt *Vénus*? Je me flatte que vous donnerez pour le mot, *Venus victrix*, cela vous ſiéra à merveille. Ce mot-là ne réuſſit pas mal à un de vos devanciers qui eut auſſi affaire en ſon temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'oppoſer à votre expédition. Ils ont quatre cents cinquante lieues à traverſer avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils aſſez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traverſée. Si le ſud-oueſt vous eſt contraire, ne l'eſt-il pas auſſi aux Anglais? Enfin, j'ai la meilleure opinion du monde de votre entrepriſe. Il vient tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraiſſent très-fâchés d'avoir chez eux des hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puiſſe vous empêcher de prendre Port-Mahon, ſuſſiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques momens de loiſir ſur *le Foudroyant*, dans le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer

mes sermons; ils ne sont ni gais ni galans, ils conviennent au saint temps de Pâques : ils sont bien 1756.
sérieux, mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la destruction de Quito ; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très-saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis pour ma part un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est juste que *Pascal* combatte les jésuites, et cela est plaisant. Pardon de bavarder si longtemps avec mon héros. Madame *Denis* et moi, nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

1756.

LETTRE CLXXII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 16 d'avril.

LES Délices font un hôpital, ma chère nièce : nous fommes fur le côté, votre fœur et moi ; notre *Efculape-Tronchin* ne peut pas être par-tout. Songez à conferver la fanté qu'il vous a rendue. Il arrive bien fouvent dans les maladies chroniques, comme les nôtres, qu'un remède agit heureufement les quinze premiers jours, et ceffe enfuite de faire fon effet. C'eft ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je fouhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre fœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage indifpenfable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puiffions aller au-devant de vous, et que nous ne foyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarraffe pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du fyftême de *Pope* et de la Loi naturelle. Cependant je fuis fâché qu'on ait imprimé mes petits fermons : je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifians, avec de belles notes fort inftructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je fuis bon français ; je combats les Anglais à ma façon. Je fuis comme

Diogène qui remuait ſon tonneau pendant que tout le monde ſe préparait à la guerre dans Athènes. 1756.

Je pourrais bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, ſi j'ai quelques momens heureux : mais à préſent à peine puis-je dicter une mauvaiſe lettre en proſe, et vous dire combien je vous aime.

Bonſoir, ma chère nièce ; j'embraſſe votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

LETTRE CLXXIII.

A M. DE BORDES,

DE L'ACADEMIE DE LYON.

Aux Délices, avril.

Soyez bien sûr, Monſieur, que votre lettre me fait plus de plaiſir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, ſoit opéra, ſoit agnus Dei. Nous ſommes très-fâchés, madame *Denis* et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des caſcades, et après avoir entendu des *Miſerere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paiſible, deux eſpèces de philoſophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême déſir de faire le voyage dont vous revenez ; mais à préſent je n'ai plus d'autre paſſion que celle de reſter tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être penſant que de Saint-Pierre de Rome ; et ce n'eſt pas trop la

peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut
1756. demander permiffion de penfer à un dominicain.

M. l'abbé *Pernetti* m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'infcription de votre falle de fpectacles, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue françaife, qui par malheur eft très-ingrate pour le ftyle lapidaire, rend cette befogne affez mal-aifée. Quatre vers en ce genre font plus aifés à faire que deux. Cependant je vous fupplie de dire à M. l'abbé *Pernetti* que j'effaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureufement du temps devant moi : on dit que votre falle ne fera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des infcriptions pour la ftatue de M. le maréchal de *Richelieu* à Minorque.

Adieu, Monfieur; confervez-moi une amitié dont je fens vivement tout le prix.

LETTRE CLXXIV.

1756.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

PRENEZ Port-Mahon, mon héros; c'eſt mon affaire. Vous ſavez qu'un fou d'anglais parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera priſonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commiſſion à Londres de dépoſer vingt guinées contre cet extravagant, et j'eſpère bien gagner quatre cents livres ſterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garniſon de Saint-Philippe priſonnière de guerre. Je ne ſuis pas le ſeul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la ſanté, à vous et à M. le duc de *Fronſac*. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de ſouhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers comme des Romains triomphans des Carthaginois.

Je n'oſe pas vous ſupplier d'ordonner à un de vos ſecrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, ſi vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez aſſurément en honorer perſonne plus intéreſſé à vos ſuccès.

Permettez que les deux ſuiſſes vous préſentent leur tendre reſpect.

1756.

LETTRE CLXXV.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 d'avril.

IL y a un mois, Monſieur, que je devais vous renouveler mes remercîmens, car il y a un mois que je jouis du plaiſir de voir s'épanouir ſous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an paſſé. Je fais d'autant plus de cas des plaiſirs de cette eſpèce que malheureuſement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, Monſieur, vous jouiſſez d'un bonheur plus précieux, de la ſanté, de la conſidération et de la gloire que vous avez acquiſe. Ce ſont-là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne ſerons fâchés d'apprendre la priſe de Minorque par M. le maréchal de *Richelieu*. Vous vous êtes toujours intéreſſé à ſa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaiſes, il lui faudra une nouvelle ſtatue au Port-Mahon; et ſi les Anglais ont été aſſez mal-aviſés pour ne pas prendre de juſtes meſures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates, et de très-mauvais politiques.

Adieu, Monſieur; conſervez-moi un ſouvenir qui me ſera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je préſente ici mes très-humbles

obéissances à monsieur votre frère. Je le crois à présent à Brunoi, comme vous à Plaisance, n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'esprit sans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de *Fleuri*, avec le plaisir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce ministre n'en a fait aux siens, supposé qu'il en ait eu. 1756.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 de mai.

MON HEROS,

RECEVEZ mon petit compliment (*) ; il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera ; je m'y prends à l'avance ; c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon, je crois la garnison prisonnière de guerre ; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le sera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien, elle sera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi si je me presse. Vous

(*) Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers :

Depuis plus de quarante années, &c.

1756. vous preſſez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-ſautier.

Pardon, Monſeigneur, d'un ſi énorme bavardage; vous avez bien autre choſe à faire.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 de mai.

Thiriot me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes ſermons, que ma morale vous a plu, que les notes ont eu votre approbation; mais vous ſaviez alors l'affront qu'on venait de faire au père de l'Egliſe des ſages, à *Bayle*. On venait de le traiter comme le père *Berruyer* et comme la Chriſtiade, on l'aſſociait à l'évêque de Troies. On brûlait tout, et ancien et nouveau Teſtament, et mandemens, et philoſophie. Cette capilotade eſt aſſez ſingulière, et le diſcours de M. *Joli* peu courtois pour le philoſophe de Roterdam. Mon mauvais ange voulut que, préciſément dans ce temps-là, il ſe ſoit gliſſé au bout de mon petit carême une note ſur *Bayle*, qui devient tout juſte la ſatire d'un jugement que j'ignorais, et du diſcours éloquent de M. *Joli de Fleuri*, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes, de l'arrêt contre l'Ecriture ſainte et contre *Bayle*. J'ai écrit auſſitôt à *Thiriot* l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma ſcandaleuſe note faite ſi innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec

la

la Bible; à moi n'appartient tant d'honneur. Il eſt certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. *Joli de Fleuri* : *Que ceux qui ſe déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raiſonner et à être moderés*; et à la fin de la note, *c'eſt qu'ils ſont injuſtes*. Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raiſonnent, qui ſont modérés et juſtes, traitaſſent *Bayle* comme ils l'ont fait; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon ſecours, mon ange; mais en eſt-il temps? et *Thiriot* n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue? Je vous ſupplierais auſſi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers: 1756.

L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.

Le mot de *cher* eſt celui dont il ſe ſert en leur écrivant. Ce ſont ces mots propres et caractériſtiques qui ſont le mérite d'un vers. *Qu'avec ſes électeurs* eſt dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puiſque je vous fais faire deux tragédies à la fois ſous mes yeux. La première eſt ce botoniate, ce Nicéphore que le conſeiller génevois raccommode; la ſeconde eſt Alceſte, à laquelle votre très-humble ſervante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reſte plus que moi; mais je vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de la ſanté et *ſlatus divinus*. J'attends le moment de la grâce. Si mon état continue, je ſerai un juſte à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs ſonger à preſent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce ſera-là un beau coup de théâtre, un beau dénouement; mais, en vérité, il eſt plus aiſé de prendre Minorque

1756. que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs; je ſuis loin de vous. Les ſujets ſont épuiſés et moi auſſi. Il n'y a que le cœur qui ſoit inépuiſable. Je voudrais bien que les talens fuſſent comme l'amitié, qu'ils augmentaſſent avec les années. Adieu; mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE CLXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 5 de mai.

MADAME, je ſuis rempli d'étonnement et de reconnaiſſance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être ſi long-temps ſans vous écrire, moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez ſur le papier, et qui conduiſent votre main? Vous n'avez plus beſoin de ſecrétaire avec ce ſecours; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit preſque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponſes indiſpenſables. Accablé une année entière, ſans

relâche, de travaux fous lefquels ma fanté fuccombait, et ayant de plus l'occupation d'une maifon et d'un jardin, et même de l'agriculture; enfeveli dans les Alpes, dans les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me fentais incapable de vous amufer, et encore plus de vous confoler; car, après avoir dit autrefois affez de bien des plaifirs de ce monde, je me fuis mis à chanter fes peines. J'ai fait comme *Salomon*, fans être fage; j'ai vu que tout était à peu-près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal fur la terre. 1756.

Vous devez être de mon avis, Madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a perfonne qui n'ait fenti quelquefois que j'ai raifon. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros eft celui du mal: or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau auffi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'eft-il fait tout feul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre-humain; car pour moi, fi j'ofais, je ferais affez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puiffe prétendre eft de mener une vie conforme à fon état et à fon goût. Quand on en eft venu là, on n'a point à fe plaindre; et il faut fouffrir fes coliques patiemment.

Je préfume, Madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre fituation, que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la fociété; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui font dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus néceffaire, et par conféquent plus agréable; car les plaifirs ne naiffent que

1756. des befoins. Il vous fallait abfolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je fuis. Nos maux font différens, et il nous faut de différens remèdes.

Il eft vrai qu'il eft trifte d'achever fa vie loin de vous; et c'eft une des chofes qui me font conclure que *tout n'eft pas bien*. Tout doit être bien pour M. le préfident *Hénault*. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau foit ouvert, c'eft lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira fa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus;* il eft jufte que ce foit à M. de *Richelieu* qu'elle fe rende.

Adieu, Madame; foyez sûre que le bord du lac Leman n'eft pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et refpectée.

LETTRE CLXXIX.

1756.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Monrion, le 27 de mai.

Je crois, mon ancien ami, que le braiement de l'âne de Montmartre (*) eſt aux Delices. Je verrai ce que c'eſt à mon retour dans cet hermitage. Ma niéce de *Fontaine* y arrive inceſſamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimaſſiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne, mais il n'y en a guère d'auſſi agréables. Je ſuis redevenu ſibarite, et je me ſuis fait un ſéjour délicieux; mais je vivrais auſſi aiſément comme *Diogéne* que comme *Ariſtippe.* Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très-jolie maiſon à une chaumière, je ferais très-bien dans la chaumière. Ce n'eſt que pour les autres que je vis avec opulence; ainſi je défie la fortune, et je jouis d'un état très-doux et très-libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'eſt par pure générofité : car, à la faibleſſe de ma ſanté près, je ſuis ſi heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui pourſuivent la mémoire de *Bayle* méritent le mépris et le ſilence. Je vous remercie de ſupprimer la petite remarque qui leur donne ſur les oreilles. Tout le reſte aura ſon paſſe-port chez les

(*) Ouvrage intitulé : Penſées d'un citoyen de Montmartre.

1756. honnêtes gens. Il eſt vrai que cette ſeconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux ſots pour répandre leurs préjugés ſur la première. Celle-ci eſt auſſi forte; mais elle eſt meſurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la ſuperſtition, tandis qu'ils laiſſent triompher la philoſophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne ſuis pas partiſan de ce vers: *Tandis que de la grâce*, &c.; mais que j'aime mieux un vers haſardé qu'un vers plat.

Je ne ſais pas ce qu'on veut dire par les prétendues diſſentions des *Cramer;* il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce ſont des gens d'une très-bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'eſprit; ils ſont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils ſont, et ont fait un magnifique préſent à mon ſecrétaire. Ce ſecrétaire, par parenthèſe, eſt un florentin très-aimable, très-bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'académie della Cruſca.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom *Calmet* pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calviniſtes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Intereà vale, et me ama.*

LETTRE CLXXX.

1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes fermons fous l'enveloppe de M. *Bouret;* mais comme je me fuis avifé de voyager un mois dans la Suiffe, il fe peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des *Tronchin* eft dévouée aux arts; mais l'auteur aura des fuccès moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux fuivre *Efculape* qu'*Apollon*. On a corrigé le Nicéphore et l'Alexis felon vos vues, mais non felon vos défirs. L'Alcefte eft très-bien entre les mains de madame *Denis*, puifque cela l'amufe, et que de plus c'eft le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais ofé traiter un pareil fujet. Je doute fort que *Racine* en ait eu l'idée. Alcefte peut faire à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à fouhaiter que *Quinault* eût fait Alcefte après Armide, dans le temps de la force de fon génie, et qu'il eût eu *Rameau* pour muficien.

Je ne protefterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma miférable fanté me laiffe. Il faut joindre le Siècle de *Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis *Charlemagne*. Vous

1756. m'avouerez qu'il eſt difficile qu'un malade puiſſe d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reſte, quand j'en ferai une, je ſens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je ſuis aſſez animé quand c'eſt à vous que je veux plaire; mais, quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, ſongez que l'on fait ſouvent des pièces allobroges à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de *Maintenon*, de *Louis XIV*, &c.? y a-t-il quelque choſe dont un hiſtorien puiſſe faire uſage? Je ne vous parle que d'hiſtoire; je vous en demande pardon. Madame *Denis* vous dit les choſes les plus tendres. Elles feront bien reçues puiſqu'elle fait une tragédie. Madame de *Fontaine*, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon hermitage; il eſt bien joli. J'en ſuis fâché, car je m'y attache, et il eſt trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

LETTRE CLXXXI. 1756.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 4 de juin.

Je reviens dans mon hermitage vers Genève, mon ancien ami, fans favoir fi mes petits fermons ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'*Argental*, qui met prefque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un fcrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de *Bayle* ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le fens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaife, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps refpectable! Comment avez-vous pu imaginer que je puffe avoir un autre fentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chofe qui puiffe vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des *Bentley*, des *Burman*, des *variorum*, pour expliquer ce paffage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil des rêveries pour vous en envoyer. Je ne fais pas quel parti prend *Lambert;* je voudrais bien ne pas défobliger *Lambert*. Je voudrais auffi que les *Cramer* puffent profiter de mes dons. Il eft difficile

1756. de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du Citoyen de Montmartre ; c'eſt un âne qui affiche ſa patrie. J'apprends, par une voie très-sûre, que *Fréron* et *la Beaumelle* ont compoſé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

Cela n'empêche pas que *la Beaumelle* ne puiſſe avoir imprimé des lettres originales de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*, dont on pourra faire quelque uſage dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Un ſcélérat et un ſot peut avoir eu par hafard de bons manuſcrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque choſe d'utile dans ce recueil. Etes-vous à préſent moine de Saint-Victor? Que n'êtes vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de *Fontaine*? Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre ; c'eſt celle de *Thélème*. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais, mais je n'ai garde. Je vous embraſſe tendrement.

P. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes ſermons, et vous prie de vouloir bien en diſtribuer à MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Rouſſeau*. Ils m'entendront aſſez ; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils ſeront édifiés de quelques notes ; ils ne dénonceront point ces ſermons.

LETTRE CLXXXII. 1756.

A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

MON ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame *du Deffant*. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma solitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis est, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amuser et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de messer *Ariosto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose; il est juste que vous l'ayez tout entier et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines; et c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami *Cideville* est de ce petit nombre. S'il est encore à Paris, quand vous aurez

1756. cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'Histoire générale qu'on a autant défigurée que mon petit poëme arioftin. C'est un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines, depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que *Daniel* est un jésuite, le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à *Henri IV*, et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père *Cotton*, et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France; mais ce qu'il oublie toujours, c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire; c'est dommage que la bibliothèque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours; je travaille quand je me porte tolérablement; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maisons aux deux bouts du lac, tout cela fort vîte, parce que la vie est courte. Madame *Denis* a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris, et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait sans doute cette philosophie et cette amitié, car on est assez porté à croire qu'un trou à Paris

vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais je ſuis très-content d'une maiſon riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et ſans vous, ſans madame *du Deffant*, ſans quelques autres perſonnes que je n'oublierai jamais, je ſerais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce ſonge de la vie. Je vous embraſſe tendrement. 1756.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 de juin.

J'AI quelque orgueil, mon héros, de voir une partie de ma deſtinée unie à la vôtre. Il eſt aſſez plaiſant que je ſois, après vous, l'homme le plus réellement intéreſſé à la priſe de Port-Mahon. Je me ſuis aviſé de faire le prophète. Vous accomplirez ſans doute ma prophétie; elle eſt très-claire; il y en a eu juſqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriſte eſt devenu votre aſtrologue. Par quel haſard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. *Blakney* ſe ſoit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon petit compliment était répandu dans Paris. C'eſt *Thiriot-la-trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même

1756. l'avoir défapprouvé. Il y a long-temps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque fecrétaire bel efprit, qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je fuis bien sûr que ce n'eft pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à perfonne qu'à mon héros ; c'était un fecret entre le ciel et lui. *Thiriot* fait quelquefois fa cour à madame la ducheffe d'*Aiguillon*. Si c'eft chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'*Aiguillon* n'en aura pas laiffé prendre de copie ; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés.

Voyez, Monfeigneur, comment notre fecret a pu tranfpirer. Je vous envoyai cette faillie par M. le duc de *Villars*, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces myftères, il n'y a pas grand mal. Vous me juftifierez bientôt ; vous confondrez les incrédules comme les envieux ; on verra bien que vous êtes un héros, et que je ne fuis pas un prophète de *Baal*.

Au milieu des coups de canon, vous foucieriez-vous de favoir que *la Beaumelle*, qui s'eft fait, je ne fais comment, héritier des papiers de madame de *Maintenon*, a fait imprimer quinze volumes, foit de lettres, foit de mémoires ? Ce ramas d'inutilités eft relevé par un tas d'impudences et de menfonges, qui eft fait tout jufte pour l'avide curiofité du public. Il y a quatre-vingt ou cent familles outragées : voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a, parmi les lettres de madame de *Maintenon*, une lettre de M. le duc de *Richelieu* votre père, qui certainement n'était

pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent font bien peu mefurés, et il eft défagréable que monfieur votre fils foit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainfi des fecrets de famille, du vivant des intéreffés. 1756.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de *Fronfac* en 1715, pourvu qu'on rende juftice à M. le maréchal de *Richelieu* en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais difcours. Je lève les mains au ciel fur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame *Denis* et moi, nous fommes les deux fuiffes qui aiment le plus votre gloire et votre perfonne.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 15 de juin.

MON cher ange, nos amours font furieufement traverfées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obftination, et que j'ai déjà efquiffée pour vous plaire. Vous favez que *Villars* ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, à la fuite d'une efpèce d'Hiftoire univerfelle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des mémoires de madame de *Maintenon*,

1756. et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de fottifes, tant de menfonges et de contradictions, d'infulter tant de familles, de parler fi infolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le fouffrir. Il eft affez fingulier que cet homme foit à Paris, et que je n'y fois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, de mademoifelle d'*Aumale*, dans un fatras d'impoftures de fa façon. Il a trouvé le vrai fecret d'être lu et d'être méprifé.

Il avance hardiment que le premier dauphin époufa mademoifelle *Chouin*. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et furtout à madame de *Villefranche* et à madame de *Bolingbroke*, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et refpectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde eft plein, daignez, à vos heures perdues, vous amufer à m'inftruire, afin que je forte au plutôt du bourbier défagréable de l'hiftoire, pour me donner tout entier aux chofes que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre eft tombée fur l'autre. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous embraffent. Cette *Fontaine*, la reffufcitée, eft tout étonnée de ma maifon et de mes jardins. Elle dit que cela ferait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

LETTRE

LETTRE CLXXXV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 16 de juin.

Je ne fuis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, &c., tout fourmille de fauffetés, de contradictions et d'impoftures. Le menfonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela eft fait pour être lu des ignorans oififs, méprifé des fages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ofe-t-il affurer que Monfeigneur époufa mademoifelle *Chouin*, et que madame de *Berry* fe maria au comte de *Riom*? Quand on avance de tels faits, il faut avoir fes garants. Il était réfervé à ce fiècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de *Louis XIV*, et il porte la démence jufqu'à citer des paffages qui n'y ont jamais été.

Je fuis bien aife que ce foit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il fe dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque chofe enfemble. Les *Cramer* ne fe repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont prefque toute débitée en trois

1756. ſemaines; je ne m'y attendais pas. L'Hiſtoire générale mérite un peu plus d'attention ; on y joint le Siècle de *Louis XIV*, avec des additions et des notes qui ſeront aſſez curieuſes. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage ; nous le reverrions enſemble. Mes nièces auraient ſoin de vous rendre votre ſéjour aux Délices digne du nom que ma maiſon oſe porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loiſir ; ce ſont-là les vraies délices. Je ſerais trop heureux ſi j'avais de la ſanté et l'ami *Thiriot*. *Vale*.

P. S. La lettre à M. le maréchal de *Richelieu* n'était pas aſſurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à perſonne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

LETTRE CLXXXVI. 1756.

A MADAME DUPUY,

Femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le *Tasse* et l'*Arioste* vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut,

1756. ne le recherchent jamais, penſent avec bon ſens, et s'expriment avec clarté. Il ſemble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'eſt ſimple, tout eſt affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiſelle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation eſt un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Taſſe* et l'*Arioſte*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'eſprit; et les Français ſont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de *Sévigné* et d'autres dames écrivent; comparez ce ſtyle avec les phraſes entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre ſexe, parce que vous me paraiſſez faite pour leur reſſembler. Il y a des pièces de madame *Deshoulières* qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle ſimplicité notre *Racine* s'exprime toujours. Chacun croit, en le liſant, qu'il dirait en proſe tout ce que *Racine* a dit en vers; croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiſelle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Boſſuet*, *Racine*, *Deſpréaux*, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit; on ſe fait une habitude d'exprimer ſimplement et noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui eſt bon, et

de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût. 1756.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 de juin.

Mon très-cher ange, j'ai fait venir les frères *Cramer* dans mon hermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu le premier ce recueil de mes folies en vers et en prose; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux, y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en font la dupe. *Lambert* a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aye négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé monsieur *Dubuisson*. Le *Dubuisson* et les *Cramer* disent qu'ils n'ont point tort, et moi je dis qu'ils ont très-grand tort, puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de *Fréron*; je savais seulement que Catilina était l'ouvrage d'un fou, versifié par *Pradon*; et *Fréron* n'en dira pas davantage.

1756. C'eſt cependant à ce déteſtable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois ; c'eſt cette pièce abſurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de *la Beaumelle* eſt bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit ; car, qui veut ſe donner la peine de lire avec examen ? c'eſt un tiſſu d'impoſtures et d'outrages faits à toute la maiſon royale et à cent familles. Il eſt juſte que ce malheureux ſoit accueilli à Paris, et que je ſois au pied des Alpes.

Dieu me préſerve de répondre à ſes perſonnalités ; mais c'eſt un devoir de relever, dans les notes du Siècle de *Louis XIV*, les menſonges qui déshonoreraient ce beau ſiècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la *Duménil*. Elle n'était pas tout-à-fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que *Clairon* lui donne de l'émulation ; mais, ſi elle veut conſerver ſon talent, il faut qu'elle ceſſe de boire. Mademoiſelle *Clairon* a des inclinations plus convenables à ſon ſexe et à ſon état.

Je vous avoue une de mes faibleſſes. Je ſuis perſuadé, et je le ſerai juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'Oreſte réuſſirait beaucoup à préſent ; chaque choſe a ſon temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce ſuccès me ſerait agréable, je vous dirai qu'il me ſerait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer ſur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer Oreſte quelque temps après Sémiramis, vous me rendriez

un plus grand fervice que vous ne penfez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce. 1756.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le difcours de *Louis XIV*, qu'on prétend tenu au maréchal de *Boufflers*, paffe pour avoir été débité aux maréchaux de *Villars* et d'*Harcourt*. La plaine de Saint-Denis eft bien loin du Quefnoy. Il eût été bien trifte de dire qu'on fe ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je fois plongé dans le fiècle paffé, je voudrais pourtant favoir fi, dans le temps préfent, l'abbé de *Bernis* eft déclaré contre moi. Je ne le crois pas ; je l'ai toujours aimé et eftimé, et j'applaudis à fa fortune. Inftruifez-moi. Je vous embraffe tendrement.

LETTRE CLXXXVIII.

AU MEME.

Aux Délices, 2 de juillet.

AVEZ-VOUS reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui eft en chemin depuis plus d'un mois. C'eft une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, et bien des gens commencent à fiffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'*Egmont* à madame d'*Egmont*, donne

1756. assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de *Richelieu* ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'*Egmont* avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage. Il est triste d'être obligé de lui répondre, cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve, il parle de tout au hasard ; et plus il est audacieux dans le mensonge, plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très-aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du Siècle de *Louis XIV*, sans aucune affectation, et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi; à la longue

ils dirigent le fentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai befoin pour 1756.
ce travail de n'en avoir aucun autre fur les bras, de quelque nature que ce foit. *Tronchin* eft revenu; je lui donne ma fanté à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres refpects à tous les anges.

LETTRE CLXXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A vous feul.

Aux Délices, 5 de juillet.

PARDONNEZ à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la befogne foit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaiffez Paris et Verfailles; vous favez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prife en quatre jours; et, fi vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aifé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des fots et des jaloux.

Tronchin eft revenu de Paris, il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui ofent vous porter envie. Une certaine perfonne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'eft d'avoir fait du mal à M. de *M.* . . . ; mais j'ai été trompée, &c. &c. &c.

1756. On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir, par un de vos secrétaires, dans quel temps à peu-près vous souperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez-là une bonne œuvre. Elève du maréchal de *Villars* et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 de juillet.

O ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che o letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte, e maestro d'ogni stile, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite, que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui

a tout vu. Je n'habite que la moindre maifon de ce pays-là ; mais la fituation en eft fi agréable que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas abfolument Potfdam. Ma deftinée a été de vous voir à la campagne ; ne pourrai-je vous y revoir encore ? 1756.

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole, e più difficilmente ancora un imprefario, ò un *Swerts*, che poffa far rapprefentare un opera conforme alle voftre belle regole; mà troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appaffionato di tutto ciò che fcrivete, e non meno innamorato della voftra gentiliffima converfazione.

Je fuis trop vieux, trop malade et trop bien pofté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce ferait pour venir vous voir à Venife ; mais fi vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewell, farewell ; y love you fincerely and forever.

1756.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'Etat, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. *Tronchin*, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps *Louis XIV* aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le Siècle de *Louis XIV* dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes; celle des campemens du prince *Eugène*, depuis le Quesnoy jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Dénain ce projet de campagne? Le prince *Eugène* n'avait pas son porte-feuille dans les retranchemens de Dénain où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce *la Beaumelle* qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle *Chouin*, et qui parle du duc d'*Orléans* comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les Mémoires du marquis

de *Dangeau*, on verra que j'ai eu raifon de dire qu'il fefait écrire les nouvelles de fon valet de chambre. 1756.
Le pauvre homme était fi ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la poftérité de marquer à quelle heure un miniftre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes font remplis de ces détails. Un huiffier y trouverait beaucoup à apprendre, un hiftorien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de *Charlemagne* jufqu'à nos jours. C'eft peut-être l'emploi d'un homme qui n'eft plus hiftoriographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à préfent de bien agréables à dire à M. le maréchal de *Richelieu.* J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me foupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aife d'être le premier à lui rendre juftice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois paffé, l'accompliffement de ma prophétie. Nous autres voifins du Rhône, nous favons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parifiens.

M. le duc de *Villars* avait encore mademoifelle *Clairon* il y a trois jours. Je lui ai écrit, à cette *Idamé;* et fi ma fanté le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je fens que je ne me tranfplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'eft pas mal de fe tenir quelque temps à l'écart; c'eft prefque le feul préfervatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'eft-il pas toujours bien sûr.

Je ne fais pas comment Sémiramis aura réuffi fans

1756. mademoiſelle *Clairon*. Si la demoiſelle *Duménil* continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivrognerie. Il faut être ſobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très-indigné contre *la Beaumelle*. Pluſieurs perſonnes même trouvent aſſez étrange que cet homme ſoit tranquille à Paris, et que je n'y ſois pas ; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela eſt dans l'ordre. Adieu, mon divin ange ; mes nièces vous embraſſent. Madame de *Fontaine* eſt un miracle de *Tronchin ;* ſi cela continue, vous la reverrez avec des tetons. Il fait bien chaud pour jouer Sémiramis ; mais *Crébillon* ne fera-t-il pas jouer la ſienne ? c'eſt un de ſes ouvrages qu'il eſtime le plus. Adieu ; mille reſpects à tous les anges.

LETTRE CXCII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

En vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel aſſaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en penſe, et de vous écrire à Compiegne. Vous allez être aſſaſſiné de poëmes et d'odes. Un jéſuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel eſprit de Toulouſe, m'en ont déjà envoyé.

Je ſuis le bureau d'adreſſe de vos triomphes. On s'adreſſe à moi comme au vieux ſecrétaire de votre gloire. 1756.

Ce qui me fait le plus de plaiſir, c'eſt une Hiſtoire de la révolution de Gênes, très-ſagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français ; on vous y rend toute la juſtice qui vous eſt due. Je vais inceſſamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans ; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de *Fronſac* était fait comme un homme qui vient d'un aſſaut, quand il a porté la nouvelle. Il était avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maiſons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer ſi vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et ſi vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune ; pardonnez au bavard.

1756.

LETTRE CXCIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 21 de juillet.

Le ſuccès fait la renommée.

Vous le voyez bien, mon ancien ami ; une lettre anonyme que je reçois, ſelon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages ; mais ces gens-là ſeront forcés d'avouer que je ſuis prophète. M. le maréchal de *Richelieu* a bien voulu témoigner à ſon *Habacuc* le gré qu'il lui ſavait de ſes prédictions, en daignant me mander ſes ſuccès le jour de la capitulation. J'ai ſu ſa gloire aux Délices, avant qu'on la sût à Compiegne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe : c'était la place de l'Europe la plus forte. Je ſuis encore à comprendre comment on en eſt venu à bout. Dieu merci, vous autres Pariſiens, vous ne regretterez plus M. de *Lovendal*. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui ſe paſſe en Allemagne ? Je regarde les affaires publiques à peu-près du même œil dont je lis Tite-Live et Polibe.

Non me agitant populi faſces, aut purpura regum,
Aut conjurato deſcendens Dacus ab Iſtro.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philoſophe d'*Alembert ;* peut-être va-t-il plus loin

que

que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal fon temps. A l'égard du philofophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne fera heureux ni fur les bords de la Sprée, ni fur les bords de la Seine. On dit que ce n'eft pas chofe aifée d'être heureux : *Eft Ulubris, eft hîc.* Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces infolens Mémoires de madame de *Maintenon.* Je vous avoue que c'eft une efpèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands-hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite fes impoftures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaifanterie, qui en impofera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me confeille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de *Louis XIV* qu'on réimprime avec l'Hiftoire générale. 1756.

Si les Mémoires de ce *Conac* font imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. *Bouret.* Puis-je m'adreffer à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus ? Vous m'aviez promis les deux fermons de *Lambert.*

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des *Cramer*, parce que j'ai jugé que vous auriez prefque en même temps celle de Paris; cependant, fi vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes; je fuis auffi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Intereà vale et fcribe, amice, amico veteri.*

1756.

LETTRE CXCIV.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 de juillet.

VOTRE lettre, Monfieur, augmente la joie que les fuccès de M. le maréchal de *Richelieu* m'ont caufée. Votre amitié pour lui, qui ne s'eft jamais démentie, juftifie bien mon attachement. Une fi belle action fait fur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des fujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle inftitution (*) qu'on doit à vos foins, et qui fera une grande époque dans l'hiftoire du fiécle préfent. Le nom de M. le maréchal de *Richelieu* ira à la poftérité, et le vôtre ne fera jamais oublié.

Les événemens préfens fourniront probablement une ample matière aux hiftoriens : l'union des maifons de France et d'Autriche, après deux cents cinquante ans d'inimitiés ; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaiffée en fix mois de temps; une marine formidable, créée avec rapidité ; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un efprit de fuite dans le miniftère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus hiftoriographe de France. Mais la France qui ne manquera jamais

(*) L'Ecole royale militaire.

ni d'hommes d'Etat, ni d'hommes de guerre, aura toujours auſſi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie. 1756.

Je ne ſuis plus bon à rien; ma ſanté m'a rendu la retraite néceſſaire. Il eut été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaiſance qu'auprès de Genève, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un ſéjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur *Tronchin* vient ſouvent chez moi. J'ai preſque toute ma famille dans ma maiſon. La meilleure compagnie, compoſée de gens ſages et éclairés, s'y rend preſque tous les jours, ſans jamais me gêner; il y vient beaucoup d'Anglais; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous ſouffrez, ſans doute, Monſieur, avec plaiſir, ce compte que je vous rends de ma ſituation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublîrai point. Je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez Monſieur votre frère, de vouloir bien l'aſſurer de mes ſentimens et de compter ſur ceux avec leſquels j'ai l'honneur d'être ſi véritablement, &c.

1756.

LETTRE CXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'augufte.

MON cher ange, je fuis bien malingre; mais, puifqu'on a reffufcité Sémiramis, il faut bien que je reffufcite auffi. On dit que *le Kain* s'eft avifé de paraître, au fortir du tombeau de fa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être enfanglantés; cela eft un tant foit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occafions où l'on fe trouve tout jufte entre le fublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon abfence n'a pas nui au fuccès; de mon temps les chofes n'auraient pas été fi bien. J'ai gagné quelque chofe à être mort, car c'eft l'être que de vivre fans digérer au pied des Alpes. Je fens que les *Tronchin* n'y font rien. Le miracle de madame de *Fontaine* fubfifte, mais je ne fuis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à fon médecin; mais, mon ange confolateur, aurai-je encore la foice de faire quelque chofe qui vous plaife? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne paffe plus vîte que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuifé; mais, par malheur, ne le ferais-je pas? Il fe préfente en Suède un fujet de tragédie; s'il y avait quelque épifode de Pruffe, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépaffé.

Je ne conseillerais pas à *la Beaumelle* de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgrâcié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de *Grafigny* a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de Cénie. Pour madame *du Bocage*, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés, sans compter l'opéra de Mérope du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges.

1756.

LETTRE CXCVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 d'auguste.

Il me semble, Monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiegne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut ; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiegne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble

1756. point au général *Blakney*, je ne peux ſortir de ma place. La raiſon en eſt que je ſuis aſſiégé par une file de médecines dont le docteur *Tronchin* m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de ſanté ! Je partirais ſur le champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laiſſerais là toute ma famille, qui ſe paſſerait bien de moi dans mon hermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des ſeuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, eſſuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de *Villars* avant la journée de Dénain. Vous avez fait comme lui, et on ſe tait, et on admire, et l'enthouſiaſme que vous inſpirez eſt général. On a mal attaqué, diſait-on; il fallait abſolument envoyer M. de *Vallière* pour tirer juſte. Au milieu de tous ces beaux raiſonnemens arrive la nouvelle de la priſe; voilà juſqu'à préſent le plus beau moment de votre vie. Qu'eſt-il arrivé de là? qu'on ne vous conteſte plus le ſervice que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le ſceau à votre gloire. Il ſe pourra bien faire que vous ne ſoyez pas le premier dans le cœur de la belle perſonne que vous ſavez; mais vous ſerez toujours conſidéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'eſt une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne auſſi la liberté

de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit *Desmahis* (*). Ce *Desmahis* est fort aimable. Vous ne vous en soucierez guère ; vous avez bien autre chose à faire. 1756.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

LETTRE CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

Mon divin ange, voici le Botoniate achevé et réparé, à peu-près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très-aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais ; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête *la Beaumelle* est enfermé, je n'en suis pas surpris ; il avait dit dans ses Mémoires, en parlant de la maison royale : *On s'allie plaisamment dans cette maison-là.*

On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de *Sainte-Palaye* qui

(*) Voyez vol. d'Epitres, année 1756.

1756. m'eût honoré du Gloffaire ; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint.

La pofte part, je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

LETTRE CXCVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 d'augufte.

MON cher et ancien ami, je ne fais ce que c'eft que cette critique dévote dont vous me parlez ; eft-ce une critique imprimée ? eft-ce feulement un cri des ames tendres et timorées ? vous me feriez plaifir de me mettre au fait. Je m'unis à tout hafard aux fentimens des faints, fans favoir ni ce qu'ils difent ni ce qu'ils penfent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troies d'imprimer des mandemens : c'eft défendre à la comteffe de *Pimbêche* de plaider.

Eft-il vrai qu'on joue Sémiramis ? que l'ombre n'eft pas ridicule ? et que les bras de *le Kain* ne font pas mal enfanglantés ? Vous ne favez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne fais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine *Ulric* ne foit traitée par fon fénat avec moins de refpect et de fentiment qu'on n'en doit à fon rang, à fon efprit et à fes grâces.

Vous faurez que l'impératrice-reine m'a fait dire

des choses très-obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin; je n'irai point à Vienne; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois. 1756.

J'attends l'Encyclopède d'*Alembert*, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus-Apollon-Poplinière* a doublé la pension de madame son épouse? *Tronchin* prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque *Conac.*

Pour Dieu, envoyez-moi, signé *Jeanel* ou *Bouret*, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de *Scarron-Maintenon.*

Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.

1756.

LETTRE CXCIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 de feptembre.

Je ne conçois pas trop comment mon héros, environné tout du long de la route d'affaires, de feux de joie, de fufées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à *Florian* pour moi. Je vous remercie tendrement, Monfeigneur. Soyez bien perfuadé que je ferais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. *Tronchin* fera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous ferai vraiment très-obligé; mais, à préfent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens, et je ne peins qu'à coups de broffe. Puifque j'avais commencé une Hiftoire générale, il a fallu la finir; et, dans cette Hiftoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation y eft marqué en peu de mots. Je dis que vous avez fauvé Gênes, que vous avez contribué plus que perfonne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'affaut de Berg-op-Zom, pour mettre au-deffus de cette entreprife l'affaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zom : tout cela fans affectation, fans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme

conduit par la force des événemens. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une Histoire générale par vous. 1756.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme *Ragotin*, nommé *Dufour*, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit *Dufour*, et vous ferez du petit *Dufour* tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit *Dufour* peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les hermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

LETTRE CC.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 10 de septembre.

MON ancien ami, je vous assure que *Tronchin* est un grand-homme; il vient encore de ressusciter madame de *Fontaine*. *Esculape* ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts, ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. *Tronchin* en fait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût

1756. un peu gouverner madame de *la Poplinière*, car je sais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre *Esculape*, je voudrais qu'elle le vînt trouver : vous seriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent, vous autres Parisiens, que le *Salomon* du Nord s'est emparé de Leipsick. Je ne sais si c'est-là un chapitre de Machiavel ou de l'Anti-Machiavel, si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle : *ea cura quietum non me sollicitat.* Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très-obligé des rogatons du Pont-neuf et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite bibliothéque quelques livres dont je vous enverrais la note? vous seriez bien aimable. Je crois que *Lambert* se mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse et ceux qui liront mes sottises; pour moi je voudrais les oublier.

Farewell my old friend j am sick.

LETTRE CCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de septembre.

MON cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageusement avec notre conseiller d'Etat. Cet *Apollon-Tronchin* n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape-Tronchin*. Notre *Esculape* nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de *Fontaine* est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame *Denis* espère que vingt-quatre mille français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. *Freitag*, agent du *Salomon* du Nord, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de *Richelieu* commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle *Clairon*? On dit que madame de *Grafigny* va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que *Marie-Thérèse* est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement

1756. s'aller battre pour elle en Bohème. Il peut réſulter de là quelque ſujet de tragédie. Je ne me ſoucie pas que la ſcène ſoit bien enſanglantée, pourvu que le bon M. *Freitag* ſoit pendu. On attend, dans peu de jours, la déciſion de cette grande affaire. On ne ſait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon* du Nord a couru ſi vîte que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et reſpectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi.

LETTRE CCII.

AU MEME.

Aux Délices, 20 de ſeptembre.

MON divin ange, après des chinoiſes vous voulez des africaines; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de *Confucius*. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loiſir néceſſaire pour recueillir ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de *Fontaine* et mes ſouffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reſte du jour eſt néceſſairement donné aux proceſſions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suiſſe, et même de Paris. Il vient preſque tous les jours ſept ou huit perſonnes dîner chez moi : voyez le temps qui me reſte pour des tragédies. Cependant, ſi vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle eſt à peu-près, en changeant

les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez ſi elle eſt plus préſentable que le Botoniate. 1756.
Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les *Duménil* et les *Gauſſin;* mais il faudrait encore plus changer les choſes.

Le roi de Pruſſe eſt plus expéditif que moi. Il ſe propoſe de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguſte *Marie-Thérèſe* de retirer ſes troupes, de faire ſigne à l'autocratrice de toutes les Ruſſies de ne pas faire avancer ſes Ruſſes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses ſoldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle eſt donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères *Cramer* impriment les ſottiſes de l'univers en ſept volumes; et ces ſottiſes pourront encore ſcandaliſer bien des ſots. Il faut, en attendant, que je reſte dans ma très-jolie, très-paiſible et très-libre retraite. M. le comte de *Grammont*, qui eſt ici à la ſuite de *Tronchin*, diſait hier, en voyant ma terraſſe, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait ſortir. Je n'en ſortirais, mon divin ange, que pour venir paſſer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenſes immenſes à mes hermitages ſur les bords de mon lac; je ſuis dans un âge et d'une ſanté à ne me plus tranſplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et reſpectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

1756.

LETTRE CCIII.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Aux Délices, le 21 de feptembre.

MON cher philofophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raifonner en vers et en profe; mais, dans le moment préfent, vous me pardonnerez de laiffer là toutes ces difcuffions philofophiques (*), qui ne font que des amufemens. Votre lettre eft très-belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois femaines, eft dans un affez grand danger; je fuis garde-malade, et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce foit guérie, pour ofer penfer avec vous. M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philofophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, fi elle pouvait vous pofféder quelquefois. On dit que vous haïffez le féjour des villes : j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous reffembler en tant de chofes, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je fuis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, perfonne ne vous eftime plus que moi, malgré mes

(*) Voyez, dans la nouvelle édition des Oeuvres de *J. J. Rouffeau*, volume de Pièces diverfes, fa lettre à M. de *Voltaire* fur le poëme du Defaftre de Lisbonne et celui de la Loi naturelle.

mauvaifes

mauvaifes plaifanteries (*) ; et que, de tous ceux qui vous verront, perfonne n'eft plus difpofé à vous aimer tendrement. 1756.

Je commence par fupprimer toute cérémonie.

LETTRE CCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

MON très-aimable ange, tout mon temps fe partage entre les douleurs de madame de *Fontaine* et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

Que, pour ce changement,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Il me faut une année. Vous briferiez le rofeau fêlé, fi vous donniez actuellement un ouvrage fi imparfait. Le fuccès des magots de la Chine eft encore une raifon pour ne rien hafarder de médiocre Promettez à mademoifelle *Clairon* pour l'année prochaine, et foyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne fais fi je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 : alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'efpère que notre Zulime paraîtra alors *avec tous fes appas*, et n'en

(*) Lettre du 30 augufte 1755.

parlera point. Il y a des chofes effentielles à faire.
1756. C'eft une maifon dans laquelle il n'y a encore qu'un affez bel appartement. J'avoue que mademoifelle *Clairon* ferait honnêtement logée, mais le refte ferait au galetas. Laiffez moi, je vous en fupplie, travailler à rendre la maifon fupportable. Je ferai bientôt débarraffé de cette Hiftoire générale à laquelle je ne peux fuffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le trifte état où je fuis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la confolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligations de cette précaution néceffaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus fur Zulime que je ne dois me flatter fur les chofes dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et refpectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puiffe, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui eft devenue néceffaire à ma fituation et à ma fanté; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embraffer, avant de finir ma vie douloureufe.

Madame de *Fontaine* eft mieux aujourd'hui. Les deux fœurs et l'oncle fe difputent à qui vous aimera davantage, mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau Manifefte du *Salomon* du Nord. Il eft fort long; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère fe conduire plus hardiment dans des circonftances plus délicates.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'*Aſtrée* et de *Céladon;* il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide *Atamas*. 1756.

Adieu ; on ne peut être plus pénétré que je le ſuis de la conſtance généreuſe de votre amitié. Vous ſentez qu'il eſt néceſſaire à mon être de vous revoir encore, mais je le ſouhaite bien plus que je ne l'eſpère.

LETTRE CCV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 d'octobre.

Je ne vous écris pas ſi ſouvent, Monſeigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des aſſauts ; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un anglais me mande qu'on veut dreſſer dans Londres une ſtatue à *Blakney*. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette ſtatue dans votre temple.

Vous avez vu ſans doute le dernier Manifeſte du *Salomon* du Nord. Ce *Salomon* eſt prolixe ; mais on peut ſe donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandaſſiez une armée dans ces circonſtances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier ; si elles sont
1756. vraies, mon *Salomon* sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir ; il m'a offert biens et dignités ; je sais qu'elles sont transitoires ; je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère, mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le suisse *Voltaire* et la suissesse *Denis* sont toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect.

LETTRE CCVI.

AU MEME.

Aux Délices, 10 d'octobre.

SOUVENEZ-VOUS, mon héros, que, dans votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses Etats :

„ La manière dont le roi de Prusse en use avec
„ ses voisins, excite l'indignation générale. Il n'y

» aura plus de fureté depuis le Vefer jufqu'à la 1756.
» mer Baltique. Le corps germanique a intérêt que
» cette puiffance foit très-réprimée. Un empereur
» ferait moins à craindre, car nous efpérons que
» la France maintiendra toujours les droits des
» princes ».

On me mande de Vienne qu'on y eft très-embarraffé ; apparemment qu'on ne compte pas trop fur la promptitude et l'affection des Ruffes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires ; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on fe plaint, n'a jamais été attaché à la France ; et vous pourriez affurer madame de *Pompadour* qu'en fon particulier elle n'a pas fujet de fe louer de lui. Je fais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge, de madame de *Pompadour*. Elle ne ferait peut-être pas fâchée d'en être inftruite par vous ; et, comme vous aimez à dire des chofes agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occafion.

Si j'ofais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi, de mes coquetteries avec le roi de Pruffe. Si on favait qu'il m'a baifé un jour la main, toute maigre qu'elle eft, pour me faire refter chez lui, on me pardonnerait de m'être laiffé faire ; et fi on favait que cette année on m'a offert carte blanche, on avouerait que je fuis un philofophe guéri de ma paffion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de défirer que deux perfonnes le fachent ; et ce n'eft pas une

1756. vanité, mais une délicateſſe de mon cœur, de déſirer que ces deux perſonnes le ſachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choſes ? Mais j'abuſe de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre reſpect du ſuiſſe.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne, que je vous envoyai dernièrement ; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

LETTRE CCVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 14 d'octobre.

Si madame de *la Poplinière* n'eſt pas guérie cet hiver, il faut que ſon mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Eſculape-Tronchin* au printemps. Dieu lit dans les cœurs et *Tronchin* dans les corps. Il a reſſuſcité deux fois ma nièce de *Fontaine ;* il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de *Muy*, qui eſt arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me, omnes qui laboratis.* Ce ſont là de vrais miracles, mais ils ſont auſſi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de *la Poplinière* ſera du petit nombre des élus. Pendant que *Tronchin* conſerve la vie à trois ou quatre perſonnes, on en tue vingt mille en Bohème. Je ne ſais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations ſont différentes. Il paraît vraiſemblable que

notre *Salomon* eſt vainqueur. Heureux qui vit tranquille ſur le bord de ſon lac, loin du trône et loin de l'envie. 1756.

Mettez-moi à part, je vous prie, un *Derham* (*) et les Mémoires de *Philippe V.* Je vous demanderai d'autres livres à meſure que les beſoins viendront, et vous enverrez la cargaiſon par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je ſuis très-ſenſible au ſoin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait : n'eſt-ce pas une petite pièce qui finit ainſi?

Votre bonheur ſerait égal au mien.

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de *Richelieu.*

Je ne ſuis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracaſſeries. J'oſe encore eſpérer qu'il y a des hommes plus puiſſans que moi, qui ſeront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaiſir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commiſſionnaire d'une perſonne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuſe.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti. Vale amice.*

(*) Célèbre phyſicien anglais.

1756.

LETTRE CCVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de novembre.

Je n'ai point eu de ceffe, mon héros, que je n'aye fait venir dans mon hermitage M. le duc de *Villars*, de fon trône de Provence, pour le faire guérir par *Tronchin* d'un léger rhumatifme; et moi, j'en ai un goutteux, horrible, univerfel, que *Tronchin* ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaifir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous fur toutes les côtes !

Je vous avais envoyé de très-fauffes nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne font que trop vraies. On y eft dans un chagrin de dépit et de confternation extrême. Il eft certain que l'impératrice hafardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de *Brown* avait fait paffer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres; il avait envoyé fon fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont fur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait fon malheureux traité des Fourches caudines. Les Anglais et les guinées ont perfuadé, dit-on, fes miniftres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le miniftre du roi de Pruffe de s'en retourner. Je n'ofe le croire; je

ne crois rien, et j'efpère peu. On prétend que le roi de Pruffe mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à fa cavalerie. Ce font les mêmes piques dont mes compatriotes les Suiffes fe font fervis long-temps. Je ne fuis pas du métier; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle fefait autrefois gagner furement des batailles. J'ai dit mon fecret à un officier, ne croyant pas lui dire une chofe importante, et n'imaginant pas qu'il pût fortir de ma tête un avis dont on pût faire ufage dans ce beau métier de détruire l'efpèce humaine. Il a pris la chofe férieufement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'*Argenfon*. On l'exécute à préfent en petit; ce fera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réuffit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce foit moi qui fois l'auteur de cette machine deftructive. Je voudrais que vous commandaffiez l'armée, et que vous tuaffiez force pruffiens avec mon petit fecret.

1756.

J'ai eu la vanité de fouhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, fi j'étais jeune et ingambe, et fi je n'étais pas dans mes Délices avec votre fervante; mais je fuis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en fers comme je peux pour renouveler mon très-tendre refpect à mon héros, qui daignera me conferver fon fouvenir.

1756.

LETTRE CCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 de novembre.

MON très-cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de *Villars* eſt venu de Provence dans mon hermitage, et il a inſiſté ſur Zulime comme vous-même. Je l'avais engagé à venir ſe faire guérir, par le grand *Tronchin*, d'un petit rhumatiſme que le ſoleil de Marſeille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine eſt-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatiſme général ſur tout mon pauvre corps, et notre *Tronchin* n'y peut rien. Il me reſte une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de ſang poëtique qui ne ſoit figée. Heureuſement nous avons du temps devant nous. Vous ſavez comment s'eſt terminée la pièce de Pirna, par des ſifflets. Il a rendu enfin le livre de poëſie; le voilà libre, ſans armée et ſans argent. On eſt déſeſpéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il eſt toujours heureux et plein de gloire, je ſerai juſtifié de mon ancien goût pour lui; s'il eſt battu, je ſerai vengé.

J'eſpère que vous verrez bientôt madame de *Fontaine*, qui a été ſur le point de mourir aux Délices pour avoir abuſé de la ſanté que *Tronchin* lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de *Richelieu* me mande que ce qui paraît feſable à votre amitié et à la bonté de votre cœur, ne l'eſt guère à la

prévention. Je m'en ſuis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque 1756. reſte à Conflans et moi aux Délices; chacun doit remplir ſa vocation. La mienne ſera de vous aimer et de vous regretter juſqu'à mon dernier moment.

On me mande qu'il y a une édition infame de la Pucelle que cet honnête homme de *la Beaumelle* avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureuſement les mandemens ſont plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de *la Marche;* je voulais qu'il vînt ſe mettre entre les mains de *Tronchin*, mais on dit qu'il eſt dans un état à ne ſe mettre dans les mains de perſonne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les anges; et conſervez-moi une amitié qui embellit mes Délices, qui me conſole de tout, et qui ſeule peut me rendre quelque génie.

1756. ## LETTRE CCX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 28 de novembre.

Je suis persuadé, mon ancien ami, que vous ne serez pas privé du petit legs que vous a fait madame de *la Poplinière*. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez, cette infame édition de la Pucelle qu'on dit faite par *la Beaumelle* et par d'*Arnaud*. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité, il faudrait faire un exemple de ceux qui imposent ainsi au public, et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne sais quels vers qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connaissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothéque de bonne, et vous avez à deux pas celle du roi qui est meilleure.

Mes respects à madame de *Sandwich;* je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les Wighs essuient. La France joue à présent un beau

rôle dans l'Europe. On fent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la 1756.
voix libre des nations; elles parlent toutes avec refpect, jufqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracaffent. Je vous embraffe.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 28 de novembre.

COMMENT voulez-vous, mon cher ange, que je faffe des Zulime et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les perfonnes à qui je fuis le plus attaché, attaquées indignement fous mon nom. Madame de *Pompadour* y eft outragée d'une manière infame; et comment encore fe juftifier de ces horreurs? comment écrire à madame de *Pompadour* une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle auffi de vers fanglans contre le roi de Pruffe, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je fuccombe fous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'efprit fe flétrit par la douleur. S'il me reftait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer

1756. continuellement à détruire l'impoſture? Je n'ai plus ni ſanté, ni conſolation, ni eſpérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir conſacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuſe. Si je m'étais contenté de les aimer en ſecret, ſi j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me ſuis livré au public et je ſuis loin de vous, cela eſt horrible.

LETTRE CCXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 de décembre.

Je vous ſouhaite de bonnes et de belles années, c'eſt-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monſeigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous inſtallerez M. le duc de *Fronſac*, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui ſait ſi au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui ſait ſi vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à ſa mère, vous ſeriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne ſeraient pas fâchés de vous ſuivre, et d'oppoſer leur impétuoſité aux pas meſurés des Pruſſiens. Milord *Maréchal*, qui m'eſt venu voir dans mon trou ces jours paſſés, dit des choſes bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce ſont huit bataillons ſeulement

qui ont foutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je fuis. Il me femble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous. 1756.

Nous avons ici le frère d'un nouveau fecrétaire d'Etat d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de fon pays. Il vient chez moi beaucoup d'anglais, jamais je ne les ai vus fi polis; je penfe qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quelque chofe que vous faffiez, vous ferez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond refpect. Ma nièce partage mes fentimens. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dife un folitaire, un fuiffe, un malingre ?

LETTRE CCXIII.

A M. THIRIOT.

Le 19 de décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, fe font trompés, du moins à l'égard de d'*Arnaud*. Il n'eft pas poffible qu'un homme qui fait faire des vers ait pu en griffonner de fi plats et de fi ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapfodie eft farcie;

elles font frémir l'honnêteté comme le bon fens; je
1756. ne fais rien de fi fcandaleux ni de fi puniffable. On dit qu'on a découvert que *la Beaumelle* en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la baftille pour le mettre à Vincennes dans un cachot ; mais c'eft un bruit populaire qui me paraît fans fondement. Tout ce que je fais, c'eft qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà affurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes font trop méchans. Heureufement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monftres, et des gens de goût parmi les fots. Quiconque aura de l'honneur et de l'efprit me plaindra qu'on fe foit fervi de mon nom pour débiter ces déteftables misères. Si vous favez quelque chofe fur ce fujet auffi trifte qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en inftruire.

Mandez-moi furtout fi vous avez votre diamant. Je m'intéreffe beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embraffe du meilleur de mon cœur.

LETTRE

LETTRE CCXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 de décembre.

Je fuis honteux, Monfeigneur, d'importuner mon héros qui a bien autre chofe à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponfe pour le fatras ci-deffous.

1°. Un anglais vint chez moi, ces jours paffés, fe lamenter du fort de l'amiral *Bing* dont il eft ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans fon tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce feul mot de vous pourrait le juftifier; que vous aviez fait la fortune de *Blakney*, par l'eftime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, fi je voulais tranfcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour *Bing*, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permiffion; je ne veux et je ne dois rien faire fans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'eft qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome fauvée à la cour cet hiver, fous fa dictature. *La Noue* quitte à Pâques, et M. d'*Argental* prétend que cette faveur de votre part eft de la dernière importance.

Ce tendre d'*Argental* me mande qu'il a pouffé bien plus loin fes follicitations; mais ce ferait étrangement abufer de vos bontés qu'il ne faut certainement pas hafarder en ce temps-ci.

1756. J'apprends que *la Beaumelle*, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la Pucelle, où il a fourré un millier de vers de ſa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle eſt remplie d'atrocités contre les perſonnes les plus reſpectables, et que c'eſt l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur ſous mon nom. Elle eſt ſi mal-adroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits aſſez piquans contre moi-même. Il y a bien des choſes dignes des halles, mais il ſuffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'eſt un torrent qu'il faut laiſſer paſſer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reſte. J'en abuſe, je vous en demande pardon. J'oſe attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre reſpect, et madame *Denis* ſe joint à moi.

LETTRE CCXV. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

MON cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à *la Beaumelle*, et que je n'impute qu'à un diable, et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquans contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à présent le parlement et le public occupés de soins plus pressans que de celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très-sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de *la Vallière* m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien se charger d'assurer madame de *Pompadour* de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie.

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de *Richelieu* entame ce que votre amitié généreuse

1756. lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour Rome sauvée et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne sera plus Zulime, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et comme les deux derniers actes sont absolument différens de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon hermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que *la Beaumelle* n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

LETTRE CCXVI.

1756.

A M. PIERRE ROUSSEAU, *de Toulouse*, *Auteur du Journal encyclopédique.*

Suppofée écrite de Paris, le . . .

PARMI les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans plufieurs parties de l'Europe, il y en a de bien défagréables dans la littérature. On fe contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait fuccéder à cette critique permife un brigandage inoui ; on fait imprimer leurs ouvrages falfifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favorifer le débit. Voici comme s'explique, fur ce criminel abus, M. l'abbé *Trublet* dans fa préface des lettres de feu M. de *la Motte :*

„ On donne de nouvelles éditions des ouvrages „ des gens célèbres, pour avoir occafion d'y répandre „ les notes les plus fcandaleufes et les traits les plus „ fatiriques contre leurs auteurs. Il était réfervé à „ notre fiècle de voir pratiquer, dans les lettres, ce „ brigandage „.

Le fage auteur de cette remarque parlait ainfi en 1754, à l'occafion du Siècle de *Louis XIV*, dont M. *la Beaumelle* s'avifa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'impofture a de plus odieux. La même aventure fe renouvelle depuis cinq ou fix mois. Le même éditeur a falfifié plufieurs lettres de madame

1756. de *Maintenon*, et en a fuppofé quelques-unes de M. le maréchal de *Villars*, de M. le duc de *Richelieu*, qu'ils n'ont jamais écrites; et c'eft encore là le moindre abus dont on doit fe plaindre dans la publication fcandaleufe des prétendus Mémoires de madame de *Maintenon*.

Le comble de ces manœuvres infames eft une édition d'un poëme intitulé la Pucelle d'Orléans. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, de Mérope, d'Alzire, du Siècle de *Louis XIV*; et, tandis que nous attendons de lui une Hiftoire générale, et qu'il travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on ofe mettre fur fon compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus groffier qui puiffe fortir de la preffe. En voici quelques vers pris au hafard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas,
Pour cogner Charle et heurter le trépas.....
Là les lépreux, les femmes bien apprifes
Devaient changer de robe et de chemifes....
L'heureux Villars, bon français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.....
Pour les idiots ce fut une trompette;
Le drôle avait étudié fa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buiffon,
A lui chétif avait donné leçon......
Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard.....
Chandos fuant et foufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt fi l'autre eft une fille;
Au diable foit, dit-il, ma fotte aiguille......

Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron : 1756.
Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est pécher dans la loi....
Agnès baisait, Agnès était saillie.....
A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste.....
Lecteur, ma Jeanne aura son pucélage
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

La plume se refuse à transcrire le tissu des sottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poësie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat ni si criminel ; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la Henriade, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, Monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentimens, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

1756.

LETTRE CCXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Delices, route de Genève, 30 de décembre.

COMMENT faites-vous, Madame, pour nous donner à la fois tant de plaifir et tant de jaloufie? Nous avons reçu, madame *Denis* et moi, votre préfent avec tranfport; nous le lifons avec le même fentiment. C'eft après la lecture du fecond chant que nous interrompons notre plaifir, pour avoir celui de vous remercier. Ce fecond chant furtout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art fi difficile, à notre fiècle que vous enrichiffez, et à votre fexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureufe, Madame! Tout le monde, fans doute, vous rend la même juftice que nous. On ne falfifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je fuis en proie à des miférables qui, fous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la groffièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me confole en vous lifant, Madame; et, permettez-moi de le dire, en comptant fur votre juftice et fur votre amitié. Vous la devez, Madame, à un homme qui fent auffi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéreffe à votre gloire, et qui vous fera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame *Denis* vous dit les mêmes chofes que moi ; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture ; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je fuis comme un autre, Madame, avec refpect, &c.? 1756.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 de janvier.

L'HUMANITÉ et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie felon vos ordres, Monfeigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral *Bing*, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur ; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne foit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire *Blakney* pair d'Angleterre, vous fauverez l'honneur et la vie à l'amiral *Bing*. 1757.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, préfenté aux Etats-généraux, et qui eft une réponfe au mémoire juftificatif du roi de Pruffe, fait par-tout la plus vive impreffion. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raifons décidaient du fort des Etats, le roi de Pologne ferait vengé ; mais ce font les fufils et la marche redoublée qui jugent les caufes des fouverains et des nations.

Les Pruffiens ont quitté Leipfick ; ils font en Luface où l'on fe bat au milieu des neiges. On me mande

1757. de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Pruſſiens très-indécente.* Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des français de bonne volonté, et voir ce que peut ſous vos ordres *la furia franceſe* contre le pas de meſure et la grave diſcipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'eſtomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, Monſeigneur, dès que j'ai quelque choſe à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vîte. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperaſſes, que voulez-vous que le ſuiſſe vous mande? mes paroles oiſeuſes auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracaſſeries parlementaires et épiſcopales, et de la criſe de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amuſé quand je vous ſouhaiterai cinquante années heureuſes, quand je vous dirai que la ſuiſſe *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous adorent? Vous avez bien à faire de nos ſornettes! Conſervez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre reſpect.

LETTRE CCXIX.

1757.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Lausane, 10 de janvier.

Si vous veniez, ma chère nièce, paffer l'hiver à Laufane, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles fituations de l'Europe, et vous auriez la comédie partout. Nous la jouons à Laufane, nous la voyons auprès de Genève; et, fi les prédicans en croient M. d'*Alembert* leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville : cela eft plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était fenfé, on ne fongerait qu'à paffer une vie douce.

Je crois votre fanté à préfent raffermie. *Tronchin* a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre confolation, vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureufe.

J'ai reçu une lettre de monfieur votre fils dont je fuis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'eft que d'avoir une mère qui eft bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de *la Bletterie* qui veut bien quelquefois encourager fes études : il eft trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

1757. Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lauſane un peintre de paſſage, qui peint en paſtel preſque auſſi bien que vous. Quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y réſoudre, et être complaiſant : c'eſt bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de ſouffrir qu'on m'envoye de Paris des habits de *Zamti* et de *Narbas*. C'eſt une fantaiſie de votre ſœur : elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuſter la maiſon de Lauſane comme ſi elle était ſituée ſur le Palais royal. Il eſt vrai que la poſition en vaut la peine. La pointe du ſérail de Conſtantinople n'a pas une plus belle vue ; je ne ſuis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maiſon délicieuſe ; je n'en ſuis point ſorti depuis que je ſuis à Lauſane. Je ne peux me laſſer de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain ; mais il faudrait avoir un eſtomac, ma chère nièce ; cela vaut mieux que l'aſpect de Conſtantinople.

Si vous ſavez quelque choſe du procès de monſieur d'*Alembert* avec les prédicans de *Calvin*, et de ſa prétendue renonciation à l'Encyclopédie, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'Iphigénie en Tauride ? L'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lauſane : il vaut mieux ſe réjouir avec ſes amis, que de s'expoſer à un public toujours dangereux. Je ſuis très-loin de regretter le parterre

de Paris; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand écuyer de *Cyrus.* (*) 1757.

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de *Luc* (**). Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs.*

Adieu, ma chère enfant.

LETTRE CCXX.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 13 de janvier.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin: ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à *Robert-François Damiens* que le descendant d'*Henri IV* ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un *Ravaillac* nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! Les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens: le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont

(*) M. de *Florian.*
(**) Le roi de Prusse.

donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*,
1757. et des graves impertinences de *Quefnel*, et de l'infolence de *le Tellier.*

Je n'avais cru les janfénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà fanguinaires, les voilà parricides.

Je vous fupplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous faurez de cet incroyable attentat, fi votre main ne tremble pas. Ecrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plutôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'eft là que je paffe mon hiver dans des fouffrances affez grandes, en attendant que votre converfation les adouciffe dans ma petite retraite des Délices auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous fommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXI.

1757.

A M. VERNES, *miniſtre à Genève.*

A Monrion, le 13 de janvier.

C'EST une choſe bien honorable pour Genève, mon cher et aimable miniſtre, qu'on imprime dans cette ville que *Servet* était un ſot, et *Calvin* un barbare; vous n'êtes point calviniſtes, vous êtes hommes. En France on eſt fou, et vous voyez qu'il y a des fous furieux (*). *Ravaillac* a laiſſé des bâtards: j'ai bien peur que celui-ci ne ſoit un prêtre janſéniſte. Les jéſuites ont à ſe plaindre qu'il ait été ſur leur marché.

Je ne ſais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque choſe dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux ſolitaires de Monrion. Je ſuis bien fâché que vous ne ſoyez venu dans cet hermitage que quand je n'y étais pas. Madame *Denis* et moi, nous vous feſons les plus ſincères et les plus tendres complimens.

(*) On venait d'apprendre l'attentat de *Damiens*.

1757.

LETTRE CCXXII.

A M. DE CIDEVILLE. (*)

A Monrion, le 16 de janvier.

NOUS vous fommes très-obligés, Monfieur, de nous avoir raffurés fur l'état du roi, après nos juftes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il eft très-bien, et que cette affreufe cataftrophe ne peut avoir nulle fuite fâcheufe. Il eft fort à défirer qu'on puiffe faire parler ce monftre; c'eft certainement un fou fanatique; mais s'il a des complices, il eft bien effentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous faurez.

J'efpère qu'après tant d'alarmes tout fera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites maifons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté fur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conféquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères: de bons ridicules et de grands feaux d'eau, c'eft la feule façon d'apaifer tout.

Mon oncle a fait à notre fiècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philofophie avait affez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français puffent dorénavant affaffiner leurs rois. Il

(*) Une partie de cette lettre eft de madame *Denis*, et le refte de M. de *Voltaire*.

eft

eſt déſeſpéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et ſon roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi eſt aimé, et mérite de l'être à tous égards. 1757.

Adieu, Monſieur; ſongez quelquefois à vos amis des Délices, et ſoyez perſuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de *Cramer* qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir inſinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philoſophes. Ils diſent qu'on aſſaſſine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulſionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un ſi ſot monſtre a-t-il quelque choſe de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que l'eſprit convulſionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de *Pâris*, l'imbécille *Montgeron* ont commencé, et *Robert-François Damiens* a fini. Si *Louis XIV* n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de *Queſnel*, et trop de confiance aux fureurs du fripon *le Tellier*, ſon confeſſeur, jamais *Louis XV* n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impoſſible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je ſuis juſtifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embraſſe tendrement, vous et le grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

1757.

LETTRE CCXXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de janvier.

CECI eſt pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de *Florian*, que j'embraſſe tous du meilleur de mon cœur. Nous ſommes un peu malades, madame *Denis* et moi, à Monrion.

Les bons Suiſſes me reprochent d'avoir trop loué une nation et un ſiècle qui produiſent encore des *Ravaillac*. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monſtres. Je crois bien que *Robert-François Damiens* n'a point de complices; mais c'eſt un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard;* c'eſt un reſte des convulſions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatiſme; je n'en ai pas encore aſſez dit. S'il y a quelque choſe de nouveau, nous prions inſtamment M. de *Florian*, qui n'épargne pas ſes peines, de ſe ſouvenir de nous.

Songez à votre ſanté, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau préſent au grand *Tronchin* le guériſſeur: il en eſt très-content.

Voici ce teſtament que vous demandez, ma chère enfant; je vous prie d'en donner copie ſur le champ à M. d'*Argental* et à *Thiriot*. Ce nouveau teſtament eſt meilleur que l'ancien qui court ſous mon nom.

1757.

LETTRE CCXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 20 de janvier.

MON cher ange, je ſens tout le prix de votre ſouvenir dans un temps où vous êtes ſi conſterné de l'horrible aventure, et ſi occupé à remplir le vide immenſe laiſſé dans le parlement. Votre aſſiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes diſpenſé, eſt un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du ſiècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce ſiècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat auſſi abominable qu'abſurde de ce poliſſon d'aſſaſſin, de ce miſérable bâtard de *Ravaillac.* J'eſpère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il eſt vrai que cette démence aura été inſpirée par quelques diſcours fanatiques de la canaille : c'eſt un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui ſera devenu enragé. Il paraît que le monſtre n'avait pas un deſſein bien arrêté, puiſque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le ſcélérat avait-il trente louis dans ſa poche ? *Ravaillac* et *Jacques Clément* n'avaient pas un ſou. Je n'oſe importuner votre amitié ſur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me juſtifierai-je d'avoir tant

1757. assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât Mahomet. Je n'ose vous parler à présent de cette Histoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on pense et ce que je dois corriger en général : car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne Zulime? Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai que M. de *Sainte-Palaye* succédera à *Fontenelle* dans l'académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux suisses vous embrassent.

LETTRE CCXXV. 1757.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Laufane, 28 de janvier.

J'AI reçu, monfieur le Duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle eft digne à la fois du premier pair de France et d'un philofophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philofophes, il y en a bien peu. Le plus déteftable fanatifme élève hardiment la tête, tandis que la raifon demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les fages gémiffent et les infenfés agiffent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de fes branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé fes rameaux empoifonnés, font les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monfieur le Duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'hiftoire des affaffins chrétiens, et elle eft bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui fe paffe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

1757.

LETTRE CCXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 de février.

JE ne fais fi mon héros aura déjà reçu un fatras d'hiftoire qui commence à *Charlemagne* et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monfeigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des chofes bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il eft en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Pruffe vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que fes affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Ruffies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un; et il fe flatte que vous lui donnerez permiffion d'aller prêcher à Marfeille à Pâques. Je n'ofe vous en fupplier. Il n'appartient point à un fuiffe de parler des acteurs de Paris. Ce n'eft pas affurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'*Argenfon*, que vous appeliez le fecrétaire d'Etat de la république de *Platon*, eft donc mort? Il était mon contemporain : il faut que je faffe mon paquet. Jouiffez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureufe et

longue. Les héros vivent plus long-temps que les philofophes ; j'en excepte *Fontenelle* dont je vous 1757.
fouhaite l'eftomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie : c'eft une bien belle place, mais il la faut conferver. Confervez-moi auffi vos bontés. Les deux fuiffes vous adorent.

LETTRE CCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 de février.

MOI, aller à Pétersbourg, mon cher ange! favez-vous bien que ma petite retraite des Délices eft plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice? Si *Dofmont* joue la comédie, je la joue auffi; et je fais le bon homme *Lufignan* dans huit jours. Cela me convient fort ;

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;
Vous voyez qu'au tombeau je fuis prêt à defcendre.

Nous avons un bel *Orofmane*, un fils du général *Conftant*, qui a foupé avec vous à Argenteuil avec mademoifelle *du Bouchet*. Votre tragédie de *Robert-François Damiens* et de tant de fous, n'eft donc pas encore finie! Je ne fais pas pourquoi les comédiens ne hafardent pas Mahomet dans ces circonftances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus fages font affurément ceux qui cultivent les

1757. arts et qui aiment le plaiſir, tandis que les autres ſe tourmentent.

Le roi de Pruſſe m'a écrit de Dreſde une lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suiſſes et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je ſuis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez perſonne. Je leur donne à dîner et à ſouper, et quelquefois à coucher. Madame *Denis* gouverne ma maiſon. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des hiſtoires, je ſonge à des tragédies ; et, quand je ne ſouffre point, je ſuis heureux. Vous m'avouerez que ce *Doſmont* a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plate-bandes de tulipes au mois de février, il ne me propoſerait pas ſes glaces.

On dit que mademoiſelle *Duménil* et *le Kain* ſe ſont en effet ſurpaſſés dans Sémiramis. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à ſon abbaye ?

Adieu, mon cher et reſpectable ami. Il n'y a que vous de ſage, j'y compte auſſi les anges.

Le ſuiſſe Voltaire.

LETTRE CCXXVIII. 1757.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 de février.

MON cher et ancien ami, je fouhaite que le fatras dont je vous ai furchargé, vous amufe. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'hiftoire. Ce n'eft, après tout, qu'un ramas de tracafferies qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de *Robert-François Damiens*, lifez le chapitre d'*Henri IV*. On peut prendre et laiffer le livre quand on veut; les titres courans font au haut des pages; cela foulage le lecteur; il lit ce qui l'intéreffe et laiffe le refte. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu fon exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles chofes dont Paris retentit chaque jour? *Robert-François Damiens*, bâtard de *Ravaillac*, et fes conforts, et les lettres au dauphin, et les poifons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaiffeaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe: tout cela abforbe l'attention. Les horreurs préfentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs paffées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'*Argenfon*, notre vieux camarade. Il était philofophe, et on l'appelait à Verfailles d'*Argenfon la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il eft vrai qu'on l'envoye brouter en Poitou... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je

—— ferais dans une retraite plus agréable que ce ministre ?
1757. Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons Zaïre : madame *Denis* fait *Zaïre* mieux que *Gaussin*. Je fais *Lusignan ;* le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi ; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse des visites ; on a pitié de ma mauvaise santé ; j'ai tout mon temps à moi ; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'Etat qu'on renvoie : *beatus ille qui procul negotiis*. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame *Denis*, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très-tendre ; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de *Pierre*, son père ; mais je resterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice ; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux ; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà *Fontenelle* mort ; c'est une place vacante dans votre cœur ; il me la faut. *Vale et me ama.*

Le suisse Voltaire.

1757.

LETTRE CCXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de février.

Le fragment de votre lettre fur l'amiral *Bing*, Monfeigneur, fut rendu à cet infortuné par le fecrétaire d'Etat, afin qu'elle pût fervir à fa juftification. Le confeil de guerre l'a déclaré brave homme et fidelle. Mais, en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne fais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui eft dans la main du fouverain. Le parti acharné contre *Bing* crie à préfent que c'eft un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raifonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et jufte, qui n'écoute que la magnanimité de fon cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarraffans, ou défagréables, qui fe font fuccédés fi rapidement. Les gens qui vivent philofophiquement dans la retraite, ne font pas les plus à plaindre. Je crains d'abufer de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre: il faut un peu de laconifme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le

1757. roi et le dauphin à ſervir, et avec celui qui eſt fait pour être dans les conſeils et à la tête des armées.

Madame *Denis* vous idolâtre toujours, et il n'y a point de ſuiſſe qui vous ſoit attaché avec un plus tendre reſpect que le ſuiſſe *Voltaire.*

LETTRE CCXXX.

AU MEME.

19 de février.

OUI, ſans doute, mon héros, le ſecrétaire de la république de *Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en diſait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre ſur ce pauvre amiral *Bing*, lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il ſe paſſe dans tous les Etats des ſcènes ſingulières, et aucune ne vous ſurprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conſeil, ou à la tête d'une armée. Si les ſervices et la capacité donnent les places ſous un monarque éclairé, vous avez aſſurément plus de droits que perſonne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'eſt celle de la gloire. Jouiſſez de ce beau poſte; il eſt à l'abri de la fortune.

Je vous aſſure, Monſeigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conſeillez de ne me

rendre ni aux coquetteries du roi de Pruſſe, ni aux bontés de l'impératrice de Ruſſie. Je préfère ma retraite à tout ; et cette retraite eſt d'ailleurs abſolument néceſſaire à un malade qui tient à peine à la vie. 1757.

Permettez que je vous envoye ce qu'on m'écrit ſur *le Kain*. S'il a tant de talens, s'il ſert bien, eſt-il juſte qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière ? c'eſt-là l'image de ce monde. Puiſque vous daignez deſcendre à ces petits objets, mettez-y la juſtice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous préſentent leurs plus tendres reſpects.

LETTRE CCXXXI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 19 de février.

QU'EST-CE que c'eſt donc, ma chère nièce, qu'une petite ſecte de la canaille, nommée la ſecte des *margouilliſtes*, nom qu'on devrait donner à toutes les ſectes ? On dit que ces miſérables fanatiques, nés des convulſionnaires, et petits-fils des janſéniſtes, ſont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monſtre inſenſé de *Damiens;* que ce ſont eux qui envoient du poiſon au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards ; le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Les honnêtes gens, par parenthèſe, devraient me remercier d'avoir tant crié

1757. toute ma vie contre le fanatiſme; mais les cours ſont quelquefois ingrates.

Vous ſavez les coquetteries que me fait le roi de Pruſſe, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous ſavez auſſi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la ſolidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illuſions. Si j'en voulais ſortir, ce ne ſerait que pour vous ; ma ſanté exige de la ſolitude; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer *Luſignan ;* votre ſœur a été admirable dans *Zaïre;* nous avions un très-beau et très-bon *Oroſmane*, un *Néreſtan* excellent, un joli théâtre, une aſſemblée qui fondait en larmes ; et c'eſt en Suiſſe que tout cela ſe trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouilliſtes.* Je vous ai bien regrettée; mais c'eſt ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand ſoin de votre malheureuſe ſanté; conſervez-vous, aimez-moi. Mille tendres complimens à fils, à frère, à ſecrétaire (*). Adieu, ma très-chère nièce: votre ſœur ne vous écrit point aujourd'hui ; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaiſir : inſtruiſez-nous des ſottiſes de Paris.

(*) M. de *Florian.*

LETTRE CCXXXII. 1757.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS, &c.

A Monrion, 24 de février.

L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit, Monfieur, ce faible Effai fur l'hiftoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philofophes de vos amis. Non-feulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage; mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les fentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, Monfieur, mes fincères et tendres remercîmens. Je paffe l'hiver auprès de Laufane, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conferver eft à mon petit hermitage des Délices; ainfi je n'ai aucun fecours pour vérifier les dates.

Il fe peut que l'impératrice *Conftance* fût fille du roi de Sicile *Roger*, mais il me femble que ce *Roger* vivait en 1101, et *Henri VI*, mari de *Conftance*, en 1195. Il l'époufa, je crois, en 1186. Cette *Conftance* avait des amans long-temps après cette époque. Il eft bien difficile qu'elle foit fille de *Roger;* je crois me fouvenir que plufieurs annaliftes la font fille de *Guillaume :* je confulterai mes capitulaires, et furtout *Giannone*, quoiqu'il ne foit pas toujours exact.

Le cardinal *Polus* pourrait bien avoir écrit la lettre

à *Léon X*, long-temps avant d'être cardinal. C'eſt
1757. de milord *Bolingbroke* que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé ſouvent à M. de *Pouilly*, votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'*Alexandre III*, eſt une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'eſt *Alexandre III* qui impoſa une pénitence à *Henri II*, roi d'Angleterre, pour le meurtre de *Thomas Becquet*. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères *Cramer*. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laiſſer expoſer aux yeux du public; mais, puiſqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime et la reconnaiſſance que je vous dois, Monſieur, votre, &c.

LETTRE

LETTRE CCXXXIII.

A M. ***. (*)

A Monrion, 29 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Verfailles ou dans notre académie, et c'eſt vous, Monſieur, qui me faites l'honneur de me l'adreſſer. Vous me propoſez ce que je déſirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en conſacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg ſi ma ſanté pouvait le permettre ; mais, dans l'état où je ſuis, je vois que je ſerai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel ſerait mon plan. Je commencerais par une deſcription de l'état floriſſant où eſt aujourd'hui l'empire de Ruſſie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changemens faits à Moſcou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement reſpectable.

Enſuite, je dirais que tout cela eſt d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon deſſein ſerait

(*) Cette lettre eſt probablement adreſſée à l'ambaſſadeur de Ruſſie, à Paris.

1757. de donner enfuite une idée précife de tout ce que l'empereur *Pierre le grand* a fait depuis fon avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de *Schouvalof* a la bonté, Monfieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires fur ces deux objets, c'eft-à-dire, fur l'état préfent de l'empire et fur tout ce qu'a fait *Pierre le grand*, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'hiftoire de la découverte du Kamshatka, et enfin des renfeignemens fur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un inftant, et je regarderai ce travail comme la confolation et la gloire de ma vieilleffe.

La fuite des médailles eft inutile; elles fe trouvent dans plufieurs recueils, et la matière de ces médailles eft d'un prix que je ne puis accepter. Je fouhaiterais feulement que M. le comte de *Schouvalof* voulût bien m'affurer que fa Majefté l'impératrice défire que ce monument foit élevé à la gloire de l'empereur fon père, et qu'elle agrée mes foins.

Voilà, Monfieur, quelles font mes difpofitions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux fi elles s'accordent avec les vôtres : j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de *Schouvalof* à qui vous me permettrez de préfenter ici mes refpects, en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, Monfieur, avec tous les fentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CCXXXIV. 1757.

A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février.

Je crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que famedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher Monfieur, en qualité de miniftre du faint Evangile, affifter à une pièce tirée de l'Evangile même, et entendre la parole de DIEU dans la bouche de madame la marquife de *Gentil*, de madame d'*Aubonne* et de madame d'*Hermenches*, qui valent mieux que les trois *Magdeleines*, et qui font plus refpectables. Vous devriez, vous et M. *Claparède*, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le fecret ; on ne fe fcandalife point à Laufane ; on y refpire les plaifirs honnêtes, et les douceurs de la fociété.

Bonfoir ; vous avez en moi un ami pour la vie. Je fuis bien en peine de mon petit *Patu*. Je l'aime de tout mon cœur.

1757.

LETTRE CCXXXV.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 3 de mars.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis *Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un porte-feuille trouvé. On me met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausane. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer Zaïre en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la Serva padrona sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Leman, devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au Catilina de *Crébillon*.

LETTRE CCXXXVI.

1757.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 de mars.

MON cher ange, on peut mal ſervir mademoiſelle *Clairon* ſans la rater abſolument. On peut être *de communi martyrum*, ſans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce ſera à peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et ſous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous ſerez quitte de la mauvaiſe tragédie de *Robert-François Damiens*, quand les querelles qui anéantiſſent le goût des arts ſeront apaiſées, quand Paris reſpirera.

Pour l'autre pièce, ce n'eſt pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours *ce Voltaire qui volume ſur volume inceſſamment deſſerre*. Si on ne ſouhaite pas ma perſonne, je veux au moins qu'on ſouhaite mes ouvrages.

Béni ſoit Dieu qui vous donne la perſévérance dans le goût des beaux arts, et ſurtout du tripot de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres, qu'on ne rend point la juſtice, que la ſecte des margouilliſtes fait de petits progrès, et qu'on aſſaſſine des rois. Vous m'approuverez de paſſer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour ſon plaiſir, et où Zaïre a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai

1757. fait couler des larmes de tous les yeux fuiffes. Madame *Denis* n'a pas les beaux yeux de *Gauffin*, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet hermitage des Délices, qui mérite fon nom.

Ne fommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et refpectable ami, nous le fommes, puifque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curiofité de favoir fi on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en fouciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement fe mît à rendre enfin la juftice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de *Bernard*, fils de *Samuel Bernard*, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez *Damiens*, et portez-vous bien.

LETTRE CCXXXVII. 1757.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 6 de mars.

Le bon homme *Lufignan* dit les chofes les plus tendres à madame de *Fontaine* et confors : il eft devenu à préfent le bon homme *Euphémon* dans l'Enfant prodigue : c'eft un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie; jugez s'il vous chérit.

Je fuis impatient de favoir fi votre aimable fecrétaire eft enfin venu à bout, avec M. de *Paulmi*, d'une affaire qui était fi difficile avec M. d'*Argenfon*. Il eft arrivé fouvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réuffit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéreffe auffi aux petits chariots : c'eft une chofe qui certainement peut produire de grands avantages; mais comment faire de tels préparatifs fecrétement? tout ce qui eft nouveau rebute le miniftère; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle eft fue.

Eft-il bien sûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très-vive au dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans? Pour nous, pauvres fuiffes, nous ne fongeons qu'à des plaifirs tranquilles. On croit, chez les badauds de Paris, que toute la Suiffe eft un pays fauvage : on ferait bien étonné fi on voyait jouer Zaïre à Laufane, mieux qu'on ne la joue à Paris : on ferait

1757. plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté ; les tribunaux ne cessent point de rendre justice ; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de *Robert-François Damiens.* Notre climat vaut mieux que le vôtre ; nous avons plus long-temps de beaux jours ; il n'y a que de très-méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélinotes et des grianaux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur. Portez-vous bien et aimez-moi.

LETTRE CCXXXVIII 1757.

A M. DE BURIGNY.

A Monrion, le 20 de mars.

On ne se douterait pas, Monsieur, qu'un théâtre établi à Lausane, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plutôt. Je fais trève un moment aux charmes de la poësie et aux embellissemens singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette Histoire générale. Je vous en dois davantage pour la vie d'*Erasme* et pour celle de *Grotius*, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentimens ? J'ai vu un petit manuscrit de M. de *Pouilly*, que je regretterai toujours, sur *Grotius ;* mais c'était un ouvrage très-court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Histoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition ;

—— mais il faut laiſſer écouler la première. Les libraires
1757. à qui j'en ai fait préſent ſe ſont aviſés d'en tirer ſept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un eſſai, et comme une occaſion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'*Eraſme* et celle de *Grotius* ſerviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

LETTRE CCXXXIX.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 26 de mars.

MON cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible eſſai ſur l'Hiſtoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet eſprit de philoſophie et de tolérance qui ſemble aujourd'hui caractériſer le ſiècle. Cet eſprit, qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuſes racines dans ce pays où d'abord le ſoin de ma mauvaiſe ſanté m'avait conduit, et où la reconnaiſſance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'eſt pas un petit exemple du progrès de la raiſon humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet eſſai ſur l'Hiſtoire, avec l'approbation publique,

que Calvin avait une ame atroce, auſſi-bien qu'un eſprit éclairé. 1757.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable ; les Hollandais rougiſſent de celui de *Barnevelt*.

Je ne ſais encore ſi les Anglais auront à ſe reprocher celui de l'amiral *Bing*.

Mais ſavez-vous que vos querelles abſurdes, et enfin l'attentat de ce monſtre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire : Eſt-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte ſi ſage ? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne ſont ni de leur ſiècle ni de leur pays. Je ſoutiens que le crime d'un ſcélérat et d'un inſenſé de la lie du peuple, n'eſt point l'effet de l'eſprit du temps. *Châtel* et *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'eſprit du fanatiſme public qui les inſpira : et cela eſt ſi vrai, que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* et ſes fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en eſt pas ainſi aujourd'hui ; le dernier attentat a ſaiſi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Leman ; nous y feſons ce qu'on devrait faire à Paris ; nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres ſans cabale.

Tavernier diſait que la vue de Lauſane ſur le lac de Genève reſſemble à celle de Conſtantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lauſane.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit

1757. qu'on y avait joué Zaïre, l'Enfant prodigue et d'autres pièces, auſſi bien qu'on pourrait les repréſenter à Paris : n'en ſoyez point ſurpris, on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre ; preſque toutes les familles y ſont françaiſes, et il y a ici autant d'eſprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule hiſtoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris ſous mon nom, ni cette infame rapſodie, intitulée la Pucelle d'Orléans, remplie des vers les plus plats et les plus groſſiers que l'ignorance et la ſtupidité aient jamais fabriqués, et des inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choſes bien terribles avec la plume et le canif.

Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités ; et je plains une nation aimable qui produit des monſtres.

LETTRE CCXL.

1757.

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 de mars.

MON cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot ; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de suisses qui l'aiment de tout leur cœur. *Tavernier*, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon hermitage, interrogé par *Louis XIV*, pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que *Tavernier*, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu-près ? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent ; j'ai établi un théâtre à Lausane, où nous jouons Zaïre, Alzire, l'Enfant prodigue, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer, moi bon homme *Lusignan*, un parterre très-bien choisi ; et

1757. je souhaite que les *Clairon* et les *Gaussin* jouent comme madame *Denis*. Il n'y a dans Lausane que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausane, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier, au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire; on se moque des sottises du genre-humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre-humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpens de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, *Titon* et l'*Aurore*. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de *Titon*? Je vous embrasse tendrement.

Le suisse Voltaire.

LETTRE CCXLI. 1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

6 d'avril.

Vous savez, il y a du temps, mon héros, la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral *Bing* à Portsmouth; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de *Bing;* et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très-belle chose, j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre: nous avons fait à Lausane une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'*Argental* prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de *Villars* aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans; faites-en autant, Monseigneur, et que l'héroïsme

1757. que vous voyez à Verfailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous faffe pas négliger les grands-hommes de l'antiquité.

Les deux fuiffes, plus fuiffes que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaiffez le très-tendre refpect du fuiffe *V.*

LETTRE CCXLII.

AU MEME.

Aux Délices, le 20 d'avril.

MON héros, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis fur bien des chofes, et j'en ferai fans doute encore fur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très-médiocres; mais *le Kain* leur eft fort fupérieur, à ce que dit le public. Il y a, fur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui font employés et récompenfés. Ce fiècle-ci eft plus fécond en loteries qu'en grands-hommes : il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places; il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'eft furtout chez les étrangers que cette gloire eft mife à fon prix : la cabale et l'envie ne peuvent féduire ceux qui font fans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendiffiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes hermitages allobroges et fuiffes, vous feriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puiffiez avoir quelques jaloux en

France,

France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. *Achille*, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie. 1757.

Le *Salomon* du Nord en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis; il y est avec plus de deux cents mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événemens. Les Russes ne paraissent point: il semble fort difficile aux Autrichiens, de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Vestphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg: s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg, et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aye une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, Monseigneur, si, moi qui ne connais que les événemens passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la

1757. grande fcène qui s'ouvre. La pièce eft belle et bien intriguée ; fi vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame *Denis* et moi nous fommes réunis toujours dans nos tranfports pour vous : recevez les tendres refpects du fuiffe, &c.

LETTRE CCXLIII.

A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 de mai.

Je ne puis trop vous remercier, Monfieur, de votre préfent. Vous vous affociez à la gloire d'*Erafme* et de *Grotius*, en écrivant fi bien leur hiftoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui font bien précieufes pour les gens de lettres. Ces deux hommes font heureux d'être venus avant ce fiècle ; il nous faut aujourd'hui quelque chofe d'un peu plus fort : ils font venus au commencement du repas ; nous fommes ivres à préfent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'efpère vous préfenter dans un an, fi je vis, cette hiftoire des mœurs dont vous avez fouffert l'efquiffe. Je n'ai pas peint les docteurs affez ridicules, les hommes d'Etat affez méchans, et la nature humaine affez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéreffantes. Je m'amufe

à parcourir les petites maiſons de l'univers : il y a peut-être de la folie à cela, mais elle eſt inſtructive. 1757.
L'hiſtoire des dates, des généalogies, des villes priſes et repriſes, a ſon mérite, mais l'hiſtoire des mœurs vaut mieux, à mon gré ; en tout cas, j'écrirai ſur les hommes moins qu'on n'a écrit ſur les inſectes.

Je finis pour reprendre l'hiſtoire de *Grotius*, et pour avoir un nouveau plaiſir. Conſervez-moi vos bontés, Monſieur, et ſoyez perſuadé de la tendre eſtime de votre, &c.

L'hermite Voltaire.

LETTRE CCXLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 18 de mai.

J'AI admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiſelle de *Ponthieu ;* mais je n'ai pas été moins ſurpris de la netteté de votre expoſé dans un ſujet ſi embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès ; vous auriez été un excellent avocat général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il eſt inutile d'envoyer ſon plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux préſenter mes oiſeaux

—— du lac Leman que dans des temps de jeûne. Vous
1757. ſavez d'ailleurs qu'on n'eſt pas oiſif pour être un campagnard ; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adreſſe point d'épître à mon jardinier *Antoine ;* mais j'ai aſſurément une plus jolie campagne que *Boileau* , et ce n'eſt point la *fermière qui ordonne* nos ſoupers.

J'ai eu la curioſité autrefois de voir cette maiſon de *Boileau :* cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne ; auſſi *Deſpréaux* s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices ;

J'en ſuis plus amoureux, plus la raiſon m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables , et je ne crois pas que la vue du Boſphore ſoit ſi variée. J'aime à vous parler campagne ; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre , ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très-joli ſéjour ; c'eſt dommage qu'il ſoit ſi éloigné de mon lac. Je me flatte que la ſanté de M. l'abbé du *Reſnel* eſt raffermie , et que la vôtre n'a pas beſoin de l'être. C'eſt-là le point important, c'eſt le fondement de tout , et l'empire de la terre ne vaut pas un bon eſtomac. Je ſouffre ici bien moins qu'ailleurs , mais je digère preſque auſſi mal que ſi j'étais dans une cour : ſans cela , je ſerais trop heureux; mais madame *Denis* digère , et cela ſuffit : vous m'avouerez qu'elle en eſt bien digne , après avoir quitté Paris pour moi.

Bonſoir , mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander ſi les trois académies , dont

Fontenelle était le doyen, ont affifté à fon convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares. 1757.

LETTRE CCXLV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 de mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une fanté d'athlète, dont je vous fais de très-fincères complimens ; et que fi jamais votre vieux malingre d'oncle fe porte auffi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi : enfuite vous faurez que madame *Denis* était chargée d'envoyer trois cents livres à d'*Aumart*, dans fa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, fon fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet fur M. de *Laleu*, ou vous pourrez avancer cet argent fur les revenus du pupille, et fur la rente qu'il me fait : cela eft à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'*Aumart*, je fais feulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette difpofition que j'avais déjà faite.

Madame *Denis* embellit tellement le lac de Genève, qu'il refte peu de chofe pour les arrière-coufins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, fon protecteur, M. d'*Argental*, vous dira que je ne prétends pas que

1757. cette amoureuſe créature ſe produiſe ſitôt dans le monde. Mademoiſelle de *Ponthieu* y ſait un ſi grand rôle, et ſes compagnes ſe préſentent avec tant d'empreſſement, qu'il faut ne ſe pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque choſe, ce ne ſerait pas aſſez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monſieur le capitaine des chariots de guerre de *Cyrus*. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'*Eſtrées*, et que, s'il a été inſtruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le miniſtère. J'aurais ſouhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte preſque point de frais ; il faut peu d'hommes, peu de chevaux ; le mauvais ſuccès ne peut mettre le déſordre dans une ligne ; quand le canon ennemi fracaſſerait tous vos chariots, ce qui eſt bien difficile, qu'arriverait-il ? ils vous ſerviraient de rempart, ils embarraſſeraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal : je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'inſtrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour ſaiſir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé groſſier et dangereux du train ordinaire. C'eſt en s'éloignant de la route commune, c'eſt en ſeſant porter le dîner et le ſouper de la cavalerie ſur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe ſur la terre, que le roi de Pruſſe a pénétré en Bohème par quatre endroits, et qu'il inſpire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de *Saxe* se ferait servi de nos chars de guerre. 1757.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine, où l'on traite notre *Esculape-Tronchin* de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand-homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de *Tronchin*, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

LETTRE CCXLVI.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 2 de juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon hermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausane, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Leman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausane

1757. le fera en hiver. Madame *Denis* a le talent de meubler des maifons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à fes talens de la mufique et de la déclamation, compofe une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ famam et opes ftrepitumque Romæ;* car vous êtes trop *admirator Romæ et præftantiffimæ Montmorenciæ.*

Ne manquez pas, je vous prie, à préfenter mes très-fenfibles remercîmens à madame la comteffe de *Sandwich.* Il faut qu'elle fache que j'avais connu ce pauvre amiral *Bing* à Londres dans fa jeuneffe; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de *Richelieu* en fa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui fauver la vie. Il a chargé fon exécuteur teftamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de préfenter à M. de *Richelieu*, qu'il appelle *à généreus foldier*, fes refpects et fa reconnaiffance. J'ai reçu auffi un mémoire juftificatif très-ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il eft mort avec un courage qui achève de couvrir fes ennemis de honte.

Si j'ofais m'adreffer à madame la ducheffe d'*Aiguillon*, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Teftament politique. Si elle voulait faire taire fa belle imagination, et écouter fa raifon qui eft encore plus belle, elle verrait combien ce livre eft indigne d'un grand miniftre. Qu'elle daigne feulement faire attention à l'état où eft aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge fi un homme d'Etat, qui laifferait un teftament politique à fon roi, oublierait de lui parler du roi de

Pruſſe, de *Marie-Thérèſe*, et du duc de Hanovre? Voilà pourtant ce qu'on oſe imputer au cardinal de 1757.
Richelieu. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de *Veimar* était l'objet le plus important. L'auteur du Teſtament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propoſe de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits ſont faux dans ce livre. Qu'on voye avec quel mépris en parle *Aubery*, dans ſon hiſtoire du cardinal *Mazarin*. Je ſais qu'*Aubery* eſt un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort inſtruit, et il ſavait bien que le Teſtament politique n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Préſentez, je vous prie, mes applaudiſſemens et mes remercîmens à *Gamache* le riche, qui fait de ſi belles noces. Il donne de grands exemples qui ſeront peu imités peut-être par ſes cinquante-neuf confrères. Je ſuis très-flatté que mon fatras hiſtorique ne lui ait pas déplu. Il eſt bon juge en proſe comme en vers, par la raiſon qu'il eſt bon feſeur. Son ſuffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet eſſai de bien des choſes qui lui manquent. Les *Cramer* ſe ſont trop preſſés de l'imprimer. On ne ſait pas à quel point le genre-humain eſt ſot, méchant et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une ſeconde édition.

Vous me dites que cet eſſai a trouvé grâce devant meſdames d'*Aiguillon* et de *Sandwich*. La dernière eſt ſans aucun préjugé, la première n'en a que ſur le grand-oncle de ſon oncle; elle devrait bien m'en croire ſur ce maudit Teſtament. J'ai examiné tous les teſtamens, j'y ai paſſé ma vie, je ſais ce qu'il en faut penſer.

1757. Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* eſt une mauvaiſe plaiſanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer ſur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calviniſtes ne ſont point du tout attachés à *Calvin*. Il y a ici plus de philoſophes qu'ailleurs. La raiſon fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre-humain. Plût à Dieu que cette raiſon pût parvenir juſqu'à faire épargner le ſang dont on inonde l'Allemagne ma voiſine.

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous diſe un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'eſt connue de perſonne; elle nous amuſera ſur nos vieux jours. Je n'y penſe guère à préſent. Il faut ſonger à ſon jardin et au temporel. Malheureuſement cela prend un temps bien précieux. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXLVII.

1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 de juin.

Ma confcience m'oblige, Monfeigneur, de vous préfenter les remontrances de mon parlement : ce parlement eft le parterre. Je fuis affaffiné de lettres qui difent que *le Kain* eft le feul acteur qui faffe plaifir, le feul qui fe donne de la peine, et le feul qui ne foit pas payé. On fe plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui foutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec inftance. Je conviens que *Baron* avait un plus bel organe que *le Kain*, et de plus beaux yeux; mais *Baron* avait deux parts; et faut-il que *le Kain* meure de faim, parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée ? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à fa louange; mais il faut que fon métier lui procure des chauffes; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque pruffien que vous auriez fait prifonnier de guerre vers Magdebourg, mais puifqu'à préfent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, fouffrez que je vous

1757. parle en faveur d'*Orosmane*, de *Mahomet* et de *Gengis-kan*. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros ? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à *le Kain*, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral *Bing :* les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

LETTRE CCXLVIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Le . . . juin.

VOTRE idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après *Natoire* et *Boucher*, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément en effet faire copier à peu de frais ; on peut aussi faire copier au palais royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'*Orleans* accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est

pour le temps de nos ſpectacles; les Délices ſont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'eſt pas mal partager ſa vie pour un malingre. 1757.

M. *Tronchin* dit que vous êtes ſort contente de votre ſanté, et ſe vante toujours de la mienne; mais c'eſt une gaſconnade.

Votre ſœur eſt actuellement tout occupée des meubles pour la maiſon du Chêne. Elle inſiſte beaucoup ſur une boule de luſtre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle ſera occupée en hiver de ſes habits de théâtre. Nous eſpérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a paſſé le temps des premières illuſions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je ſuis toujours en peine des ſuccès du char aſſyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéreſſe plus qu'à Fanime.

Si vous voulez vous amuſer, conduiſez cette *Fanime* avec le fidelle d'*Argental*. Encore une fois, tout ce que je ſouhaite, c'eſt que mademoiſelle *Clairon* ſoit auſſi touchante dans ce rôle que l'a été madame *Denis*. Si la pièce eſt bien jouée, elle pourra amuſer votre Paris, tout autant que l'hiſtoire de monſieur *Damiens*, que le parlement va donner au public, en trois volumes in-4°.

Vous ſerez comme il vous plaira avec *le Kain* et *Clairon* pour l'impreſſion, ſi on imprime cette élégie amoureuſe en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'eſt que cela; mais de l'amour eſt quelque choſe.

Il y a donc un *Pagnon* de moins ſur le globe. Ces

1757. gros petits crapouffins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger ; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Affyrie. Bonjour.

LETTRE CCXLIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Delices, 18 de juin.

Il eft bien vrai que mon cher d'*Argental*, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain hiftrionage ; mais, vraiment, Monfeigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'eft pas le temps de vous parler de niaiferies. Je voudrais bien pouvoir faire inceffamment un petit voyage vers l'Alface ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la confolation de voir mon héros ; mais vous ne fauriez croire combien je fuis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire eft beaucoup plus néceffaire à mon être qu'un général d'armée. J'efpère cependant que les grandes paffions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaifir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par *Florian* de la machine dont je lui ai confié le deffein. Il l'a exécutée ; il eft convaincu qu'avec fix cents hommes et fix cents

chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes. 1757.

Je lui dis mon ſecret au voyage qu'il fit aux Délices l'année paſſée. Il en parla à M. d'*Argenſon*, qui fit ſur le champ exécuter le modèle. Si cette invention eſt utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous ? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'eſt pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je ſais très-bien que ce n'eſt pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confeſſe ridicule ; mais enfin, ſi un moine, avec du charbon, du ſoufre et du ſalpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit ſervice *incognito* ? Je m'imagine que *Florian* vous a déjà communiqué cette nouvelle cuiſine. J'en ai parlé à un excellent officier qui ſe meurt, et qui ne ſera pas par conſéquent à portée d'en faire uſage. Il ne doute pas du ſuccès ; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juſte, qui puiſſent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois ſous ſa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille romains et cent mille pruſſiens ne réſiſteraient pas. Le malheur eſt que ma machine n'eſt bonne que pour une campagne, et que le ſecret connu devient inutile ; mais quel plaiſir de renverſer à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne ! Sérieuſement, je crois

que c'eſt la ſeule reſſource contre les Vandales victo-
1757. rieux. Eſſayez, pour voir, ſeulement deux de ces machines contre un bataillon ou un eſcadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre reſpect, mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.

LETTRE CCL.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

Chambellan de l'impératrice de Ruſſie, à Moſcou.

Aux Délices, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu les cartes que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes déſirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Hiſtoire de *Pierre le grand*, et de faire connaître l'empire ruſſe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que ſa Majeſté l'impératrice n'agrée et n'encourage le deſſein que vous avez formé pour la gloire de ſon père.

Je vois avec ſatisfaction, Monſieur, que vous jugez

jugez comme moi que ce n'eſt pas aſſez d'écrire les actions et les entrepriſes en tout genre, de *Pierre le grand*, leſquelles, pour la plupart, ſont connues. L'eſprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondiſſe ce que les hiſtoriens effleuraient autrefois à peine. 1757.

On veut ſavoir de combien une nation s'eſt accrue; quelle était ſa population avant l'époque dont on parle; quel eſt, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été ſon commerce, et comment il s'eſt étendu; quels arts ſont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y ſont perfectionnés; quel était à peu-près le revenu ordinaire de l'Etat, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naiſſance et le progrès de la marine; quelle eſt la proportion du nombre des nobles avec celui des eccléſiaſtiques et des moines, et quelle eſt celle de ceux-ci avec les cultivateurs, &c.

On a des notions aſſez exactes de toutes ces parties qui compoſent l'Etat, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Eſpagne; mais un tel tableau de la Ruſſie ſerait bien plus intéreſſant, parce qu'il ſerait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien juſtes, parce qu'enfin ces détails pourraient ſervir à rendre *Pierre le grand*, l'impératrice ſa fille, et votre nation, et votre gouvernement plus reſpectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je ſuis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation:

1757. ce fera vous, Monfieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire efpérer, et je ne ferai que l'inftrument dont vous vous fervirez pour travailler à la gloire d'un grand-homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, Monfieur, que les médailles font de trop. Je fuis confus de votre générofité, et je ne fais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaiffance. Je fens tout le prix de votre préfent; mais un préfent non moins cher fera celui des mémoires qui me mettront néceffairement en état de travailler à un ouvrage qui fera le vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CCLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher ange, je ferais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle fon falut dans des eaux? Le grand *Tronchin* prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, qui était mourante, eft venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en eft retournée jeune et fraîche. C'eft le lac qui eft la fontaine de Jouvence; ce n'eft pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez

à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Aſtarbé; mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les 1757.
Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de diſette.

Je doute fort que mon héros paſſe par Plombières pour aller ſe battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros ſe porte bien, et ne prenne ni ne faſſe ſemblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il ſera le ſecond objet de mon voyage. Ce ſera apparemment ſur la fin d'auguſte, à la ſeconde ſaiſon, que madame d'*Argental* ira boire. Je me flatte que ma ſanté, toute faible qu'elle eſt, mes travaux qui ne ſont que petits, et les ſoins de la campagne me permettront cette excurſion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monſieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage eſt bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits ſinguliers qui ſont aſſez curieux: au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaiſes, je devrais vous épargner mes rogatons tudeſques. Cependant je veux bien que vous ſachiez que dans la pauvre armée du comte de *Dawn*, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fuſils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cu au roi de Pruſſe; mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui ſont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne ſais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas

d'apparence que le prince *Charles* imite la retraite
1757. des dix mille du maréchal de *Bellisle*. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Vestphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne suis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien souvent d'être si loin de vous.

LETTRE CCLII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

QUI! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? non assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou *Florian*, ou *Montigni* de l académie des sciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon héros à en juger. Et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines.

Vous avez, sans doute, Monseigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohème, et de la sortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la renommée, on ne voit pas encore

que les Pruffiens aient évacué la Bohème. Ils paraiffent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague. 1757.

Je voudrais, pour bien des raifons, que ce fût mon héros qui les battît complettement. Ah, quelle confolation charmante ce ferait pour votre ancien courtifan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne fais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au delà du Rhin; que vous verrez l'Electeur Palatin; que vous pafferez quelquefois dans la maifon de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne font pas les careffes du roi de Pruffe : il ne me baife pas la main, et il ne met pas de foldats, la baïonnette au bout du fufil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne fais s'il ne ferait pas mieux que j'allaffe vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveller mon tendre et profond refpect!

1757.

LETTRE CCLIII.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 de juillet.

MONSIEUR,

Vous favez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne rempliffent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus fincères remercîmens de votre lettre obligeante et inftructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire fouvenir de moi M. le comte de *Lauraguais;* je ne favais pas qu'il fût auffi chimifte. Le fujet de fes deux Mémoires eft bien curieux. Non-feulement il eft phyficien, mais il eft inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Conftantin*, je vous répondrai que, fi je ne m'étais pas impofé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup; mais on ferait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a confacrée par les plus révoltans éloges.

Il eft vrai que, dans les Etats généraux, les députés de la nobleffe mettaient un moment un genou en terre; il eft vrai auffi que les ufages ont toujours varié en France : ce font des fantômes que le pouvoir abfolu a fait difparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne,

de Lorraine et de Lyon, fait voir que les ufages de l'Empire ont plus long-temps fubfifté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire. 1757.

A l'égard de la petite anecdote fur le premier préfident de *Mefmes*, il eft très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet :

Juge qui te déplaces,
Courtifan berné,
Des Grands que tu laffes
Jouet obftiné,
Sur notre Parnaffe
Le laurier d'Horace
T'eft donc deftiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Rouffeau*, qui eft un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Teffé eft en effet un terme impropre, c'eft un anglicifme, *the late marshall.* J'étais anglais alors, je ne le fuis plus depuis qu'ils affaffinent nos officiers en Amérique, et qu'ils font pirates fur mer; et je fouhaite un jufte châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je fouhaite encore plus, Monfieur, c'eft la continuation de vos bontés pour votre très-humble, &c.

1757.

LETTRE CCLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 de juillet.

MON cher et ancien ami, j'ai l'air bien pareſſeux; je ne vous ai point remercié de la belle expoſition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me ſuis faites, emportent tout mon temps. On ſort fatigué de ſon travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaiſe ſanté vient encore affaiblir les bonnes réſolutions, et on croupit long-temps dans ſon péché. C'eſt-là la confeſſion de l'hermite des Délices.

Je vous crois à préſent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture; vous verrez ſi les vers ſont bien faits, ſi on les retient aiſément, ſi l'ouvrage ſe fait relire : car c'eſt-là le grand point, ſans lequel il n'y a pas de ſalut.

La tragédie qu'on joue en Bohême n'eſt pas encore à ſon dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'eſpère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épiſodique. Celui des peuples qui repréſente le chœur ſera toujours le même; il payera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les ſottiſes.

On a cru d'abord le roi de Pruſſe perdu par la victoire du comte de *Dawn*, et par la délivrance de

Prague; mais il eſt encore au milieu de la Bohème, et maître du cours de l'Elbe juſqu'en Saxe. On croit qu'enfin il ſuccombera. Tous les chaſſeurs s'aſſemblent pour faire une Saint-Hubert à ſes dépens. Français, Suédois, Ruſſes ſe mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à ſoutenir, on ne peut ſuccomber qu'avec gloire. C'eſt une nouveauté dans l'hiſtoire que les plus grandes puiſſances de l'Europe aient été obligées de ſe liguer contre un marquis de Brandebourg; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur; c'eſt qu'il ne ſera plaint de perſonne. Il ne ſavait pas, lorſque je le quittai, que mon ſort ſerait préférable au ſien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on uſa avec madame *Denis.* Adieu, mon cher ami. 1757.

LETTRE CCLV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 18 de juillet.

MA chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à préſent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices; mais il paraît aujourd'hui que vous vous paſſez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Ornoi? vous amuſez-vous avec le philoſophe du grand conſeil? votre fils n'a-t-il pas déjà ſix pieds de haut? Mettez-moi au fait,

je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à
1757. celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à ſept, à huit pour cent; il arme ſur terre et ſur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonſpects; ils ne veulent pas prêter à de ſi grands ſeigneurs; et ils diſent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monſieur le grand écuyer de *Cyrus*, je crois que vous avez montré la curioſité, la rareté de la tactique aſſyrienne et perſane à un moderne qui ſe moque quelquefois du temps préſent et du temps paſſé. Je m'imagine qu'à préſent on croit n'avoir pas beſoin de machines pour achever la ruine de *Luc*. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Aſſyrie, on avait alors beſoin de tout. Les choſes ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repouſſé *Luc* à la ſeptième attaque. Les choſes peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra néceſſaire; mais jamais aucun général n'oſera s'en ſervir, de peur du ridicule en cas de mauvais ſuccès. Il faudrait un homme abſolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniſte, et qui aimât l'hiſtoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque choſe de l'hiſtoire moderne de vos amuſemens. Je vous embraſſe tous de tout mon cœur. *Valete.*

1757.

LETTRE CCLVI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'auguſte.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je ſerais venu au moins vous les voir prendre. Vous ſavez quel ſerait l'empreſſement de vous faire ma cour; mais je ne ſuis pas comme vous, Madame; je ne me porte pas aſſez bien pour faire cent lieues. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'eſt trouvée auſſi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui eſt notre ſalut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraiſſe les dames, ſur des eaux chaudes qui les amaigriſſent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage! Vous auriez paſſé par Lyon, vous auriez vu l'illuſtre et ſaint oncle (*) qui vous aurait donné mille préſervatifs contre les poiſons du pays hérétique où je ſuis, et plût à Dieu que M. d'*Argental* vous eût accompagnée! mais je ne ſuis pas heureux. Je ne fais pas

(*) Le cardinal de *Tençin*.

1757. positivement quel est votre mal, mais je crois très-positivement que M. *Tronchin* vous aurait guérie; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que *Tronchin* aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du dieu des armées en Bohème contre mon ancien et étrange *Salomon* du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohème, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien! Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie, ayez beaucoup de plaisir, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au suisse *V.*

LETTRE CCLVII.

1757.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 7 d'auguste.

AVANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Histoire de *Pierre I :* c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des mémoires manuscrits du général *le Fort*, sur des relations de la Chine, et sur les mémoires de *Stralemberg* et de *Perry*. Je n'ai point fait usage d'une vie de *Pierre le grand*, faussement attribuée au prétendu boyard *Nestesuranoy*, et compilée par un nommé *Roussel* en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur les détails des guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand-homme,

—— ſurtout quand il s'en eſt corrigé. Par exemple, l'em-
1757. portement du czar avec le général *le Fort* peut être rapporté, parce que ſon repentir doit ſervir d'un bel exemple ; cependant, ſi vous jugez que cette anecdote doive être ſupprimée, je la ſacrifierai très-aiſément. Vous ſavez, Monſieur, que mon principal objet eſt de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour ſa patrie, et de peindre ſes heureux commencemens qui ſe perfectionnent tous les jours ſous le règne de ſon auguſte fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à ſa Majeſté, et que je continuerai avec ſon agrément. Je ſens bien qu'il doit ſe paſſer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me deſtiner. Plus j'attendrai, plus ils ſeront amples. Soyez sûr, Monſieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la juſtice qui lui eſt due. Je ſerai conduit à la fois par la fidélité de l'hiſtoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choiſir un meilleur hiſtorien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la poſtérité, il ſera tout entier à votre gloire, et j'oſe dire à celle de ſa Majeſté l'impératrice, ayant été compoſé ſous ſes auſpices. J'ai l'honneur, &c.

P. S. M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes ruſſes étudier dans le pays que j'habite. Lauſane eſt bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, Vie ou Hiſtoire de *Pierre I;* un tel titre engage néceſſairement l'hiſtorien à ne rien ſupprimer. Il eſt forcé alors de dire des vérités odieuſes; et s'il ne les dit pas, il eſt déshonoré ſans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainſi que pour ſujet, la Ruſſie ſous *Pierre I;* une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer ſa gloire, et n'admet que celles qui ſont liées aux grandes choſes qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faibleſſes ou les emportemens de ſon caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand*, de l'impératrice ſa fille, et de ſa nation. On travaillera ſur ce plan avec l'agrément de ſa Majeſté, qui eſt néceſſaire.

1757.

1757.

LETTRE CCLVIII.

AU MEME.

Aux Délices, ce 11 d'auguste.

MONSIEUR,

CELLE-CI eſt pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une eſquiſſe de l'*Hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous Pierre le grand*, depuis *Michel Romanof* juſqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aiſément. Le nom du troiſième ambaſſadeur qui accompagna l'empereur dans ſes voyages eſt erroné. Il n'était point chancelier, comme le diſent les mémoires de *le Fort* qui ſont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monſieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des inſtructions ſur les erreurs où je ſerais tombé. C'eſt une peine que vous n'aurez pas ſans doute le temps de prendre, mais il vous ſera bien aiſé de me faire parvenir les corrections néceſſaires. Le manuſcrit que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, n'eſt qu'une tentative pour être inſtruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau ſtile, à M. de *Bektejef*, et en ſon abſence à monſieur l'ambaſſadeur.

Je me ſuis muni, Monſieur, de tout ce qu'on a écrit ſur *Pierre le grand*, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puiſſe me donner les lumières que j'aurais déſirées. Pas un mot ſur l'établiſſement des manufactures,

manufactures, rien fur les communications des fleuves, fur les travaux publics, fur les monnaies, fur la jurifprudence, fur les armées de terre et de mer. Ce ne font que des compilations très-défectueufes de quelques manifeftes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I* de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monfieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'eft en effet de perfonne. J'ofe vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne fera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainfi, dans toute la terre, un monument à la gloire de fon père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il eft vrai que l'hiftoire de ce grand-homme doit être écrite d'une manière intéreffante : c'eft à quoi je confacrerai tous mes foins. J'obferverai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienféance exigent. Je vous enverrai tout le manufcrit dès qu'il fera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre augufte fouveraine, fous les aufpices de laquelle je travaillerai fans difcontinuer, dès que les mémoires néceffaires me feront parvenus.

1757.

1757.

LETTRE CCLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'auguſte.

Je commence, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'eſt trompé ſur les eaux de Plombières, et que j'en ſuis très-aiſe. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce ſerait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Eſtrées*. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Pruſſe, l'affaire n'eſt pas finie; il s'en faut beaucoup. Il eſt encore maître abſolu de la Saxe, et ſi les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut ſe trouver dans une poſition embarraſſante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne ſuis guère en train à préſent de rapetaſſer une tragédie amoureuſe, et que le czar *Pierre* a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je réſiſte à ſa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'eſt paſſé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me ſemble que ce n'eſt pas une entrepriſe déſagréable de crayonner cette création nouvelle; c'eſt

un beau ſpectacle de voir Pétersbourg naître au
milieu d'une guerre ruineuſe, et devenir une des plus 1757.
belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers ſe joindre, des manufactures ſe former, les mœurs ſe polir, et l'eſprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un ruſſe qui a été un des miniſtres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'eſprit, il ſait toutes les langues, et m'apprend bien des choſes utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie: il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'eſt donc, mon cher ange, ce vaſte tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui eſt l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar ſe ſoit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maiſon d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y ſois ſenſible. Je n'ai à craindre d'être ni ſatirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon poſſible pour ne déplaire ni à la fille de *Pierre le grand* ni au public. Je me ſuis laiſſé entraîner à me juſtifier auprès de vous ſur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonſtances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime; mais je crois qu'il faut laiſſer oublier le grand ſuccès de l'Iphigénie en Tauride. Mes Ruſſes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embraſſe mille fois.

1757.

LETTRE CCLX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 21 d'auguſte.

MON héros, c'eſt en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, ſans la maladie de ma nièce, j'aurais aſſurément fait le voyage. Je voudrais vous ſuivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'aſſiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce ſerait vous qui vous meſureriez contre le roi de Pruſſe; mais vous ſavez avec quelle ardeur je le ſouhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieuſement, vous voilà chargé d'une opération auſſi brillante qu'en ait jamais faite le maréchal de *Villars*. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, ſoit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*, ſoit que vous vous adreſſiez au roi de Pruſſe, il eſt certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne ſais pas ce que c'eſt que la dernière victoire remportée ſur le duc de *Cumberland;* j'ignore ſi c'eſt une grande bataille, ſi les ennemis avaient aſſez de force, ſi les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens;

mais ce que je fais, c'eft que vous êtes dans la néceffité de faire quelque chofe d'éclatant, et que vous le ferez. 1757.

Permettez que je vous parle du commiffaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'eft un M. de *la Porte* qui fera fans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'efpère que vous en ferez très-content. Vous le trouverez très-empreffé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos fuccès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, foyez auffi heureux que le fouhaitent votre ancien courtifan le fuiffe *Voltaire* et fa nièce.

LETTRE CCLXI.

AU MEME.

(*A vous feul.*)

MON héros, vous avez vu et vous avez fait des chofes extraordinaires. En voici une qui ne l'eft pas moins, et qui ne vous furprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Pruffe s'eft remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il eft réfolu de fe tuer, s'il eft fans reffource; et madame la margrave fa fœur m'écrit qu'elle finira fa vie, fi le roi fon frère finit la fienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de

1757. M. le prince de *Soubise* est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Bareith*, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir combien je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que, si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre: en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil, mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1); et je vous

(1) L'idee de M. de *Voltaire* fut adoptée, comme on le voit par les lettres suivantes, et elle eût épargne de très-grands malheurs à la France, si elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

Lettre de sa Majesté le roi de Prusse, à M. le maréchal de Richelieu.

A Rote, le 6 septembre 1757.

Je sens, monsieur le Duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste où vous êtes pour négocier; je suis cependant très-persuadé que le neveu du grand cardinal de *Richelieu* est fait pour signer des traites comme

en rends compte ſans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre perſonne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun ſuccès : mais ce qui n'a pas réuſſi dans un temps, peut réuſſir dans un autre, et chaque choſe 1757.

pour gagner des batailles. Je m'adreſſe à vous par un effet de l'eſtime que vous inſpirez à ceux qui ne vous connaiſſent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, Monſieur ; de faire la paix, ſi on le veut bien. J'ignore quelles ſont vos inſtructions ; mais, dans la ſuppoſition qu'aſſuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adreſſe M. *Delchetet* dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les évènemens de cette année ne devraient pas me faire eſperer que votre cour conſerve encore quelque diſpoſition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me perſuader qu'une liaiſon, qui a duré ſeize années, n'ait pas laiſſé quelque trace dans les eſprits ; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en ſoit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, Monſieur, aucune inſtruction relative aux propoſitions que je vous fais, je vous prie d'en demander et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des ſtatues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obſtacles immenſes, celui qui eſt ſur le point de ſubjuguer la Baſſe-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce ſera ſans contredit le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monſieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès ſi rapides, et ſoyez perſuadé que perſonne ne vous en aura plus de reconnaiſſance, monſieur le Duc, que votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

Réponſe de M. le maréchal de Richelieu au roi de Pruſſe.

SIRE,

QUELQUE ſupériorité que votre Majeſté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'a combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majeſté. Je crois que je ſervirais le roi mon maître d'une façon qu'il préfererait à des victoires, ſi je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'aſſure votre

1757. a fon point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion; je crois feulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puiffe réfoudre le roi de Pruffe à remettre tout entre vos mains, ce ne fera que par madame la margrave fa fœur qu'on pourra y réuffir.

J'efpère que ma lettre ne fera pas prife par des houfards pruffiens ou autrichiens; je ne figne ni ne date. Vous connaiffez mon hermitage: j'ofe vous fupplier de m'écrire feulement quatre mots qui m'inftruifent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre fous votre protection une lettre pour madame la ducheffe de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange fon pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voifin, qu'on dit très-aimable et très-empreffé à vous bien fervir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils font bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros!

Majefté que je n'ai ni inftructions ni notions fur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courier pour rendre compte des ouvertures que votre Majefte veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponfe de l'affaire dont je fuis convenu avec M. *Delchelet*.

Je fens, comme je le dois, tout le prix des chofes flatteufes que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, fi j'ofe le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter fes bontés en le fervant dans le grand ouvrage qu'il paraît défirer, et auquel il croit que je peux contribuer; je voudrais furtout pouvoir lui donner des preuves du profond refpect avec lequel je fuis, &c.

1757.

LETTRE CCLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de feptembre.

MON divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je fuis bien malade, et je fuis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'*Argental*. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fauffe *Jeanne*, le déteftable auteur de cette infame rapfodie. Elle eft inconteftablement de *la Beaumelle*; mais s'il n'eft pas ars, il eft en lieu où il doit fe repentir.

On dit que c'eft l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétabliffement du parlement : fi cela eft, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon abfence ; j'ai toujours craint que mes lettres ne paruffent intéreffées, et je me fuis contenté d'applaudir à fa fortune, fans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Pruffe fefait autrefois des vers contre lui, que ce ferait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre ?

Les affaires de ce roi, mon ancien difciple et mon ancien perfécuteur, vont de mal en pis. Je ne fais fi je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois femaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéreffé à mes fuccès et à mes malheurs ;* il ne me refte *qu'à vendre cher ma vie*, &c. &c. Sa

1757. sœur, la margrave de *Bareith*, m'en écrit une beaucoup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour *Brifard* tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux son armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral *Bing* m'a fait remettre, en mourant, sa justification? Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'amiral *Bing*; cela n'empêchera pas que je n'obéisse à vos ordres tragiques.

. . . . *Si qua*
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous embrassent tendrement.

1757.

LETTRE CCLXIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de feptembre.

J'AI reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé *Hubert*, une lettre de M. de *la Poplinière*, et rien de fon compère. Le compère eft-il malade? méprife-t-il fes anciens amis parce qu'ils font des fuiffes? eft-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis*? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais: Venez paffer l'hiver à Laufane, dans une très-belle maifon que je viens d'ajufter, et puis venez paffer l'été aux Délices; on vous donnera des fpectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, meffieurs les Parifiens, qu'il y a des plaifirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des cafaniers. Ecrivez-moi donc: morbleu, quel pareffeux! Adieu. *Vale, amice.*

1757.

LETTRE CCLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de *Montferrat*, qui font venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent fouvent dîner dans mon petit hermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, fans excepter le pays d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs paffables. J'ai eu le plaifir de voir jouer l'Orphelin de la Chine, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, fouhaité des *Clairon* et des *le Kain ;* mais on ne peut tout avoir. C'eft vous, mon cher et refpectable ami, que je fouhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer Fanime dans fon cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raifons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en fupplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce ferait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuferons à donner des effais fur notre petit théâtre

de Laufane, et nous vous enverrons ces effais; mais point de Paris à préfent. Comptez que ce n'eft point dégoût, c'eft fageffe : car, en vérité, rien n'eft fi fage que de s'amufer paifiblement de fes travaux, fans les expofer aux critiques de votre parterre. Je vous fupplie inftamment de me mander s'il eft vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de *Gotter*, grand maréchal de la maifon du roi de Pruffe, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui fera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois affez fouvent des lettres du roi de Pruffe, beaucoup plus fingulières, beaucoup plus étranges que toute fa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chofe eft curieufe. Je vois tout à préfent avec tranquillité. Je fuis heureux aux pieds des Alpes; mais je n'y ferais pas fi l'envie et le brigandage, qui règnent à Paris dans la littérature, ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'*Argental* continue à jouir d'une bonne fanté. Je vous embraffe tendrement, mon cher et refpectable ami.

1757.

1757.

LETTRE CCLXV.

AU MEME.

Aux Délices, 5 d'octobre.

VOILA qui eſt plaiſant, mon cher ange; M. d'*Arget* m'envoie un manuſcrit que le roi de Pruſſe fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait uſage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en ſuis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'eſt donc vous qui vous mettez à favoriſer l'hiſtoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière eſt d'attendre. Laiſſons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ſes avantages; ne nous préſentons que dans les temps de diſette; ne nous prodiguons point: il faut qu'on nous déſire un peu. Eh bien, ce M. de *Gotter* eſt-il à Paris, comme on le dit? Perſonne ne m'en parle, et je ſuis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poſte part. Nous feſons ici des mariages; nous rendons ſervice, madame *Denis* et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raiſon.

Mille tendres reſpects.

LETTRE CCLXVI.

1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 de novembre.

Je fais bien que quand on fait des marches favantes, quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de fuiffe. Mais, en vérité, Monfeigneur, je vous ai mandé une anecdote affez fingulière, affez intéreffante ; affez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laiffer dans l'incertitude inquiétante fi vous avez reçu ou non ma lettre. Les chofes font toujours dans le même état. On perfifte dans la première réfolution qu'on avait prife : on dit qu'on l'exécutera, fi l'on eft pouffé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de confeiller qu'on s'adrefsât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un fecrétaire, à votre ancien courtifan, le fuiffe *Voltaire*, fi vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous fefais part d'une chofe auffi fingulière.

Madame *Denis* fe porte toujours fort mal, et vous préfente fes hommages, auffi-bien que le folitaire votre admirateur affligé de votre filence.

1757. LETTRE CCLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de novembre.

CELA eſt d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés auſſi nobles que vous : vous trouverez le premier acte aſſez changé. C'eſt toujours beaucoup que je vous donne des vers, quand je ſuis abymé dans la proſe, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'eſt mis à venir dans mes retraites : il faut recevoir ſon monde, dîner, ſe tuer, et, qui pis eſt, perdre ſon temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime ; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'eſt-à-dire coupable d'aimer comme une folle, ſans avoir d'autres motifs de ſa fuite que les craintes que l'amour lui a inſpirées pour ſon amant. Je ſerai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuſe plus favorablement que Rome ſauvée et qu'Oreſte ; cela n'eſt pas juſte. Une ſcène de *Cicéron*, une ſcène de *Céſar* ſont plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaiſſée. Le ſujet de Fanime eſt bien trivial, bien uſé ; mais enfin, vos premières loges ſont compoſées de perſonnes qui connaiſſent mieux l'amour que l'hiſtoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cauſe gagnée

avec

avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison. 1757.

Je ne décide pas plus entre *Brisard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng soret; mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alembert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe; le désespoir l'emportait : ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très-paternels (*). L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisans contrastes : mais enfin, il avoue que je suis plus heureux que lui; c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges.

(*) Voyez la Correspondance du roi, année 1757.

1757.

LETTRE CCLXVIII.

AU MEME, *à Paris.*

Aux Délices, 19 de novembre.

Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange ; vous aimez mieux mes tragédies que moi : vous voulez qu'on parle d'amour, et je fuis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grife. Toutes mes bouteilles d'eau rofe font à l'autre bout du grand lac, à Laufane. J'y ai laiffé Fanime et la Femme qui a raifon, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie ;* c'eft à Laufane qu'eft le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les Géorgiques. Cependant je vous envoie à tout hafard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre ; j'ai encore des diftractions de poëte, quoique je ne le fois plus guère.

Je ferais bien fâché, mon divin ange, de donner des fpectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation ; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français foient des lévriers qui fe foient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils haraffés de marches et de contre-marches. Il fe croyait perdu fans reffource, il y a un mois ; et fi bien, fi complètement perdu, qu'il me l'avait écrit ; et c'eft dans ces circonftances qu'il détruit

une armée de cinquante mille hommes (*). Quelle honte pour notre nation ! Elle n'ofera plus fe montrer dans les pays étrangers. Ce ferait-là le temps de les quitter, fi, malheureufement, je n'avais fait des établiffemens fort chers que je ne peux plus abandonner. 1757.

Ces correfpondances dont on vous a parlé, mon cher ange, font précifément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de propofer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raifon qu'on vous a donnée auffi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Pruffe m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui difais qu'il viendrait un temps où l'on ne ferait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore fe fouvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un affez grand fervice ; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait paffé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompenfe. Enfin, je vois beaucoup de raifons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'eft fait que pour des coupables, et je ne le fuis en rien.

Le roi m'avait confervé une efpèce de penfion que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement ; ainfi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes fur l'hôtel de ville. Il y a fept ans que je n'en ai demandé le payement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

(*) La journée de Rosbac.

1757. Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, eſt celui d'un homme qui vous eſt bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre ſociété dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par *la Tour*. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour ſonger à me faire peindre à préſent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire ; et vous ſavez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'hiſtoire du monde, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours, ce qui eſt roman et ce qui eſt vrai. Cette petite occupation ne laiſſe guère le loiſir de lire les anecdotes égyptiennes et ſyriennes.

Puiſque vous avez un avocat nommé d'*Outremont*, je changerai ce nom dans la Femme qui a raiſon; j'avais un d'*Outremont* dans cette pièce. Je me ſuis déjà brouillé avec un avocat qui ſe trouva par haſard nommé *Griſon :* il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne ſais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye pas fait cent lieues pour l'aller voir.

LETTRE CCLXIX. 1757.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 24 de novembre.

Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adressée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à peu-près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déjà mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent à l'Etat ; je plaignais comme vous la France ; je vous demandais quand vous reverriez la grande vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tourney, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient actuellement à Turin : ces yeux sont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah, si elle était là ! si le grand écuyer de *Cyrus*, si le jurisconsulte étaient avec elle, ils verraient les

1757. choſes bien changées ! ils ſeraient bien contens du petit palais, *d'ordre ionique* ne vous déplaiſe, d'ordre ionique bâti, achevé à Tourney ; et cela n'eſt point *ironique :* ce n'eſt point pour inſulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vîte que nous.

Luc eſt toujours *Luc*, très-embarraſſé et n'embarraſſant pas moins les autres ; étonnant l'Europe, l'appauvriſſant, l'enſanglantant, et feſant des vers, et m'écrivant quelquefois les choſes du monde les plus ſingulières. M. le duc de *Choiſeul*, qui a plus d'eſprit que lui, et un meilleur eſprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je ſuis plus ſenſible qu'au commerce de *Luc.* Je compte auſſi ſur les bontés de madame de *Pompadour ;* avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie ; mais je vous aime davantage.

LETTRE CCLXX. 1757.

A M. DE LA MICHODIERE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

C'EST à Breflau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à fupputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breflau, par 33. M. de *Kerfeboum*, magiftrat de Dordrecht prit un milieu. Son calcul fe trouva très-jufte : car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que fa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'eft ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers ; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un fupplément qu'il n'eft pas mal-aifé de faire.

Toutes ces règles ne font pas d'une jufteffe mathématique ; vous favez mieux que moi, Monfieur, qu'il faut toujours fe contenter de l'à peu-près. La fameufe méridienne de France n'eft certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'eft jamais dans les troupes. Il n'y a que DIEU qui ait fait au jufte le

1757. dénombrement des combattans du peuple d'Ifraël, qui fe trouva de fix cents mille hommes au bout de deux cents quinze ans, tous defcendans de *Jacob*, fans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeufe progreffion. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont prefque autant exagéré que l'hiftorien *Jofephe* qui comptait douze cents mille ames dans Jérufalem, pendant le fiége. Jérufalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorfque j'étais à Bruxelles, on me difait que la ville avait cinquante mille habitans : le penfionnaire, après avoir pris toutes les inftructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-fept mille.

J'ai fait ufage de la règle de 34, à Genève; elle s'eft trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans : il y naît environ fept cents foixante-quinze enfans, année commune; or 775, multiplié par 34, donne 26350.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à Genève. Cela pofé, Monfieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille perfonnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous difent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes fur la terre. Les enfans ne fe font pas à coups de plume, et il faut des circonftances fort heureufes pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif,

ne donne à Clermont que 1324 feux ; ſi on comptait
(en exagérant) dix perſonnes par feu, ce ne ſerait 1757.
que 13240 têtes : et ſi, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce ſerait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'eſt trompé ; mais quand même il ſe ſerait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il ſuppoſe, c'eſt-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à ſix habitans par feu ; mettons-en ſix, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre ſe ſerait accru juſqu'à vingt mille, par une adminiſtration heureuſe et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monſieur, à perſuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait quarante mille, ſur environ 588 baptêmes par an, ce ſerait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raiſon qu'à vos lumières.

Voilà, Monſieur, ce que mes faibles connaiſſances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle eſt votre exactitude et votre ſage application dans votre gouvernement ; elle me remplit d'eſtime pour vous, Monſieur ; et ce n'eſt que par pure obéiſſance à vos ordres, que je vous ai expoſé mes idées que je dois en tout ſoumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juſte que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maiſon compter le nombre des maîtres, des domeſtiques, et même des chevaux. Il eſt vrai qu'on s'en rapporte à la bonne

1757. foi de chaque particulier, dans le feul pays de l'Europe où l'on ne paye pas la moindre taxe au fouverain, et où cependant le fouverain eft très-riche. Mais, fous une adminiftration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par fa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des fecours dans le befoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus refpectueufe eftime, &c.

LETTRE CCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

MON cher et refpectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui mifcuit utile dulci* voulait bien fe fouvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-finguliers qui auront pu au moins l'amufer. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, fans aucune vue quelle qu'elle puiffe être. Il eft vrai que j'ai une fort fingulière correfpondance, mais affurément elle ne change pas mes fentimens; et dans l'âge où je fuis, folitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la fanté, je me garderais bien de fonder l'efpérance la plus légère fur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie,

après m'avoir forcé par des féductions inouies à m'attacher auprès de lui, en a ufé avec moi et avec ma nièce d'une manière fi cruelle. 1757.

Toutes les correfpondances que j'ai ne font dues qu'à mon barbouillage d'hiftorien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, auffi-bien que des pays où le roi de Pruffe perd et gagne des batailles. Je ne m'intéreffe à aucun événement que comme français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre fentiment que ceux que la France m'infpire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je fouhaite, comme citoyen et comme homme, c'eft qu'à la fin une paix glorieufe venge la France des pirateries anglaifes, et des infidélités qu'elle a effuyées ; c'eft que le roi foit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Veftphalie. Je défire de n'avoir pas le temps de faire l'hiftoire du czar *Pierre* et quelque mauvaife tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la perfonne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien confolé de recevoir deux lignes de fa main par lefquelles il eût feulement affuré ce vieux fuiffe des fentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Pruffe a marché, le 10 novembre, au général *Marshall* qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Luface? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne ceffera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir

1757. la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde ; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin ; on se massacre en Amérique ; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire ? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

LETTRE CCLXXII.

AU MEME.

2 de décembre.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. *L. de B.* la lettre que je vous écris (*) ? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse ? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité ; il n'a tenu qu'à M. de *Soubise* que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général *Marshall* entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour

(*) L'abbé de *Bernis*.

faire des bandages à nos bleſſés. Quel plaiſir pour lui ! que de généroſités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup ! et que de bons mots, et que de plaiſanteries! Cependant, je le tiens perdu ſi on veut le perdre et ſe bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France ? de rendre l'Autriche plus puiſſante que du temps de *Ferdinand II*, et de ſe ruiner pour l'agrandir ! Le cas eſt embarraſſant. Point de Fanime quand on nous bat et qu'on ſe moque de nous ; attendons des hivers plus agréables. Bonſoir, mon divin ange. 1757.

Nota bené que ce que j'ai confié à M. *L. de B.* prouve que le roi de Pruſſe était perdu, ſi on s'était bien conduit. Ce n'eſt pas là chercher à déplaire à *Marie-Théréſe*, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponſe vague, un mot d'amitié.

LETTRE CCLXXIII.

AU MEME.

3 de décembre.

JE vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et reſpectable ami, un petit barbouillage aſſez indéchiffrable, avec une lettre oſtenſible pour une perſonne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choſes à y ajouter, mais l'état de la ſanté de madame d'*Argental* doit paſſer devant. Je voudrais que vous fuſſiez tous ici comme

1757. madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes; il ne les faigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine;* il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat ;* c'eft pourtant un joli falmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne fais où prendre madame de *Fontaine* à préfent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéreffer, depuis que vous voulez bien avoir la trifte reffemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la confolation de vous regarder fur toile, et de dire: voilà celui pour qui feul je regrette Paris ? C'eft à moi à demander votre portrait, c'eft moi qui ai befoin de confolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il eft certain qu'on a pris ou donné furieufement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correfpondances ? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte fingulier! Je voudrais qu'on fût auffi perfuadé de mes fentimens à la cour de France qu'on l'eft à la cour de l'impératrice. Mais, quelques foient les fentimens d'un particulier obfcur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chofe, la perfonne en queftion devrait me favoir un affez grand gré des chofes que je lui ai confiées. S'il a penfé que cette confidence était la fuite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Pruffe, et fi une autre perfonne a eu la même idée,

tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de *Pompadour*, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de *Pompadour*, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? Ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui fesant connaître que depuis deux ans le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de *Prades*, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque sorte la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de *Bareith* a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à d'*Arget* comme il fut un jour

1757.

repoussé et houspillé : il avait beau crier, je suis
1757. secrétaire ; on le bourrait toujours.

Au reste, le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie ; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question, il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons; vous détruiriez surtout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi se borne ma demande ? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot ; c'est que si on vous disait : *J'ai montré la lettre, on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conseillé, il y a six semaines, au roi de Prusse de s'accommoder :* vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive

un

un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu de mes sentimens, et qu'il les fasse valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre. 1757.

LETTRE CCLXXIV.

AU MEME.

Aux Délices, 10 de décembre.

Mon cher et respectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué son panier de fleurs contre le porte-feuille de ministre. J'en suis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Contest* n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse *Babet*.

Rengainez mes inquiétudes ; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il sera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

1757.

LETTRE CCLXXV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

QUE faites-vous, ma pareſſeuſe nièce ? comment vous portez-vous ? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie françaiſe ? D'*Alembert* ſe chargera de le donner, puiſqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lauſane ; cela eſt plus gai que le ſquelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis longtemps. Il s'eſt paſſé d'étranges choſes. J'ai conſolé *Luc;* je lui ai donné des conſeils de philoſophe, et il a été trop roi pour les ſuivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Aſſyrie en raſe campagne que de ſe faire aſſommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant ſix bataillons pruſſiens, ſans avoir combattu. Quand M. de *Cuſtine* eſt mort de ſes bleſſures, le roi de Pruſſe a dit : *Je plains les Français, je regrette leur vie et leur gloire.* Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos bleſſés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en diſent point, mais ils battent ſes troupes ; ils nous vengent et nous humilient.

Vous ſavez que le prince de *Bevern*, ſon meilleur général, eſt priſonnier ; que Breſlau appartient du

23 novembre à l'impératrice ; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin ; que peut-être à préfent M. de *Richelieu* a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne font pas plus honnêtes fur terre que fur mer : le droit des gens eft devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en eft point une. Voilà probablement le fyftême de l'Europe qui va entièrement changer. Mais, que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conferver. 1757.

Ayez foin de votre fanté. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de *Montferrat* eft venue faire inoculer fon fils : madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à *Tronchin* : que ne venez-vous en demander auffi ? J'embraffe toute votre famille, et vous furtout, et de tout mon cœur.

LETTRE CCLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange ; je fuis un bon fuiffe qui avait trop pris les chofes à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jaloufies qu'un amant et une maîtreffe, et que mes correfpondances mettaient obftacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correfpondances mêmes. Daignez confidérer que le temps où vous me parliez ainfi était précifément celui où le bon fuiffe n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaifons que je crus un peu

—— dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus
1757. innocent que ces liaisons; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse, pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos brigandages, et méprisés pour notre lâcheté du 5 novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de *Richelieu* rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de *Marie-Thérèse* nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après sa victoire, nos armées découragées se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs; il ne revenait

peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis 1757. aussi bon français que bon suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg ; je n'en veux rien croire : ce sont des hérétiques qui le mandent; passons vîte.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine ; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain : voilà des nouvelles du tripot assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait ; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie est là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinai* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de salmigondis : cela est philosophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lausane. Vous verrez, mon cher ange, des écossais francisés, des *Douglas* qui ont des terres dans mon voisinage, qui ont un procès au conseil, au rapport de M. de *Courteille*. Je baise pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela est drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale*, *et ama nos*.

1757.

LETTRE CCLXXVII.

AU MEME.

A Lausane, 20 de décembre, au soir.

QUAND les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su, plutôt que nous autres Suisses, la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumarck en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau ; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très-mal menés, et je n'en veux rien croire : car, si cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préserve. Peut-on songer à des Fanime, à l'eau rose, quand on joue des tragédies si sanglantes ? Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Ecrivez-moi un mot pour consoler le suisse.

LETTRE CCLXXVIII.

A M. VERNES.

A Laufane, le 24 de décembre.

Voici, Monfieur, ce que me mande M. d'*Alembert : J'écris à votre ami, monfieur Vernes, il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces meffieurs n'ont pas lu l'article* Genève, *ou qu'ils fe plaignent de ce qui n'y eft pas.*

Or, puifque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'*Alembert*. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'Encyclopédie, et j'ignore abfolument de quoi il s'agit. Je fais feulement, en général, que M. d'*Alembert* a voulu donner à votre ville des témoignages de fon eftime. Il dit que le clergé de France l'accufe de vous avoir trop loués, tandis que vous autres, vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puiffent tous vos confrères perpétuer cette heureufe paix, cette humanité, cette tolérance qui confole le genre-humain de tous les maux auxquels il eft condamné ! Qu'ils déteftent le meurtre abominable de *Servet*, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris, doit détefter l'affaffinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg*, et comme les Hollandais doivent pleurer fur la cendre

1757. des *Barnevelt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire eſt d'être humain et tolérant.

Ne ſoyons ni calviniſtes ni papiſtes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juſte. Ce n'eſt point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des eſprits plus philoſophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonſoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je ſuis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

LETTRE CCLXXIX.

AU MEME.

A Lauſane, le 29 de décembre.

OUI, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je ſigne votre profeſſion de foi (*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord *Pierre*, ni nœud d'épaule ni ruban ſur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais juſqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ſes étrennes. Il eſt

(*) Le catéchiſme du paſteur *Vernes*.

vrai qu'il a fait conduire à Spandau (baſtille pruſſienne) le théologien de *Prades*, qu'il a ſoupçonné 1757.
d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne ſais ſi de *Prades* l'a confeſſée et communiée ; mais avouez que c'eſt une ſingulière deſtinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Siléſie, et priſonnier à Spandau. Que ne venait-il ſur les bords de mon lac ? Il aurait ſigné votre catéchiſme et aurait vécu paiſiblement.

Or çà, *cariſſime frater in Deo, et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on diſe dans l'Encyclopédie que vous penſez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui ſignèrent leur proteſtation contre le pétulant *Athanaſe ?* le bon homme *Abauſit* ne rit-il pas dans ſa barbe ? Vous voilà bien malade, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes ! Serez-vous bien léſés quand on vous reprochera d'être des infames, des monſtres, qui ne croient qu'un ſeul Dieu plein de miſéricorde ? Allez, allez, vous n'êtes pas ſi fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le ſavoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aiſe, dit :

Lycas eſt peu diſcret
D'avoir dit mon ſecret.

D'*Alembert* eſt *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je ſuis tout à vous, très-tendrement.

Au reſte, ſi quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accuſait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous ſupplie inſtamment de rendre gloire à la

1757. vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, miniſtres, ſéculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Fin du Tome quatrième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

F.

F.

G.

H.

K.

L.

M.

N.

P.

R.

T.

THIRIOT. (M.)

U.

V.

Fin de la Table du tome quatrième.







